No.998 du 14 au 20 janvier 2015

lesinrocks.com

les inRocKuptibles

JE SUIS CHARLIE

NON?

Si...

Ch. Berberian



Allemagne 4,40 € - Belgique 3,90 € - Canada 6,99 CAD - DOM 4,80 € - Espagne 4,30 € - Grande-Bretagne 6,30 GBP - Grèce 4,30 € - Italie 4,30 € - Liban 11 000 LBP - Luxembourg 3,90 € - Maurice Ile 6,30 € - Portugal 4,30 € - Suède 53 SEK - Suisse 6,50 CHF - TOM 960 XPF

morts de rire

par Christophe Conte

Je vais trahir un secret. Lorsqu'on s'appelle au téléphone, Coco et moi, on a un petit rituel. Au lieu de *"Allô ?"*, on dit *"Hey !!!"*, prononcé à l'américaine, comme un mauvais chanteur country ou une barmaid de saloon. Ensuite, immanquablement, on se marre comme des couillons. C'est Coco qui a trouvé ce gimmick, depuis deux ans que nous travaillons ensemble, chaque semaine, pour le meilleur et pour le rire sur le Billet dur.

Mercredi midi, quand tu m'as appelé, ma Cocotte, il n'y avait pas de *"Hey !!!"*. Il y avait des sanglots, de l'effroi, du désespoir, de la panique et de l'incompréhension dans ta voix. L'attaque venait d'avoir lieu, tu étais réfugiée sous un bureau, nous tremblions à l'unisson, incrédules. Tu m'as dit : *"Charb est mort, Cabu est mort, Wolinski est mort…"*, et c'était comme si des montagnes d'insolence, des Himalaya d'irrévérence, tombaient en poussière. J'ai pris des nouvelles du copain Luz, qui par chance, ce jour maudit, était en retard à la conférence de rédaction.

La suite de l'histoire, malheureusement, on la connaît. Mais, tu sais quoi, on va continuer à pleurer à l'intérieur, mais au-dehors on va aussi continuer à rire. Continuer à être morts de rire pour ceux qui sont morts de nous avoir fait rire. Notamment ici, dans cette page, l'un contre l'autre, on va continuer à faire vivre l'esprit *Charlie*. On va continuer à s'en prendre aux cons, aux obscurantistes de tout poil et de toutes obédiences, aux prétentieux, aux faux derches, aux experts foireux, aux penseurs mondains, aux tartuffes, aux fachos, à la droite, à la gauche, sans distinction de religion ni de couleur.

La satire, la caricature, l'insolence, on n'a pas trouvé mieux pour désamorcer l'anxiété d'une époque, de toutes les époques, même si on découvre aujourd'hui avec effarement et colère que dans un pays libre et démocratique, on peut aussi mourir pour ça.

Le courage immense, admirable, des héros de *Charlie*, c'est de n'avoir rien cédé, ni concédé, de cette liberté face aux menaces. Le prix terrible qu'ils paient aujourd'hui, c'est à notre crédit à tous qu'ils le mettent. On leur doit de continuer à déconner, y compris des choses qui dérangent, à cultiver l'humour noir tant qu'il y a de l'espoir, le désherbant à connerie tant que pousse le chiendent du populisme et des bigoteries diverses. Nous sommes Charlie, plus que jamais.

On vous embrasse tous, les morts, les vivants, on vous aime. Et ceux qui vous ont fait ça, leurs complices, ceux qui s'en réjouissent, vous savez quoi ? On vous encule. *"Hey !!!"* ■



n'est pas Charlie qui veut

Est Charlie le pigeon qui a chié sur la manche de Hollande tandis que celui-ci embrassait Patrick Pelloux. Ce pigeon a provoqué le fou rire de Luz et des autres.

N'est pas Charlie le ministre des Affaires étrangères marocain, Salaheddine Mezouar. Il a finalement annulé sa participation à la marche de dimanche *"en raison de la présence de caricatures blasphématoires du Prophète dans le défilé"*.

Est Charlie la Première ministre danoise, Helle Thorning-Schmidt, qui s'est rétamée sur les marches de l'Elysée, cette chute sans gravité constituant le seul incident de la journée. Danemark, caricatures, le trébuchement comme acte manqué, faut vous faire un dessin ?

C'est difficile d'être Charlie tout le temps. Dimanche, je me sentais Charlie, en me demandant au nom de quelle cause supérieure Charb, Wolinski ou Cabu – pour parler de ceux que j'ai eu la chance de rencontrer – auraient défilé avec Ali Bongo, Benyamin Netanyahou ou Viktor Orbán.

Mais je me sens nettement moins Charlie et beaucoup plus coupable quand je songe qu'ils s'étaient installés depuis l'été dernier à quelques centaines de mètres des *Inrocks* et que je ne le savais même pas. Je l'ai découvert mercredi dernier, vers midi, en y courant. Ils m'envoyaient fidèlement le journal et je ne l'ouvrais plus si souvent. Quelque chose s'était cassé, il y a longtemps, au moment de l'affaire Siné, et je n'ai pas pris la peine de m'apercevoir que l'esprit de sérieux, le ton solennel et l'appel permanent à la croisade avaient été finalement chassés de *Charlie Hebdo*, de haute lutte interne et à la faveur du carriérisme éhonté – et burlesque, quand on y songe – des trissotins que je ne supportais plus.

Ce n'est qu'aujourd'hui que je m'aperçois que Charb et le grand islamologue Olivier Roy disent à peu près la même chose, quand ils dénoncent la constante et si pénible communautarisation fictive des individus. "Musulman modéré", le type même de l'expression débile qui mettait Charb en colère : *"Il y a des gens qui sont de culture musulmane, qui respectent le ramadan comme moi je peux faire Noël et bouffer de la dinde chez mes parents, mais ils n'ont pas à s'engager plus que ça contre l'islam radical en tant que musulmans modérés, puisqu'ils ne sont pas musulmans modérés, ils sont citoyens."* Roy : *"Il n'y a pas, chez l'immense majorité des musulmans, de désir de communautarisation ; dire que le ramadan est une pratique communautaire, c'est comme si on disait que Noël pour les chrétiens ou les fest-noz pour les Bretons sont du communautarisme (il y en a qui le disent)."* Voilà, à chaque fois que vous entendez quelqu'un parler des fameux *"6 millions de musulmans français"*, vous entendez une connerie, une essentialisation communautaire, une paresse pas drôle, pas Charlie du tout. C'est comme la "communauté juive", ça n'existe pas, la diversité est trop forte, trop ancienne. Et pourquoi personne ne parle jamais des catholiques, en général, comme d'une communauté ? Parce que c'est absurde, comme l'ont abondamment démontré des manifestations récentes.

Dimanche, malgré la présence d'affreux, l'omniprésence des communicants à la manœuvre et l'abîme entre *Charlie Hebdo*, *"journal irresponsable"* et cette démonstration si solennelle, une communauté pas trop injonctive et non exclusive a défilé dans le calme et un "être ensemble" parfois impressionnant. Ce n'est qu'un répit, tout le monde le sait, un beau et nécessaire sursaut qu'il va falloir maintenant nourrir de politique. Pour expliquer d'abord comment un discours sécuritaire d'apparence si volontariste a pu déboucher



Charles Berberian

sur un tel échec : la mort de dix-sept personnes en trois jours, et quatre attentats consécutifs. Pourquoi, ensuite, la France semble être devenue le théâtre privilégié du meurtre antisémite ? Et comment, enfin, de jeunes Français ont commis de telles atrocités, avec une si glaçante détermination ? Laissons la thèse "islam, religion intrinsèquement meurtrière" aux faussaires habituels et commençons à chercher quelques pistes d'explications psychologiques, culturelles et sociales, bref, politiques, à ce gigantesque trauma. Nous n'avons guère le choix, il va falloir faire avec et essayer de comprendre. En se souvenant que notre cher Bernard Maris était à la fois un enthousiaste et un sceptique…

Et pour énerver ceux qui écrivent maintenant "*Houellebecq*" juste après "*Zemmour*", comme un réflexe conditionné, comme s'il y était pour quelque chose, c'est Philippe Lançon qui conclut, avec son tweet daté du 5 janvier : "Soumission *: la pluie d'imbécilités sur le livre a commencé. Fermez les écoutilles, achetez-le, rejoignez Sainte-Hélène et lisez.*" Reviens dès que possible, Lançon. Tu es Charlie.

Frédéric Bonnaud

Deux couvertures pour ce numéro. L'une est signée **Marjane Satrapi**, l'autre **Charles Berberian**

Charlie vu par...

... des écrivains, des plasticiens, des artistes, des dessinateurs, des illustrateurs, un philosophe, une journaliste. Merci infiniment à tous.





Michel Houellebecq

"la liberté d'expression a le droit de jeter de l'huile sur le feu"

Nous sommes réunis aujourd'hui pour défendre un *"journal irresponsable"*, et qui le rappelait régulièrement, en première page. Je suis ici aussi, à titre personnel, parce que Bernard Maris était un ami, et je n'aime pas qu'on tue mes amis.

Charlie est plutôt un journal de dessinateurs (ça fait trois fois que je réécris ce texte sur mon carnet, à chaque fois, sans le vouloir, je remets *"était"*, pourtant quand j'en parle je fais semblant d'être optimiste, mais je mesure le courage qu'il faudra au premier dessinateur qui refera une caricature de Mahomet). Pendant plusieurs siècles, les écrivains ont été en première ligne, en matière de liberté d'expression ; lorsqu'on décide d'écrire on sait qu'on pourra être amené, un jour, à redire certaines choses.

La liberté d'expression est la liberté de communiquer une œuvre de l'esprit à d'autres esprits. Elle ne saurait, sinon, se voir assigner de mission particulière ; ce serait une contradiction dans les termes. La relation entre l'auteur et son lecteur est unique et personnelle ; elle se tient en dehors des limitations morales et sociales habituelles. La censure, seule instance en droit d'intervenir dans cette relation, est sous la responsabilité de la collectivité tout entière ; elle ne saurait être exercée par aucun individu, ni aucun groupe.

La liberté d'expression n'a pas à s'arrêter devant ce que tel ou tel tient pour sacré, ni même à en tenir compte. Elle a le droit de jeter de l'huile sur le feu. Elle n'a pas vocation à maintenir la cohésion sociale, ni l'unité nationale ; le "vivre ensemble" ne la concerne nullement. On ne saurait lui enjoindre de se montrer responsable ; elle ne l'est pas. Ces différents points ne sont pas négociables. ■

lire aussi l'entretien avec Michel Houellebecq pp. 28-36

Claude Lévêque



Stéphane Calais



Jochen Gerner

Virginie Despentes

"les hommes nous rappellent qui commande, et comment"

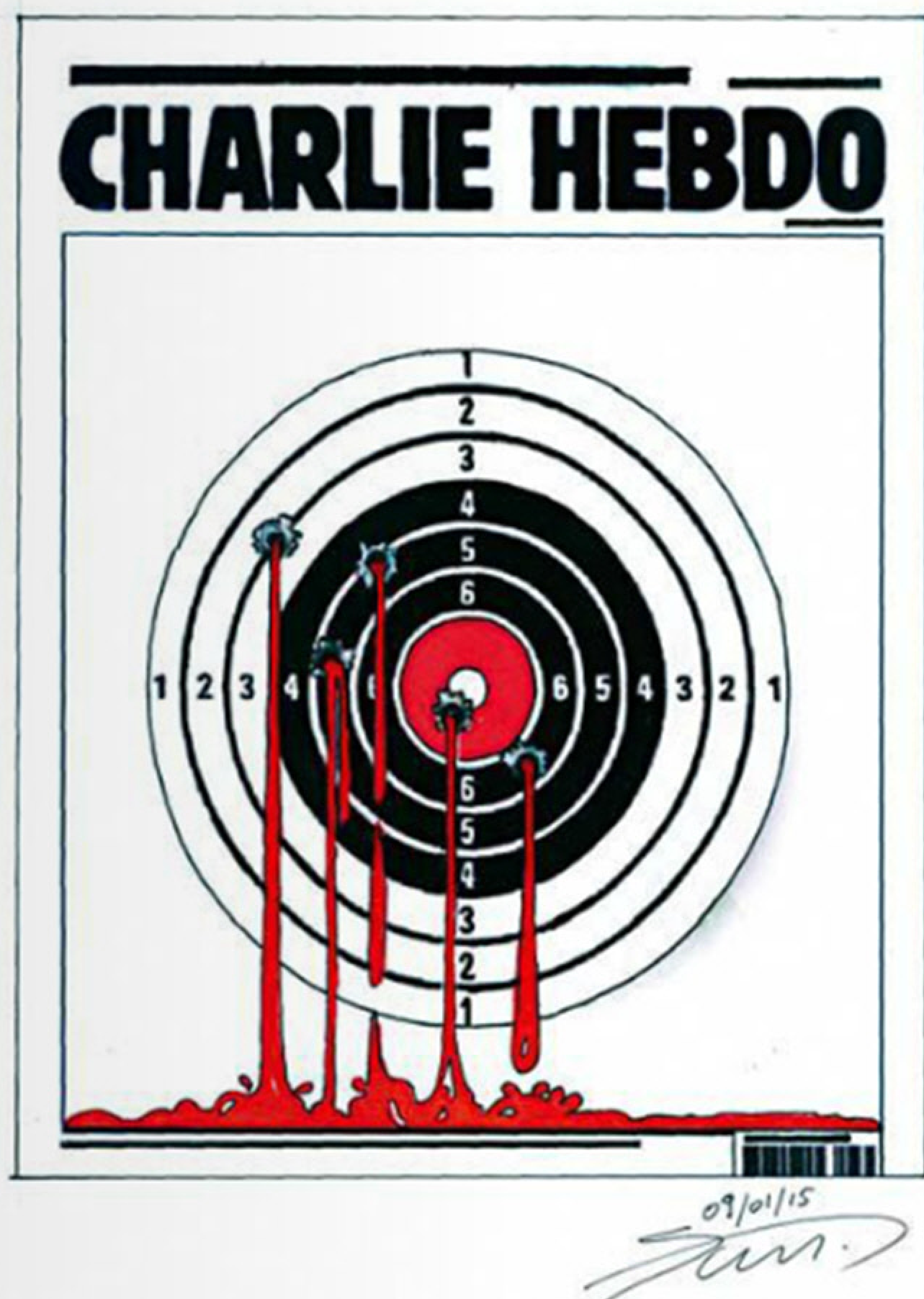
C'est comme un avant-goût. Cette guerre que tous – toutes tendances politiques toutes religions toutes communautés – semblent appeler depuis quelques temps de toutes leurs forces, cette guerre a ce goût-là. Celui des morts avec qui on prenait un café il y a trois jours. Ou des blessés qu'on se préparait à haïr pour un mauvais papier. Et dans un premier temps, ce que l'événement déclenche, c'est l'amour.

Ça joue en plusieurs temps, un trauma, on le sait. Il y a un premier temps, c'est comme une focale qui s'agrandirait jusqu'à la lumière totale – ça dissout l'ego. Il y a eu deux jours comme ça – de plane intense. D'amour total. Au-delà de soi et de ses convictions. J'ai aimé mon prochain pendant quarante-huit heures. Je l'ai aimé en comprenant dans mes cellules mêmes que mon petit point de vue n'était qu'un leurre, une imbécillité morbide. J'ai aimé tout le monde. Même les crétins qui commençaient à radoter que les Arabes ceci ou cela – j'ai aimé les débiles qui se disaient qu'il fallait en finir avec la politique Bisounours (comme si la politique de répression, dans quelque pays que ce soit, amenait à autre chose qu'à une escalade de la violence), j'ai aimé tous les journalistes tous les dessinateurs tout le monde, j'ai aimé les crétins qui n'étaient pas Charlie. J'ai passé deux jours à me souvenir d'aimer les gens juste parce qu'ils étaient là et qu'on pouvait encore le leur dire. J'ai été Charlie, le balayeur et le flic à l'entrée. Et j'ai été aussi les gars qui entrent avec leurs armes. Ceux qui venaient de s'acheter une kalachnikov au marché noir et avaient décidé, à leur façon, la seule qui leur soit accessible, de mourir debout plutôt que vivre à genoux. J'ai aimé aussi ceux-là qui ont fait lever leurs victimes en leur demandant de décliner leur identité avant de viser au visage. J'ai aimé aussi leur désespoir. Leur façon de dire – vous ne voulez pas de moi, vous ne voulez pas me voir, vous pensez que je vais vivre ma vie accroupi dans un ghetto en supportant votre hostilité sans venir gêner votre semaine de shopping soldes ou votre partie de golf – je vais faire irruption dans vos putains de réalités que je hais parce que non seulement elles m'excluent mais en plus elles me mettent en taule et condamnent tous les miens au déshonneur d'une précarité de plomb. Je les ai aimés dans le mouvement de la focale écartée en grand, leur geste devenait aussi une déclaration d'amour – regarde-moi, prends-moi en compte. On ne tire pas sur ce qu'on ne voit pas. Je les ai aimés dans leur maladresse – quand je les ai vus armes à la main semer la terreur en hurlant *"on a vengé le Prophète"* et ne pas trouver le ton juste pour le dire. Du mauvais film d'action, du mauvais gangsta-rap. Jusque dans leur acte héroïque, quelque chose qui ne réussissait pas.

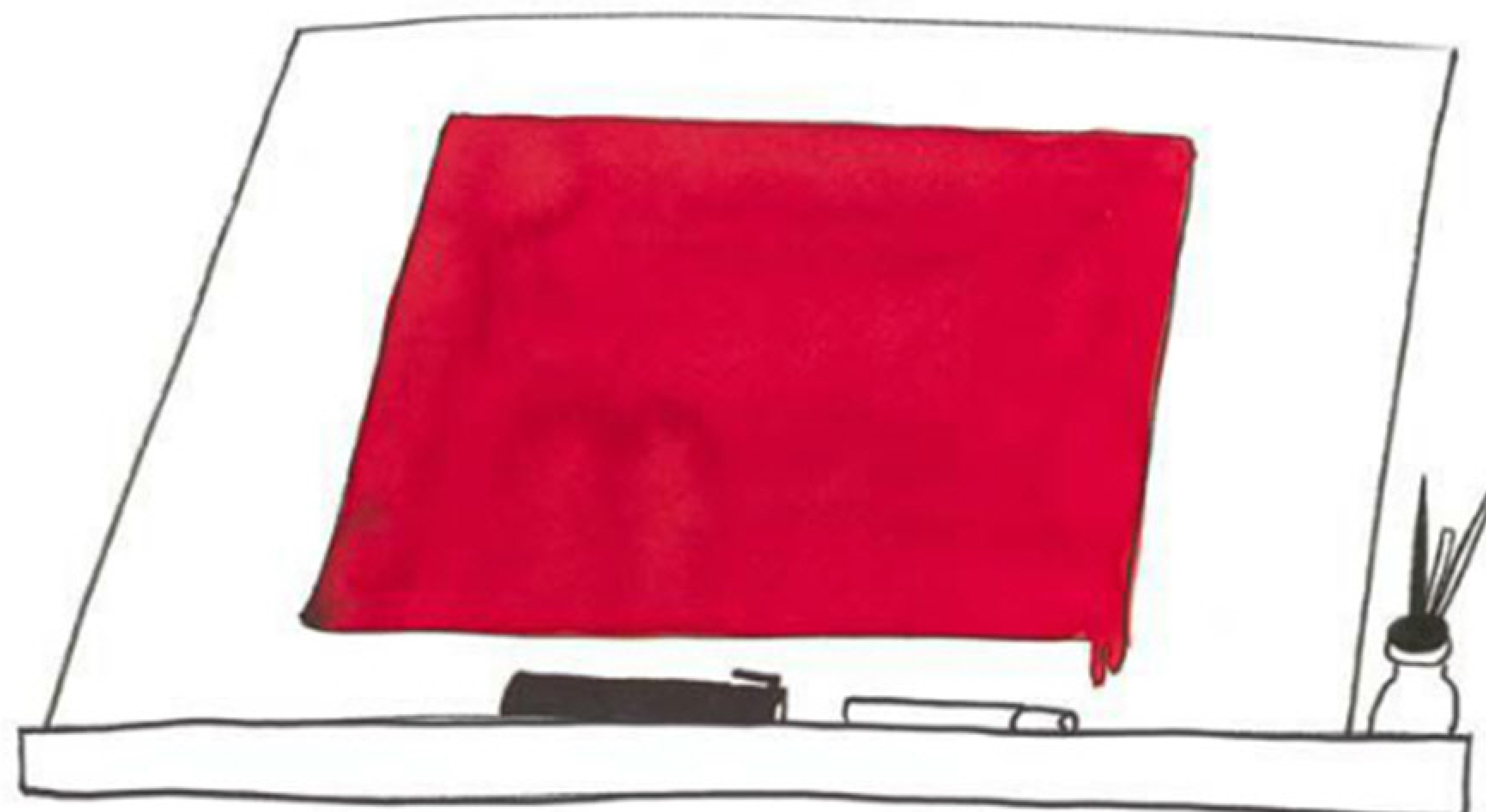
Il y a eu deux jours comme ça de choc tellement intense que j'ai plané dans un amour de tous – dans un rayon puissant. Beaucoup de choses revenaient. Pas seulement le 11 Septembre. Le témoignage de l'urgentiste faisait écho à celui de cet étudiant survivant du bus dans lequel furent raflés ses camarades, à Iguala. Le blond Breivik, et son massacre sur une île. Les enfants de la maternelle décimés par Merah. Ou les innombrables *mass shootings* perpétrés aux Etats-Unis. C'est un dialogue qu'ils ont entre eux. Ce sont les hommes qui veulent la guerre. Je comprends qu'on me réponde "ne mélange pas tout". Mais il faut comprendre qu'en moi tout se mélange. Je ne parviens pas à faire de différence entre ces différentes façons de mourir. Cette imposition de la volonté de tuer dans des quotidiens qui n'avaient rien à voir avec la guerre. Je crois que ce dialogue cacophonique est international, c'est celui des gens convaincus que les civils non armés doivent vivre dans la terreur. Que c'est comme ça qu'on les gouverne le mieux. Il faut apprendre au peuple à sursauter au moindre bruit, se demander pourquoi on entend une sirène d'ambulance, surveiller l'heure avec inquiétude quand quelqu'un qu'on attend est en retard, et observer nos propres pensées avec méfiance. La censure est interne, c'est un carcan qu'on incorpore.

Ça a commencé par *Charlie*. C'était presque un an après qu'un autre acharné avait attaqué *Libération*. Comme si l'un avait été la répétition de l'autre. Pourquoi les journaux, deux fois. Et pourquoi les journaux très marqués à gauche, deux fois ? Je sais bien que ce ne sont pas les mêmes personnes, pour les mêmes raisons – mais l'impact est identique. C'est comme si l'histoire voulait vraiment nous enfoncer quelque chose dans la tête – cette gauche de 68,

Franck Scurti



Louise Bourgoin



on va en finir avec vous. Que ce soit Sarkozy, Le Pen ou les terroristes armés – on va en finir avec vous. A force, pour les gens comme moi qui étions dubitatifs de l'intérêt de cette gauche, le doute s'instaure : cette gauche aurait-elle plus de sens que ce que nous avions cru ? Ce qu'on veut abattre représente encore quelque chose. Cette gauche momolle et embourgeoisée représenterait-elle quelque chose de suffisamment important pour qu'on veuille en finir avec elle avec autant d'acharnement ? Elle n'est pas un cadavre – on ne se donne pas tant de mal pour déterrer un mort et lui remettre une rafale dans le cerveau. Cette gauche à laquelle j'ai tant de mal à croire serait-elle encore, finalement, la dépositaire de quelque chose qui vaille qu'on s'acharne à ce point contre elle ? De facto, oui. Il y a, éventuellement, dans cette gauche à laquelle il est parfois difficile de s'identifier, quelque chose qui vaut la peine qu'on risque sa vie à la défendre. Dont acte.

J'ai participé à une émission de télé le jeudi soir et au bout de trente minutes, on était partis sur l'islam, et ce n'est pas parce que j'éprouve pour cette religion davantage d'affection que pour les autres, mais je ne sais pas faire le rapport entre ce qui s'est passé et l'islam. Je voyais juste l'ironie absurde du truc : ces mecs de *Charlie* transformés en martyrs, et l'extrême droite de l'alliance UMP-FN pissant sur leurs tombes. Et oui, ça nous fait bizarre, à nous les judéo-chrétiens – moi, blondasse blanche aux yeux clairs en tête –, de voir que toutes les civilisations ne vont pas s'écrouler en même temps, et notamment la culture musulmane a l'air d'être sur un premier temps quand nous sommes dans les dernières notes de la partition. Après les avoir méprisés dominés humiliés et être nés convaincus de notre supériorité – quitte à se sentir un peu coupables, du coup, mais tellement supérieurs –, oui ça nous fait bizarre de comprendre que nous ne ferons pas partie des forces qui comptent, demain. Ce n'est pas inintéressant mais c'est étrange à vivre, le crépuscule d'une civilisation.

Puis est venu Coulibaly. En deux temps, jeudi matin, la policière, et vendredi après-midi, l'épicerie casher de la porte de Vincennes. Cette fois comme un mauvais remake de Merah – d'abord le fonctionnaire qui ressemble le plus possible à l'assassin, comme effacer une version de soi qui se serait plus intégrée, à qui on aurait confié les armes de la République alors qu'à toi on n'a confié que dalle, crevard, et ensuite les Juifs – et on peut le voir de la même façon, quand même, une version de toi qui aurait mieux réussi. Une saleté de preuve supplémentaire de ta propre nullité : puisque d'autres réussissent à le faire, qui te ressemblent quand même beaucoup, c'est vraiment que t'es qu'une merde, toi et tous ceux qui te ressemblent. Alors crevez tous. La haine est mon élément premier, je ne suis pas suffisamment débile pour imaginer que c'est vraiment ce qu'ils ont en tête, mais ça marche aussi comme ça, je crois : ce sur quoi on tire, c'est sur la preuve de ce que nous sommes responsables de notre échec. On veut contaminer l'autre de notre sensation de nullité. On veut qu'il sente ce qu'on sent. Et puisqu'il a l'air de se pavaner dans sa belle réussite en refusant d'entendre nos appels, on va s'inviter dans sa réalité, de la façon la moins négociable. En la niant, complètement. C'est fini, pour tout le monde.

J'ai passé quatre jours sur Facebook. C'était d'abord émouvant, tous ces écrans "je suis Charlie", ensuite c'était un peu chiant, on ne savait plus qui disait quoi et puis il n'y avait pas grand-chose à ajouter. J'ai vu le documentaire *The Shock Doctrine* tiré de l'ouvrage de Naomi Klein, et c'était édifiant de le voir à ce moment-là. Peut-être parce que Rajoy était à la manif de dimanche et que ce n'était pas difficile de l'imaginer dire aux dirigeants ici : *"Vous allez voir, si vraiment vous êtes la cible d'une série d'attaques terroristes, c'est à la fois terrible, évidemment, il faut prévoir beaucoup de costumes noirs et des têtes de circonstances, mais en dehors de ça : du velours, les gars, du velours… si vous saviez comme ETA nous a rendus heureux, nous les dirigeants… et pas seulement pour passer les lois liberticides que nous appliquons aujourd'hui, pas seulement pour nous permettre d'enfermer des gens pour leurs idées, non, c'est bien mieux que ça, le terrorisme : vous croyez que les Français, demain, sont prêts comme ils l'étaient il y a dix jours à réagir contre les lois Macron ? Du velours, les gars, du velours pour les investisseurs…"*

Sur Facebook, j'ai vu aussi un journaliste demander à une musulmane de se dissocier officiellement des meurtres. Je crois que c'est ça qui ▶

a marqué la fin de ma phase "amour pour tous". On a chacun nos petites obsessions. La sienne, c'est que tous les musulmans doivent payer. On a un peu envie de lui dire, gars, le jour où les rebeus sortiront tous leur kalachnikov des caves pour nous tirer dans la gueule, à la couleur, comme le contrôle de papiers, plus t'as l'air blanc moins t'as de chance de terminer ta journée entier, ce jour-là, tu verras, on sentira la différence. Pour l'instant, je ne vois pas bien pourquoi le monsieur qui vend des légumes au bout de ma rue devrait se sentir plus proche des tueurs que moi. On est tous du quartier des Buttes-Chaumont, on n'y peut rien si c'est dans notre parc que les tueurs faisaient leur jogging. Pas plus le rebeu qui vend ses légumes que moi, on vit dans la même rue, pourquoi lui plutôt que moi ? On a tous nos obsessions. Celle de ce journaliste, c'est profiter du massacre pour retaper sur les Arabes. La mienne, c'est la masculinité. Je crois que ce régime des armes et du droit à tuer reste ce qui définit la masculinité. Je crois que ce journaliste aurait dû déclarer en préambule qu'il se dissociait formellement de la masculinité traditionnelle. Qu'il ne se sentait pas un homme. Qu'il dissociait sa masculinité de celle des assassins mexicains, norvégiens, nigérians ou français.

Parce que c'est ça, au final, ce que nous vivons depuis une semaine : les hommes nous rappellent qui commande, et comment. Avec la force, dans la terreur, et la souveraineté qui leur serait essentiellement conférée. Puisqu'ils n'enfantent pas, ils tuent. C'est ce qu'ils nous disent, à nous les femmes, quand ils veulent faire de nous des mères avant tout : vous accouchez et nous tuons. Les hommes ont le droit de tuer, c'est ce qui définit la masculinité qu'ils nous vendent comme naturelle. Et je n'ai pas entendu un seul homme se défendre de cette masculinité, pas un seul homme s'en démarquer – parce qu'au fond, toutes les discussions qu'on a sont des discussions de dentelière. Sinon, la seule préoccupation qu'on aurait, aujourd'hui, pour imaginer un futur différent, ce serait – puisque tous les dirigeants sont là, discutons : quand et comment ferme-t-on les usines d'armement. Quand et comment en finit-on avec votre merde de masculinité, qui ne se définit que sur la terreur que vous répandez ? ■

Olivier Tallec



Didier Daeninckx

"en opération"

Vers 11 heures du matin, le jeudi 8 janvier, le brancardier m'a conduit jusqu'à la salle d'opérations. On m'a allongé sur le billard, préparé pour l'anesthésie, puis le chirurgien masqué s'est penché vers moi : *"On a petit problème avec mon équipe…"* J'ai soulevé la tête, vaguement inquiet : *"Quel genre de problème ?"*
– *"Il va être midi, et on voulait vous demander si ça ne vous embêtait pas qu'on prenne un peu de temps pour la minute de silence en mémoire des victimes du journal Charlie…"*

Je me suis accoudé, torse nu.
"Au contraire… Il y avait un de mes amis parmi eux, Tignous, avec qui j'ai signé un livre, Corvée de bois[1]*…"* Le chirurgien a fait glisser son masque. *"Moi aussi j'en connaissais personnellement un, Georges Wolinski… Il était à votre place il y a quelque temps… Un type bien. Nous avions sympathisé…"*

On s'est tous recueillis, dans le bloc, puis l'anesthésiste m'a fait rejoindre le pays des songes.

J'étais arrivé en urgence au centre cardiologique du Nord un peu avant Noël, et on m'avait placé dans une chambre du service de réanimation où un homme de près de 75 ans sortait d'un coma de huit jours. Le sommeil nous fuyait, et il m'avait raconté sa vie.

Né à Barbès en 1942, il n'avait pas connu son père, raflé dans Paris et gazé à Auschwitz trois mois avant sa venue au monde. L'énigme de cet assassinat le poursuivait inlassablement, depuis trois quarts de siècle, et il savait qu'il n'en trouverait jamais la clef. Autour de lui s'affairaient Leila, Awa, Gogo, Maëwa, Cristina, toutes les couleurs, tous les accents, de la ville royale de Saint-Denis. Il y avait là, dans cette chambre, de quoi interroger le monde et d'en écrire toutes les histoires.

Le vendredi 9 janvier au matin, la mécanique impeccable de l'hôpital s'était soudain déréglée. Plus rien ne fonctionnait normalement, ni le ménage, ni le service des repas, ni celui des examens. Toutes les énergies étaient happées par la dérive des tueurs, et j'avais commencé, moi aussi, à suivre leur parcours sur mon ordinateur. Le chef des aides-infirmières était entré dans ma chambre. Il m'avait pris à témoin, pestant contre la désorganisation avant de fixer les yeux sur l'écran.

– *"Qu'est-ce qui se passe exactement ?"*
– *"Les deux frères sont entrés dans une imprimerie à Dammartin-en-Goële. Ils auraient des otages…"* – *"Dammartin ! Mais c'est là que j'habite ! Il faut que je prévienne ma femme…"*

Il était sorti dans le couloir, le portable collé à l'oreille.

En fin d'après-midi, alors que la police donnait l'assaut à l'imprimerie de Dammartin et au magasin casher de la porte de Vincennes, le chirurgien m'avait annoncé que j'étais sorti d'affaire.

"Je ne peux pas vous dire que vous avez récupéré à 100 %, mais je vous garantis les 98 %…"

Je suis sorti de l'hôpital le samedi après-midi, le cœur pratiquement remis à neuf et l'esprit blessé à jamais. ■

1. roman graphique paru en 2002

Alfred



Eric Reinhardt

“dépasser la haine ordinaire et le régime de division continuelle”

J’étais au Japon, sur l’île de Naoshima, quand l’horreur est survenue, inconcevable. J’en ai pris connaissance sur mon iPhone, dans ma chambre d’hôtel, en consultant les applications de *Libé* et du *Monde*, anéanti.

J’ai alors souffert d’être si loin de Paris, jamais je n’avais senti à ce point dans mon existence que mon pays était la France et que j’étais français, et que là-bas était ma place, là-bas et nulle part ailleurs, en ces moments de terrible souffrance. Je n’ai pas été le seul à éprouver cette sensation si j’en juge par l’ampleur du mouvement qui s’est spontanément formé pour témoigner l’attachement qui est le nôtre, viscéral, identitaire, au principe de liberté d’expression, et à une certaine forme d’irrévérence, d’esprit d’insoumission, d’humour et d’ironie débridée, salvatrice.

A Osaka, vendredi après-midi, reclus dans ma chambre d’hôtel, branché sur BFMTV, j’ai appris que des rassemblements avaient lieu chaque jour place de la République pour rendre hommage aux victimes de *Charlie Hebdo*, et qu’une inédite et bouleversante union nationale était en train de prendre corps.

Dans l’avion qui samedi me ramenait d’Osaka, soudain j’ai aperçu, sur la page d’un magazine feuilleté par un passager, le visage de Marine Le Pen : et ce visage je l’ai soudain trouvé terriblement vieilli et dépassé, comme annulé par le drame qui venait de nous frapper, un peu comme si j’étais tombé sur un très vieux journal et qu’entre-temps Marine Le Pen avait péri, politiquement péri, devenue obsolète, inutile, anachronique, terriblement inadéquate, évidemment dangereuse et destructrice, à la vue de tous désormais.

Je me suis dit que le pays était en train de se donner à lui-même, spontanément, comme s’il avait trouvé en lui des ressources insoupçonnées et qui le libéraient d’une amertume, de ses complexes et de ses peurs irrationnelles, une sublime leçon de hauteur et de responsabilité. Je me suis dit que ce drame avait permis à notre peuple une fulgurante prise de conscience et que soudain, fort de cette cohésion, nous avions tous compris, tous bords confondus, qu’il fallait s’unir autour d’un principe impérieux : dépasser la haine ordinaire et le régime de division continuelle qui régissent la vie de notre pays depuis plusieurs années. Les discours du Front national sur l’immigration, la stigmatisation obsessionnelle des musulmans sont les dernières choses que l’on doit propager si l’on aime un tant soit peu son pays : nous formons un tout, les musulmans sont avec nous et il faut qu’ils le sachent, qu’ils le sentent, qu’ils ne soient pas abandonnés aux extrémistes qui n’attendent que l’aggravation de ce clivage alimenté par Marine Le Pen, Eric Zemmour et consorts.

C’est une lumière inouïe qui vient de se répandre sur notre territoire et dans les âmes de nos concitoyens, espérons seulement que cette lumière ne soit pas celle d’un flash mais d’une nouvelle connaissance, de nouvelles espérances, d’un amour de soi enrichi et renouvelé, d’une nouvelle façon d’envisager l’avenir et notre identité, d’envisager ce qu’est être français. Il m’a semblé qu’on avait réappris à s’aimer, depuis mercredi dernier, et qu’on aurait envie désormais d’y goûter sans retenue, de repartir différemment en laissant de côté tous ceux qui endommagent notre pays, lui inoculent le poison de la haine et de la division.

C’est peut-être un doux rêve que celui que j’ai fait, dans la nuit de samedi à samedi, franchissant plusieurs fuseaux horaires au-dessus des nuages, mais peut-être pas après tout. N’était-ce pas un rêve collectif, partagé par des millions d’autres personnes au même moment ? L’après-midi que j’ai passé dimanche dans les parages de la place de la République ne l’a pas démenti en tout cas. ■

Joe Sacco

De la satire

Ma première réaction aux meurtres dans les bureaux parisiens de *Charlie Hebdo* n'a pas été une courageuse attitude de défi. Je n'avais pas envie de me frapper la poitrine en réaffirmant les principes de la liberté d'expression.

Ma première réaction, ce fut la tristesse. Des gens avaient été brutalement assassinés, et parmi eux, plusieurs dessinateurs. Ma tribu.

Cependant, avec le chagrin sont apparues des pensées sur la nature de certaines des satires de *Charlie Hebdo*. Tordre le nez aux musulmans devrait être aussi autorisé que, le croit-on aujourd'hui, dangereux, mais cela ne m'est jamais apparu qu'une façon futile d'utiliser le crayon.

Est-ce que je peux m'essayer à ce jeu ? Oui, je pourrais dessiner un Noir tombant d'un arbre avec une banane dans la main. D'ailleurs, c'est ce que je viens de faire.

J'ai le droit d'offense, non ?

Entre parenthèses, saviez-vous que *Charlie* avait viré un dessinateur – Maurice Sinet, cherchez qui c'est –, pour avoir signé un édito soi-disant antisémite ?

Donc, en gardant cela à l'esprit, voici un Juif en train de compter son argent dans les entrailles de la classe ouvrière. Si cette "blague" vous fait rire aujourd'hui, aurait-elle été aussi drôle en 1933 ?

En fait, en dessinant une ligne, on en franchit souvent une autre. Parce qu'un trait sur le papier est une arme, et que la satire est destinée à atteindre l'os. Mais l'os de qui ? Quelle est la cible exactement ? Et pourquoi ?

Oui, j'affirme notre droit à nous "foutre de la gueule du monde" – donc voici un dessin gratuit d'un vrai croyant faisant l'œuvre de Dieu dans le désert.

Mais peut-être que quand on en a assez de faire des doigts d'honneur, on peut essayer de se demander pourquoi le monde est tel qu'il est…

Et qu'est-ce qui fait que les musulmans ici et aujourd'hui sont incapables de prendre une simple image à la plaisanterie ?

Si nous répondons "parce qu'il y a quelque chose qui ne va pas du tout chez eux" – ce qui était certainement le cas chez les tueurs – sortons-les de chez eux et traînons-les jusqu'à la mer… Parce que ça sera bien plus facile que de trouver comment chacun d'entre nous s'intègre dans le monde de l'autre. ■



Slavoj Zižek

"en se battant contre l'immoralité de l'autre, les terroristes se battent contre leur propre tentation"

1 C'est maintenant, alors que nous sommes tous en état de choc après la tuerie qui a eu lieu dans les bureaux de *Charlie Hebdo*, qu'il nous faut avoir le courage de réfléchir. Nous devrions, bien sûr, clairement condamner ces meurtres en tant qu'attaques envers l'essence même de nos libertés, et les condamner sans aucun détour (du type "*Charlie Hebdo* allait tout de même trop loin dans la provocation et l'humiliation des musulmans") Mais un tel sentiment de solidarité universelle ne suffit pas – il faut aller plus loin dans notre réflexion.



François Olislaeger

2 Ce type de réflexion n'a absolument rien à voir avec la simple relativisation du crime (le mantra du "qui sommes-nous, nous les Occidentaux, auteurs de terribles massacres dans le tiers-monde, pour condamner de tels actes ?"). Elle a encore moins à voir avec la peur pathologique qu'ont de nombreux gauchistes libéraux occidentaux d'être coupables d'islamophobie. Pour ces faux gauchistes, toute critique de l'islam est perçue comme une forme d'expression de l'islamophobie occidentale. Salman Rushdie a été accusé d'avoir inutilement provoqué les musulmans et ainsi considéré (partiellement, tout du moins) comme responsable de la fatwa l'ayant condamné à mort, etc.

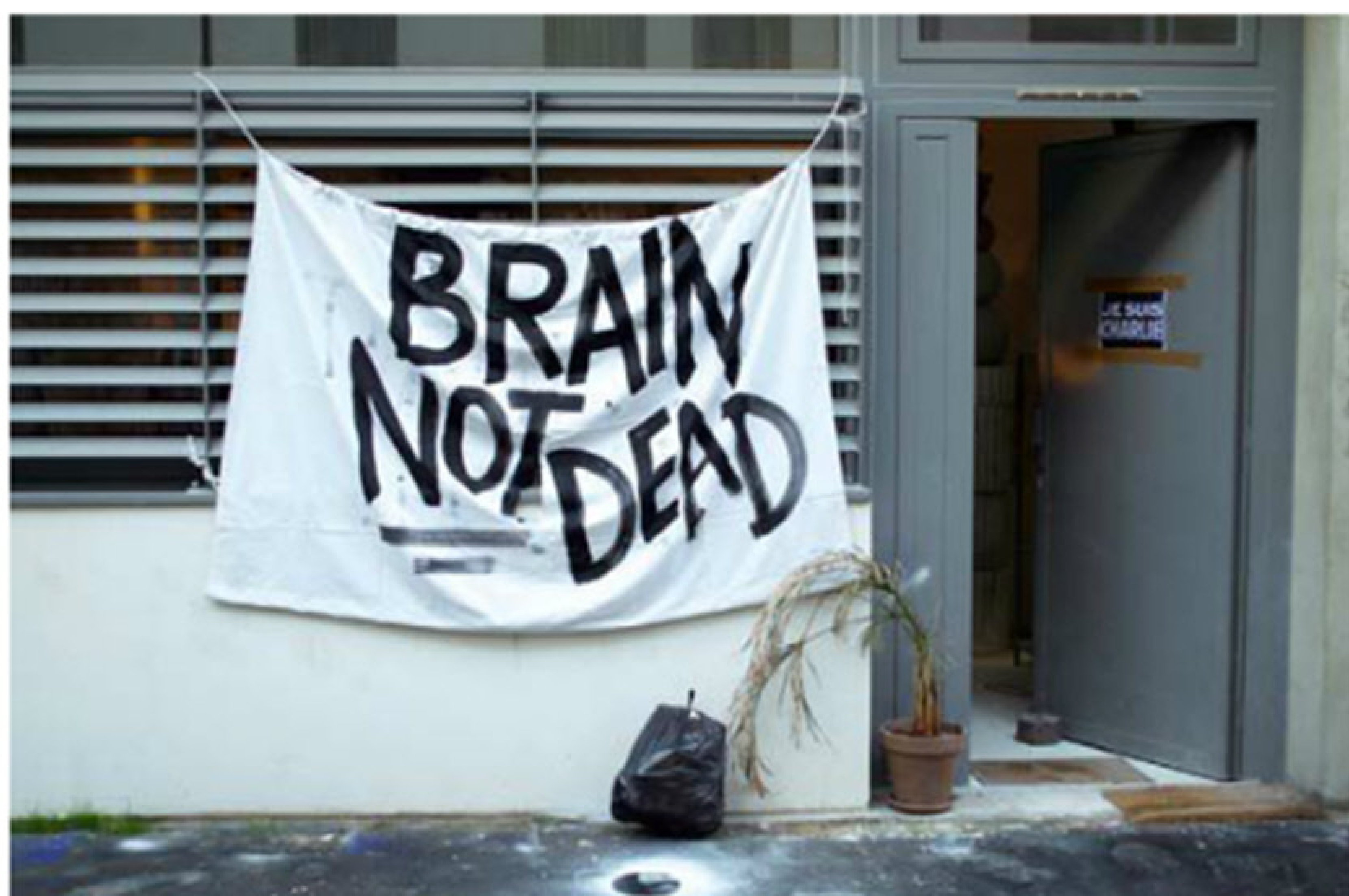
Le résultat d'une telle prise de position est plutôt attendu : plus les gauchistes libéraux d'Occident analysent leur (sentiment de) culpabilité, plus les fondamentalistes musulmans les accusent d'être des hypocrites qui essaient de dissimuler leur haine de l'islam. Cette circonstance reproduit parfaitement le paradoxe du super-ego : plus l'on obéit à ce qu'autrui demande de nous, plus l'on est coupable. Comme si plus on tolère l'islam, plus la pression que l'islam exerce sur nous sera forte…

3 C'est aussi pour cela que je trouve insuffisants les appels à la modération du type de celui exprimé par Simon Jenkins, qui affirme (dans le *Guardian* du 7 janvier) qu'il nous faut *"ni dramatiser la situation, ni surpubliciser les conséquences, mais traiter chaque événement comme une occurrence furtive de l'horreur"*. L'attaque de *Charlie Hebdo* n'était pas qu'une *"occurrence furtive de l'horreur"*. Elle s'est déroulée suivant un programme religieux et politique précis et, en tant que telle, s'inscrit clairement dans un schéma bien plus large. Bien sûr que l'on ne doit rien dramatiser, si par cela est entendu succomber à une islamophobie aveugle. Mais nous devons analyser ce schéma sans retenue.

4 Ce qui est nécessaire, bien plus que la diabolisation des terroristes, transformés en fanatiques héroïques et suicidaires, est justement la déconstruction de ce même mythe. Il y a longtemps, Friedrich Nietzsche comprit que la civilisation occidentale se dirigeait vers le *"Dernier Homme"*, créature apathique dénuée de passion et de dévouement. Incapable de rêver, lassé par la vie, il ne prend pas de risques, recherchant seulement le confort et la sécurité, une expression de tolérance entre les uns et les autres : *"Un peu de poison de temps en temps, cela donne des rêves agréables. Et beaucoup de poison pour finir, afin de mourir agréablement. Ils ont leurs petits plaisirs pour le jour, et leurs petits plaisirs pour la nuit, mais respectent toujours la santé.* 'Nous avons découvert le bonheur', *disent les Derniers Hommes, et clignent de l'œil."*

5 Il peut effectivement apparaître que le schisme entre la permissivité des pays du Nord/des pays industrialisés et la réaction des fondamentalistes à celle-ci relève de plus en plus de l'opposition entre d'une part, mener une vie longue et satisfaisante, remplie de biens matériels et culturels, et de l'autre dédier sa vie à une cause transcendante. Cet antagonisme n'est-il pas celui qui existe entre ce que Nietzsche appelait le nihilisme *"passif"* et le nihilisme *"actif"* ? Nous, Occidentaux, sommes les Derniers Hommes nietzschéens, immergés dans de bêtes plaisirs quotidiens, alors que les radicaux musulmans sont prêts à tout risquer, engagés dans la lutte qui mènera à leur autodestruction. Le poème *La Seconde Venue* de William Butler Yeats semble rendre parfaitement compte de notre situation actuelle : *"Les meilleurs ne croient plus à rien, les pires se gonflent de l'ardeur des passions mauvaises."* Ceci est une excellente description de la séparation actuelle entre les libéraux anémiques et les fondamentalistes enflammés. "Les meilleurs" ne sont plus capables de s'engager totalement dans le combat, tandis que "les pires" s'engagent, eux, dans un fanatisme raciste, religieux et sexiste.

6 Toutefois, cette description s'applique t-elle vraiment aux terroristes fondamentalistes ? Il leur manque clairement une caractéristique facilement décelable chez la plupart des fondamentalistes authentiques, des bouddhistes tibétains à la communauté amish aux Etats-Unis : l'absence ▶



Théo Mercier



Frederik Peeters

de ressentiment ou d'envie, la profonde indifférence envers le train de vie du non-croyant. Si les soi-disant fondamentalistes d'aujourd'hui pensent vraiment avoir trouvé le chemin de la vérité, pourquoi se sentir menacé par les non-croyants, pourquoi les envier ? Quand un bouddhiste rencontre un hédoniste occidental, il est rare qu'il le condamne. Il note seulement, avec bienveillance, que la recherche du bonheur entreprise par l'hédoniste est contre-productive. Contrairement aux vrais fondamentalistes, les terroristes pseudo-fondamentalistes sont profondément perturbés, intrigués, fascinés par la vie de péché des non-croyants. On sent bien qu'en se battant contre l'immoralité de l'autre, ils se battent contre leur propre tentation.

C'est là que le diagnostic de Yeats ne peut pas être appliqué à la situation actuelle : les "passions mauvaises" des terroristes témoignent d'un manque d'authentique conviction. La croyance d'un musulman doit être bien fragile pour qu'il se sente menacé par une caricature stupide publiée par un hebdomadaire satirique. La terreur fondamentaliste islamique n'est ancrée ni dans la conviction des terroristes de leur supériorité, ni dans leur désir de protéger leur identité culturelle et religieuse de l'offensive de la civilisation consumériste mondiale. Tout le problème des fondamentalistes n'est pas que l'on les considère inférieurs à nous, mais plutôt, secrètement, qu'ils se considèrent eux-mêmes inférieurs. C'est la raison pour laquelle quand nous assurons, de façon condescendante et politiquement correcte, que nous ne nous sentons aucunement supérieurs à eux, cela ne fait qu'accroître leur fureur et nourrir leur ressentiment. Le problème n'est pas de l'ordre de la différence culturelle (leur effort pour préserver leur identité), mais relève au contraire du fait que les fondamentalistes sont déjà comme nous, et, secrètement, qu'ils ont déjà intériorisé nos normes et qu'ils s'y réfèrent. De façon paradoxale, ce qui manque aux fondamentalistes est précisément une dose de cette authentique conviction "raciste" de leur propre supériorité.

7 Les fluctuations récentes du fondamentalisme musulman confirment la vieille perception de Walter Benjamin que *"chaque montée du fascisme témoigne de l'échec d'une révolution"* : la montée du fascisme est l'échec de la gauche, mais aussi la preuve d'un potentiel révolutionnaire – le mécontentement – que la gauche n'a pas réussi à mobiliser. Et n'en va t-il pas de même pour le prétendu "islamo-fascisme" d'aujourd'hui ? La montée de l'islamisme radical n'est-elle pas directement liée à la disparition de la gauche laïque au sein des pays musulmans ? Quand, au printemps 2009, les talibans prennent la vallée de Swat au Pakistan, le *New York Times* rapporte qu'ils ont orchestré *"une révolte de classe qui exploite les fissures profondes entre un petit groupe de propriétaires fortunés et leurs métayers dépourvus de terre"*. Si, toutefois, en "profitant" de la situation précaire des fermiers, les talibans *"donnent l'alerte des risques que peut encourir le Pakistan, qui reste un Etat majoritairement féodal"*, qu'est-ce qui empêche les libéraux-démocrates du Pakistan ainsi que des Etats-Unis d'eux aussi "profiter" de cette situation critique pour essayer d'aider les fermiers sans terre ? Le triste sous-entendu est que les forces féodales du Pakistan sont les "alliés naturels" de la démocratie libérale…

8 Qu'en est-il donc des valeurs fondamentales du libéralisme – liberté, égalité, etc. ? Paradoxalement, le libéralisme lui-même n'est pas assez puissant pour se préserver de l'offensive fondamentaliste. Le fondamentalisme est une réaction – une réaction à l'évidence fausse et déconcertante – envers un réel défaut du libéralisme, et c'est la raison pour laquelle il est encore et encore généré par le libéralisme. Livré à lui-même, le libéralisme causera progressivement son propre affaiblissement ; la seule chose qui peut sauver ses valeurs fondamentales est une gauche renouvelée. Afin que cet héritage clé puisse survivre, le libéralisme a besoin de l'aide fraternelle de la gauche radicale. CECI est la seule façon de faire échouer le fondamentalisme : lui couper l'herbe sous le pied.

9 Réfléchir aux tueries parisiennes reviendrait à se défaire de l'autosatisfaction suffisante d'un libéral indulgent/permissif et à accepter le fait que le conflit entre la permissivité libérale et le fondamentalisme est finalement un faux conflit, un cercle vicieux au sein duquel deux pôles se génèrent et se présupposent l'un l'autre. Ce qu'avait dit Max Horkheimer à propos du fascisme et du capitalisme dès les années 30 – ceux qui ne souhaitent pas entamer une discussion critique à propos du capitalisme devraient aussi garder le silence sur le fascisme – devrait aussi être appliqué au fondamentalisme d'aujourd'hui : ceux qui refusent d'engager une discussion critique à propos de la démocratie libérale se doivent alors de garder le silence sur le fondamentalisme religieux. **traduction de Fleur Burlet**

paru le 10 janvier dans le *NewStatesman*

Mauvaises nouvelles DES ÉTOILES

Hervé Bourhis



Régis Jauffret

écrivain

"je leur casserai la gueule en enfer"

Au-dessus de nous, les étoiles et l'infini, c'est à devenir fou. Le temps, tout ce passé gris, flou, les souvenirs d'enfance encore vifs, lumineux, aux couleurs criardes de sucettes bariolées, de voitures à pédales, de jouets cassés dont nous reste la splendeur du jour où on les a déballés.

Milieu des années 60, j'avais 10 ans et menais une vie déprimante de collégien. Cabu a débarqué dans mon existence quand un jésuite hurluberlu, qui essayait de nous inculquer le catéchisme, a eu l'étrange idée de nous proposer de nous abonner au magazine *Pilote* où il publiait *Le Grand Duduche*.

Pendant la récréation du mardi matin, le prêtre ébouriffé nous distribuait le numéro frais émoulu au milieu de la cohue des petits demeurés qui jouaient au foot à s'éclater genoux et museau sur le goudron caillouteux. Je me souviens d'*Achille Talon* et de Gotlib, mais j'avais le béguin pour la fille du proviseur dont le Grand Duduche était tout aussi raide amoureux que moi. Je me demande encore si Cabu l'a un jour sautée, cette adolescente fatale.

Le rire a ses Christ morts pour les péchés de ceux qui les assassinent. Criblés, éclatés, visages écrabouillés. Les voilà les héros, les voilà les saints, les voilà les martyrs de la fiction dont l'humour est la moitié du ciel. Religion vouée aux gémonies, dont le martyrologe ne finira jamais de s'étendre tant que les artistes s'obstineront à tremper la réalité et ses fantômes dans l'imaginaire.

Les tragédies rendent emphatiques. On en vient absurdement à inventer de nouveaux cultes. Ce qui a constitué le blasphème, ce ne fut pas l'insulte, après tout quotidienne en France à l'encontre des musulmans, parfois même pour certains une manière de satisfaire un besoin naturel sur ceux qu'il y a encore vingt ans ils appelaient immigrés maghrébins, en hurlant bicots, bougnoules ou crouilles dans leur for intérieur. Le blasphème, ce fut de débarquer des personnages du Coran – personnages de roman du reste, comme ceux de la Bible ou du Livre des morts tibétain, mais qu'avec le temps on voudrait nous faire croire historiques ou, par quelque prodige, toujours vivants – pour les plonger dans le monde de la farce, de la caricature, de l'art, de la fiction, cette centrifugeuse qui émulsionne le réel à l'imaginaire, cette sorcière dont la soupe a rendu fous ces thuriféraires dévoyés des dieux que les dessinateurs avaient jetés dedans. Déformer, outrager, pour mieux dessiner, peindre, écrire, penser, appartenir au genre humain, vivre érigés comme de grands singes dignes du cul que l'évolution leur a donné pour leur permettre de se tenir debout. Les religions ne les aiment guère, les artistes, les clowns, les philosophes, prêts à ridiculiser la réalité et à concurrencer le meurtrier délire des inventeurs de prophètes, de miracles et de divinités.

Je croyais que les souvenirs d'enfance étaient éternels. Qu'ils vivaient au moins autant que nous. Un petit cinéma dont on pouvait visionner quelques vieilles bobines les jours de pluie. Elle a cramé, celle où Duduche continuait à poursuivre la fille du proviseur dans les couloirs du lycée sans prendre la peine de vieillir ou regarder passer les années. Un souvenir d'enfance abattu par deux mécréants. Je leur casserai la gueule en enfer. ■

Alain Séchas



Philippe Dupuy



Rokhaya Diallo

"nous devons en permanence prouver que nous sommes des musulmans 'modérés"

Je suis sonnée. Comme une grande partie de mes concitoyens, je me souviendrai sans doute toute ma vie de ce que je faisais lorsque j'ai appris qu'une partie de l'équipe de *Charlie Hebdo* avait été assassinée de sang-froid par des individus cherchant à *"venger le Prophète"*. Incrédule, comme hypnotisée par le défilé des informations plus atroces les unes que les autres se succédant sur les radios, les réseaux sociaux et les chaînes d'actualité en continu, je suis sous le choc.

Ce soir-là, le 7 janvier, je participe à *On refait le monde*, l'émission de débats de la radio RTL qui consacre une édition spéciale à la tragédie. Le débat prend une tournure inattendue quand Ivan Rioufol, chroniqueur au *Figaro*, entreprend un sabotage délibéré de "l'unité nationale" invoquée par les responsables politiques tout au long de la journée. Fustigeant d'abord une *"contre-société"* islamique prospérant en France, il enjoint les musulmans de manifester leur opposition aux attentats. Je n'ai pas pour habitude de convoquer mon appartenance religieuse lorsque je m'exprime publiquement mais j'ai ressenti à ce moment précis le besoin de le dire : je suis musulmane. Et je n'ai rien de commun avec des assassins qui se revendiquent de cette religion. Je ne suis pas une terroriste, je n'ai jamais souhaité la mort de qui que ce soit. Je suis offensée par le fait qu'on imagine que les musulmans soutiennent "naturellement" ces actes effroyables. Mon interlocuteur, visiblement insatisfait de ma réponse, me somme de dire explicitement que je ne cautionne pas ce carnage qui m'a saisie d'effroi et emplie de tristesse. Parce que je suis musulmane. Parce que des criminels invoquent le Coran comme les membres de ma famille. Je n'aurais jamais pensé que je devrais expliquer que je n'étais pas la supportrice d'un groupe d'assassins. Comment se "désolidariser" d'un acte abominable sans admettre implicitement que l'on en était initialement solidaire ?

Cela fait cinq ans que je me rends chaque semaine à RTL pour commenter l'actualité. Cela fait cinq ans que je côtoie Ivan Rioufol, que je débats face à lui, sur un pied d'égalité. En une journée, je perds mon statut. Je me vois dépouillée de mon identité journalistique pour ne plus être qu'une musulmane potentiellement solidaire de criminels. Singularisée parmi les autres journalistes présents, je dois me soumettre à cette injonction infamante. Je dois prouver que je suis une bonne Française, qui n'approuve pas les ignominies meurtrières. Prometteuse unité nationale.

J'ai fondu en larmes. J'ai pleuré de rage, d'écœurement, de dégoût. Et j'ai pleuré surtout en pensant aux 4 millions de musulmans qui comme moi seraient sommés de répondre des actes de monstres sans avoir comme moi un micro pour y répondre sur l'antenne de la première radio de France. J'entrevois déjà la fin du consensus national face à la douleur provoquée par les agressions meurtrières. J'entrevois les agressions islamophobes, les attaques de mosquées qui auront lieu dans les jours qui suivent.



Julien Tiberi

Personne ne soupçonne les chrétiens d'être "naturellement solidaires" du Ku Klux Klan ou des commandos anti-IVG. Personne ne leur a jamais demandé de se désolidariser du terroriste norvégien Anders Breivik, *"croisé"* de la chrétienté autoproclamé, auteur des massacres ciblés de 77 personnes en 2011.

Nous devons en permanence prouver que nous sommes des musulmans "modérés". Musulman tout court, ça ne suffit pas. Musulman, c'est trop excessif, il faut l'être modérément pour ne pas faire peur à ceux qui pensent que le terrorisme est inscrit dans notre ADN.

Les voix qui appellent les musulmans à se faire entendre, à se placer en tête des manifestations, se multiplient de toutes parts. Ils doivent montrer patte blanche, montrer qu'ils ne sont pas des êtres dangereux, des "ennemis intérieurs" sanguinaires prêts à égorger leurs voisins. On ne peut pourtant pas dire que les musulmans soient restés silencieux ; nombre d'entre eux, horrifiés, se sont exprimés spontanément. En quelques heures, on a entendu les voix individuelles de milliers de musulmans et celles d'institutions telles que le Conseil français du culte musulman, l'Union des organisations islamiques de France, le Rassemblement des musulmans de France, l'Union des mosquées de France, la grande mosquée de Lyon, la mosquée de Poitiers, la grande mosquée de Strasbourg, l'imam de Paris, le Forum européen des organisations musulmanes de jeunes et d'étudiants, les Scouts musulmans de France, le Collectif contre l'islamophobie en France, le Council on American-Islamic Relations, the Muslim Council of Britain, l'université al-Azhar en Egypte, Ahmadiyya Muslim Community aux Etats-Unis, la Ligue arabe, le Centre islamique de Buenos Aires et bien d'autres pour joindre leurs voix à toutes celles et ceux qui condamnaient avec fermeté les attentats perpétrés dans les murs de *Charlie Hebdo*.

Mais ces déclarations semblent vaines, les discours restent inaudibles. Désormais, on reproche aux musulmans d'être trop peu nombreux dans les manifestations. Mais comment reconnaît-on un musulman ? *"Musulman d'apparence"*, je pensais que c'était un égarement qui n'appartenait qu'à Nicolas Sarkozy. L'islam est une religion, pas une ethnie.

Angoisses civilisationnelles, obsessions identitaires, fantasmes de purification de la "souche française"... toutes les théories du "grand remplacement" trouvent un nouveau terreau pour prospérer. Dans un pays qui place le pavé apocalyptique d'Eric Zemmour en tête des ventes de livres, et qui compte parmi ses romanciers reconnus un Houellebecq miné par ses angoisses islamophobes, l'unité nationale ressemble à une sinistre mise en scène.

Tandis que des femmes voilées se barricadent chez elles de peur d'être agressées, je ne peux m'empêcher de penser qu'au même moment certains de mes concitoyens, français et juifs, redoutent de se rendre dans leurs synagogues pour prier ou hésitent à arborer publiquement leur kippa.

Je suis sonnée. ■



Jean-Yves Ferri

"ce Charlie fantasmé qui nous submerge"

Dans un entretien, réalisé avant la marche du 11 janvier, le dessinateur **Luz** explique ce qu'est – et n'est pas – *Charlie Hebdo*.

Luz dessine à *Charlie Hebdo* depuis vingt ans. Il doit la vie au fait d'être né un 7 janvier et d'être arrivé à la bourre pour la conférence de rédaction. Au lendemain de l'attaque terroriste qui a coûté la vie à ses amis, ses mentors, sa famille, il nous confie ses doutes, ses craintes et sa colère.

La sortie de *Charlie Hebdo*, ce mercredi 14 janvier, tiré à un million d'exemplaires, est devenue un enjeu national et politique. Comment vivre cette responsabilité dans ces terribles conditions ?

Luz – J'ai toujours considéré qu'on était protégé par le fait qu'on faisait des petits Mickey. Avec les morts, la fusillade, la violence, tout a changé de nature. On est devenus des symboles, comme nos dessins. *L'Humanité* a titré en une *"C'est la liberté qu'on assassine"*. On fait porter sur nos épaules une charge symbolique qui n'existe pas dans nos dessins et qui nous dépasse un peu. Je fais partie des gens qui ont du mal avec ça.

Tu penses que la nature de la caricature a changé ?

Depuis la publication des caricatures de Mahomet, la nature irresponsable de la caricature a progressivement disparu. Depuis 2007, nos dessins sont lus au premier degré. Des gens ou des dessinateurs, comme Plantu, estiment qu'on ne peut pas faire de dessins sur Mahomet à cause de leur visibilité mondiale liée à internet. Il faudrait faire attention à ce qu'on fait en France parce qu'on peut faire réagir à Kuala Lumpur ou ailleurs. Ça, c'est insupportable.

Vous êtes devenus les étendards de l'unité nationale.

Cet unanimisme est utile à Hollande pour ressouder la nation. Il est utile à Marine Le Pen pour demander la peine de mort. Le symbolisme au sens large, tout le monde peut en faire n'importe quoi. Même Poutine pourrait être d'accord avec une colombe de la paix. Or, précisément, les dessins de *Charlie*, tu ne pouvais pas en faire n'importe quoi. Quand on se moque avec précision des obscurantismes, quand on ridiculise des attitudes politiques, on n'est pas dans le symbole. Charb, que je considère comme le Reiser de la fin du XXe siècle et du début du XXIe, parlait de la société. Il dessinait ce qu'il y avait sous le vernis, des gens avec un gros nez, un peu moches. Là, on est sous une énorme chape de vernis et ça va être difficile pour moi. *(…)* Répondre à la symbolique par la symbolique, ce n'est pas *Charlie*. Cette nuit, j'ai pensé à un dessin que je ne ferai certainement pas : une trace sur le sol pour montrer l'emplacement des victimes, avec une lunette dans un coin et juste une bulle qui dit "ha, ha, ha !", le tout sur fond noir. Ce n'est pas une super idée, parce que c'est l'idée que la symbolique m'impose.

La question que tu poses, c'est comment encore dessiner après ça ?

Oui. Et comment dessiner dans ce cadre-là. Dans ce *Charlie* fantasmé qui nous submerge.

Comment continuer *Charlie Hebdo* ?

La suite va être compliquée. Pour toutes les raisons que je viens de donner et parce qu'on va être obligé de travailler sans les personnalités graphiques, politiques, éthiques et militantes de Charb, Tignous, Honoré et de tous les autres. Dans les moments difficiles où nous étions piégés par le fantasme de l'irresponsabilité, on s'en répartissait la charge. Aujourd'hui, reste Catherine, Willem, Coco, moi et Riss, blessé à l'épaule. Comment va-t-on se dépatouiller pour dépasser cette injonction symbolique avec quatre styles ?

Comment allez-vous travailler ?

On va continuer à faire nos bonshommes. Notre boulot de dessinateur est de mettre le petit bonhomme au cœur du dessin, de traduire l'idée qu'on est tous des petits bonshommes et qu'on essaie de se démerder avec ça. C'est ça le dessin. Ceux qu'on a tués étaient juste des gens qui dessinaient des bonshommes. Et aussi des bonnes femmes.

Et c'est beaucoup demander à des petits bonshommes de sauver la République ?

Exactement.

propos recueillis par Anne Laffeter

retrouvez l'intégralité de l'entretien sur lesinROCKS.com

ILS SONT MORTS DEBOUT !

Guillaume Bouzard



et après ?

Hébergé par *Libération*, *Charlie* paraît ce mercredi à 1 million d'exemplaires. Mais comment continuer à écrire et dessiner sans les absents ?

Comme tout les mercredis matin, les membres de la rédaction de *Charlie Hebdo* débattent du prochain numéro. Ce 7 janvier, on discute racisme et manière de lui faire la peau. L'économiste Bernard Maris fait rire ses copains en imitant Michel Houellebecq, croqué dans le numéro du jour en mage décati et décadent par le dessinateur Luz. Puis, le bruit des balles de kalachnikov, l'ignoble exécution. L'enfer auquel aucun ne croit s'est invité à la table ronde et il ne discute pas. Douze morts, quatre blessés, trois miraculés. Les sirènes seront le bruit de fond de la capitale jusqu'au double assaut, deux jours après, contre les frères Kouachi et Coulibaly, qui ajoute cinq cadavres, une policière et quatre hommes de confession juive, sur la longue liste des vies humaines prises par la folie et l'absurdité intégristes.

L'affection transgénérationnelle pour *Charlie Hebdo* et la brutalité inhumaine des terroristes provoquent immédiatement un puissant émoi citoyen. Le "Je suis Charlie" de Joachim Roncin fera le tour du monde. Dans l'après-midi, Philippe Val, ancien directeur de la rédaction de *Charlie*, déclare sur France Inter qu'*"il ne faut pas laisser le silence s'installer, il faut vraiment nous aider"*. Peu avant 18 heures, les patrons des groupes Radio France, Le Monde et France Télévisions annoncent qu'ils mettent à disposition *"l'ensemble de leurs moyens humains et matériels pour que* Charlie Hebdo *continue à vivre"*. Le soir, une réunion est organisée chez Fleur Pellerin avec patrons de presse et directeurs de rédaction. Vendredi matin, l'urgentiste Patrick Pelloux livre un témoignage poignant sur France Inter : *"On va pas s'arrêter* (…) *on va le faire je sais pas comment, on va l'écrire avec nos larmes."* Que vive encore *Charlie Hebdo* pour leurs copains morts. Parallèlement, sa parution devient une cause nationale et ses survivants des symboles. Mais aussi un enjeu politique dans la guerre contre le terrorisme qui se dessine.

"Là on a des millions qui sont arrivés. On était heureux l'autre soir parce qu'on avait 10 000 abonnements. Il va y avoir 50 000 abonnements voire plus, *c'est surréaliste"*, raconte Patrick Pelloux lundi matin dans un décompte vertigineux. *Charlie Hebdo* était au bord de la faillite et l'appel aux dons lancés en novembre un échec. *"Charb s'est battu mais il y a eu un plan de redressement. Il a fallu licencier des gens qu'on aimait. C'était sordide. Lundi dernier, on rigolait en disant on va contacter Durex pour faire des dessins sur des préservatifs et essayer de se faire de la pub."*

Quid de la récupération ? La sortie de Philippe Val avait fait craindre un retour de l'ancien directeur nommé par Sarkozy à la tête d'Inter. *"C'est ce qu'on redoutait, mais non, a priori le journal reste ainsi"*, précise un membre de la rédaction. Quant à la récupération politique, les critiques ont déjà fusé et on peut gager que le numéro d'aujourd'hui fera leur affaire. La venue, vendredi, de Manuel Valls au journal *Libération* – qui abrite la fabrication du prochain *Charlie* – interrompt la conf et fait grincer quelques dents. Willem, le dessinateur néerlandais de 73 ans, se taille. *"Je n'aime pas serrer la main de gens que je traîne dans la merde toute la journée, c'est hypocrite"*, lâche-t-il après avoir échappé aux caméras. On le laisse entre les mains d'une journaliste qui essaie de le faire venir à *7 à 8*. Willem sur TF1. Tu peux toujours rêver ma vieille.

Les aides affluent pour la production du prochain numéro de seize pages tiré à 1 million d'exemplaires. Le ministère de la Communication a débloqué 1 million d'euros. Selon Pelloux, il y a des chances que ce numéro reste en kiosque quinze jours pour laisser place aux enterrements. Mais *"comment continuer* Charlie Hebdo *alors qu'on a massacré ses grandes figures ?"*, s'interroge Luz. Comment écrire et dessiner sans les absents ? Faire un bon journal sans les figures dépositaires de l'esprit Charlie ? Patrick Pelloux veut rester optimiste *"parce que c'était mes amis et qu'on est vivants. Cabu, avec sa tête inclinée, je l'entends me dire "il faut travailler"*. Certains ne vont pas être déçus.

Anne Laffeter

"il y a eu un plan de redressement. Il a fallu licencier des gens qu'on aimait" **Patrick Pelloux**

tu parles, Charlie !

Quarante ans d'histoire d'amour entre un journal et ses lecteurs, construite sur l'impertinence et le refus constant de l'intolérance.

Dans mon lycée parisien, au mitan des années 70, bien calé près du radiateur du fond de la classe, au lieu d'écouter le prof expliquer le théorème de Thalès ou les textes de Montaigne, on lisait *Best*, *Rock & Folk*, *Libé* (première époque !), *Pilote* et *Charlie Hebdo*. *Charlie*, c'était les plus marrants, les plus zazous, les plus bordéliques, les plus anars, les plus cul aussi. *Charlie* était un enfant naturel de *L'Hebdo Hara-Kiri*, lequel continuait de paraître sous forme de mensuel.

La transition *Hara-Kiri*/*Charlie Hebdo* avait été savoureuse. 1970, quelques jours après l'incendie d'une discothèque qui avait fait 146 victimes et bouleversé le pays, de nombreux journaux mentionnant un "bal tragique", le général de Gaulle décède. *Hara-Kiri* titre le fameux *"Bal tragique à Colombey : 1 mort"*. Le locataire d'alors place Beauvau, Raymond Marcellin, ne rigole pas : interdiction. Qu'à cela ne tienne, *L'Hebdo Hara-Kiri* hebdo est mort, vive *Charlie Hebdo*, *"le journal qui profite du malheur des autres"* !

Selon les versions, le nouveau titre de l'hebdo viendrait du personnage de *Peanuts*, Charlie Brown, ou serait une allusion ironique au général. La ligne est libertaire, sans parti, dénonçant par la gaudriole tous les conservatismes, pouvoirs et institutions. Loin du militantisme austère de diverses sections de la gauche et de l'extrême gauche, *Charlie Hebdo* est du côté de la vie, de la rigolade, de la jouissance, bousculant le vieux monde, soufflant un grand vent frais sur notre vieux pays engoncé dans ses traditions droitières et catholiques.

La famille *Charlie*, c'est d'abord Cavanna, éditorialiste inspiré et vitupérant, titi ritalo-parigot exsudant des tonnes de gouaille et d'intelligence sous ses bacchantes. Il y a Cabu, dessin chiadé, inventeur du Grand Duduche et du concept de "beauf" ; Wolinski, coup de crayon sec pour obsessions très humides ; Reiser, ses pattes de mouche géniales, son style faussement mal torché et vraiment unique, et encore Siné, Gébé, la reporter Sylvie Caster, sans oublier le mythique Professeur Choron, son humour de corps de garde, ses idées trash-caca-prout-beaujolpif dans le cul – pour le coup un peu beaufs – mais repoussant toujours plus loin les limites de l'acceptable et du publiable.

Bien qu'ayant chacun leur personnalité, tous partageaient un terrain d'entente qui consistait grosso modo à conchier les valeurs établies : de Gaulle, la droite et le pouvoir (à l'époque synonymes), bien sûr, mais aussi plus généralement la famille, le patriarcat, l'armée, la police et… et… et… les religions – nous y voilà ! Oui, jeune ami lecteur, en ces temps reculés (et de ce point de vue, bénis, si j'ose dire), la majorité de ce qu'on peut appeler la gauche était athée, farouchement et radicalement, jusqu'à parfois en bouffer du curé tout cru – du rabbin et de l'imam aussi, mais surtout du curé puisque le catholicisme était, plus qu'aujourd'hui, la boutique religieuse structurante de la société française.

Pour les gens de *Charlie* comme pour le peuple de gauche, toutes chapelles confondues, brocarder aussi drôlement que furieusement l'Eglise allait de soi. Il fallait se foutre de la bigoterie, du pape, du clergé, de son pouvoir et de ses traditions poussiéreuses, de sa morale hypocrite, et nous lecteurs, comme eux rédacteurs-dessinateurs, ne concevions pas une seconde qu'il en aille autrement.

L'équipe *Charlie* ne se contentait pas de railler et de dénoncer, elle prônait aussi un nouveau monde, une autre façon d'envisager la vie et les relations humaines : une vision empreinte de joie, d'enfance, de plaisirs, de réflexion critique, de liberté, de poésie, d'écologie, d'amitiés et d'amours. Pour nous, enfants du rock, *Charlie* était une fierté nationale, nos Beatles et Stones, notre *french touch*.

Il faut se souvenir qu'en ces temps préhistoriques, il n'y a pas qu'internet et l'iPhone qui n'existaient pas ; le rock français non plus. Brel ou Barbara, c'était pour les darons, et si Gainsbourg ou Polnareff rehaussaient notre morne paysage de la variété, ça restait de la variétoche qui ne pouvait décemment pas se mesurer à nos héros anglo-saxons. Si l'Amérique avait Hendrix ou Iggy, si l'Angleterre avait Lennon ou Keith Richards, on avait un truc générationnel qu'ils n'avaient pas et c'était *Charlie*.

Faute de ventes suffisantes, l'hebdomadaire connaît une première mort en 1981, année de l'avènement de la gauche au pouvoir et de la deuxième vie de *Libé*. Peut-être qu'avec l'espoir soulevé par Mitterrand, on avait moins besoin de *Charlie* ? Le journal renaît pourtant en 1992 (peut-être parce que 90 % des espoirs soulevés par Mitterrand se sont envolés ?), sous la houlette de Philippe Val. Cabu, Wolinski, Gébé, Siné, Cavanna, Delfeil de Ton, Willem, les vieux grognards sont toujours là, rejoints par une escouade de jeunes impertinents : Oncle Bernard (Bernard Maris), Charb, Luz, Tignous… ▶

l'équipe de Charlie prônait un nouveau monde, une autre façon d'envisager la vie











Edmond Baudoin

Charlie est resté fidèle à son ADN, alliant antiracisme et libre regard sur les religions

La ligne reste la même que celle de la première époque : des crobards pour faire rire (avec le fameux *"les couvertures auxquelles vous avez échappé"*), des éditos, chroniques et reportages, et toujours un ancrage dans la gauche anticléricale au service de toutes les causes progressistes (antiracisme, antilibéralisme, féminisme, écologie, liberté sexuelle…).

Mais les temps ont changé, l'époque se crispe sous les effets d'une crise économique qui dure. Le 11 septembre 2001 n'arrange rien : les sociétés occidentales comprennent que la fin du congélateur soviétique laisse ressurgir de vieux conflits dormants et de nouvelles lignes de fracture mêlant idéologie et religion. Plus précisément, pour de bonnes ou mauvaises raisons, la question de l'islam devient centrale. L'articulation entre racisme et libre critique des religions se brouille, brouille la gauche et la rédaction de *Charlie*, dont les fractures sont emblématisées par le conflit entre Val et Siné (divergences idéologiques et mauvais procès en antisémitisme). Siné est poussé dehors, puis Val part diriger France Inter, laissant les clés de la maison à Charb.

Le nouveau directeur a des sympathies communistes, il est bien sûr athée, et s'inscrit parfaitement dans la tradition anticléricale du canard. Cette culture antireligion leur a valu d'innombrables procès d'associations chrétiennes au cours de leur histoire, mais en ces années 2000, c'est la religion musulmane qui accepte le moins facilement l'humour et la critique à son encontre, du moins dans ses courants les plus fondamentalistes.

En 2006, *Charlie* publie les caricatures de Mahomet de *Jyllands-Posten* et déclenche la foudre : polémiques, protestations de la "rue arabe", procès d'associations musulmanes, reproches d'irresponsabilité de la part de la droite et du président Chirac, critiques parfois acerbes d'une partie de la gauche qui voit en *Charlie* un organe islamophobe voire raciste. C'est cette incompréhension d'une partie de la gauche qui fait le plus mal à ceux de *Charlie* et à ses lecteurs de gauche athées et antiracistes. Car si le journal a pu heurter ou faire parfois preuve de mauvais goût, ses dessins ont toujours visé les religions, c'est-à-dire des systèmes de croyance, des idées, jamais les gens et encore moins leurs origines ethniques.

Charlie est resté fidèle à son ADN, alliant antiracisme et libre regard sur les religions dans une démocratie où n'existe pas le délit de blasphème. La justice lui a toujours donné raison, *Charlie* a gagné tous ses procès. Quand les gens de droite, les puissants, les identitaires, les extrémistes n'aiment pas *Charlie*, c'est normal, logique. Mais que des procureurs inquisiteurs se disant de gauche aient pu prendre Charb, Cabu, Wolinski, Oncle Bernard, Tignous, Luz, Riss, Honoré pour une bande de dangereux islamophobes et de racistes, pour des amis politiques de Sarko ou Le Pen, c'est juste effarant, dégueulasse et vraiment très con.

Ne pas avoir compris que l'humour est un ingrédient essentiel des démocraties, de la pensée critique et de la liberté d'expression, ne pas avoir capté qu'on peut être à la fois athée, anticlérical et antiraciste, c'est un genre de crime de l'esprit. Mediapart a organisé une belle veillée en hommage à *Charlie*, alors que quelques semaines auparavant, devant nos micros, Edwy Plenel avait encore des mots très durs pour *Charlie*. Il aura fallu l'ignoble assassinat de ces héros de la liberté (de nos libertés) pour rassembler les gauches, au moins le temps d'une soirée. Ça aussi, c'est triste.

Je vais reprendre de plus belle ma lecture de *Charlie*, ce nécessaire catalyseur de rire et d'esprit critique, ce journal qui m'a tant parlé, sachant que rien ne sera plus comme avant. Parce que je suis *Charlie* depuis quarante ans. **Serge Kaganski**

Marcel Gotlib
dessinateur
"Cabu, c'était la crème des grands dessinateurs"

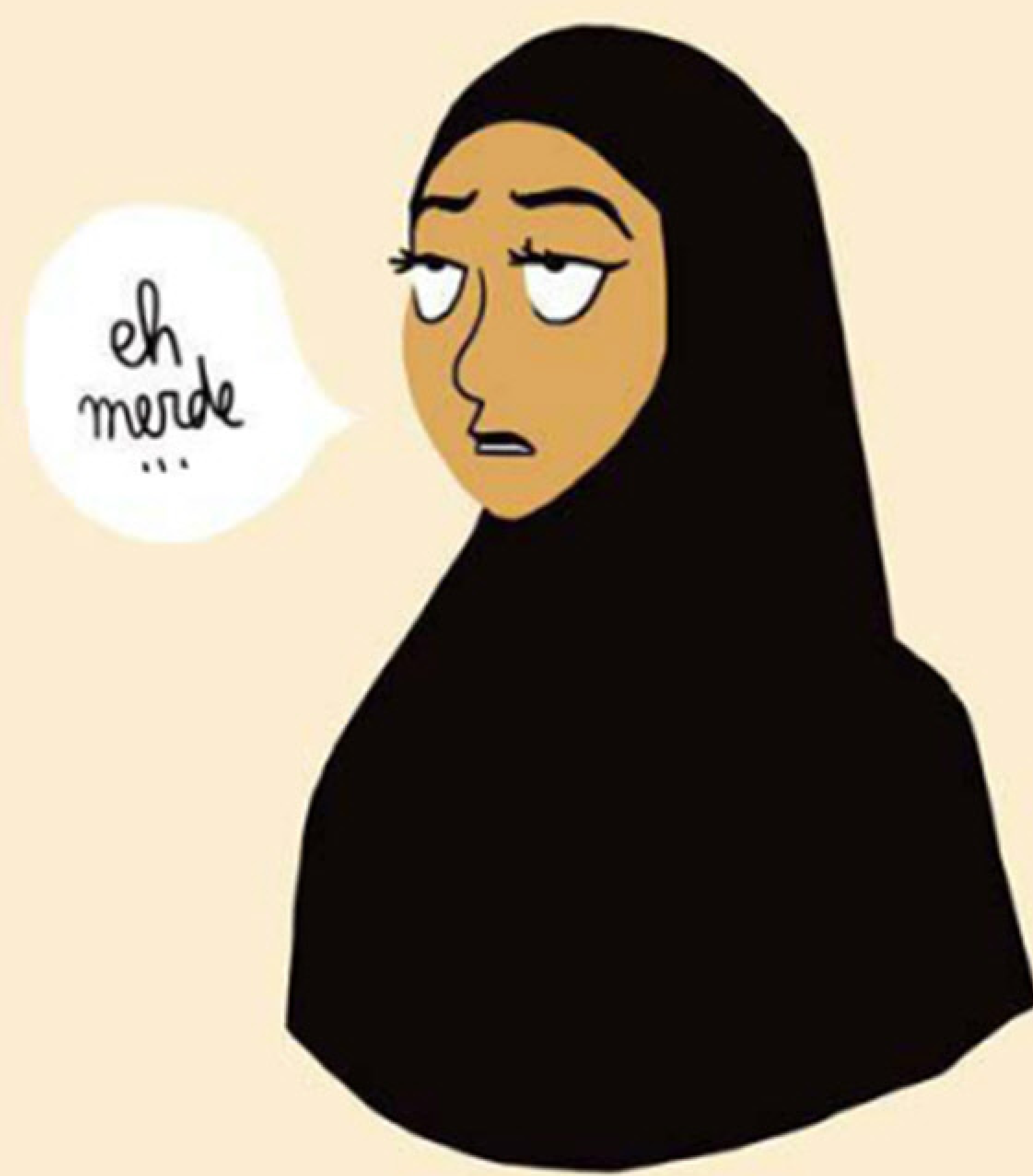
Beaucoup de mes amis de *Charlie* sont partis depuis longtemps, Gébé, Reiser, Cavanna. Le principal qui restait et que je pleure, c'est Cabu. Je connaissais moins les quatre autres. C'est dramatique, évidemment tout le monde le dit, mais c'est un bain de sang dégueulasse. Cabu, je l'ai connu en 1965, quand je suis rentré à *Pilote* où il travaillait déjà. Les relations que j'ai eues avec lui ont toujours été fabuleuses. Il était sympa, gentil. Sur le plan de la caricature et du dessin d'humour politique, c'est vraiment un des plus grands. Chacun de ses dessins me semblait fabuleux. En plus c'était un travailleur de force, il n'arrêtait pas. Je pensais, comme Goscinny, que ses caricatures de femmes étaient assez incroyables. Il prenait une très belle femme et il arrivait à faire sa caricature sans l'enlaidir. C'est rare.

Cabu, c'était la crème des grands dessinateurs. Il a toujours fait du dessin au trait mais il aurait très bien pu faire un virage vers l'illustration à base de couleurs, tout en restant dans la caricature politique par ailleurs. Il aurait pu illustrer des tas d'auteurs, d'humour ou pas. Il aurait pu illustrer magnifiquement Marcel Aymé par exemple. Mais il a choisi la voie de la caricature politique et c'est tant mieux – enfin tant pis maintenant malheureusement.

Après *Pilote*, on s'est rencontrés quelques fois. Notamment une, marquante : j'étais déjà à *Fluide*, Jérome Savary montait *Superdupont* au Théâtre de Béziers. Je passais un moment formidable aux répétitions à regarder les comédiens et j'ai demandé à mon collègue Jacques Diament, qui avait cofondé *Fluide* avec moi, de contacter Cabu pour lui payer le voyage pour qu'il vienne faire un reportage sur les répétitions. C'est une des principales occasions que j'ai eues de le rencontrer d'assez près.

De Cabu, j'aurais aimé apprendre son chic, son dessin rapide à la plume, à l'encre en noir et blanc… Intellectuellement, tout le journal *Charlie*, pas uniquement Cabu, m'a apporté des choses. Au moment où *L'Hebdo Hara-Kiri*, qui n'était donc pas encore *Charlie*, était interdit, pas mal de gars de *Charlie* ont rappliqué à *Pilote*, Gébé, Reiser… Cabu y était déjà. Avant ce massacre, je n'avais que des bons souvenirs de la bande, mais maintenant, c'est d'une tristesse épouvantable.

Il ne faut pas que j'oublie Wolinski bien sûr et Charb, qui travaillait de loin en loin à *Fluide*. Tignous travaillait aussi à *Fluide* de temps en temps. Mais c'est aussi important de parler de ce massacre sans mettre en avant des noms de vedette. C'est difficile à expliquer. C'est très dur de parler de ça.



Pénélope Bagieu

identités plurielles

A l'image de la rédaction de *Charlie Hebdo*, la gauche française est en proie à de **nombreuses crispations** autour de l'islam et de sa place au sein de la république.

Du petit Jésus à Mahomet, les caricatures de *Charlie Hebdo* oscillent à l'envi sur l'échelle du blasphème, qui n'est plus un délit en France depuis 1789. Si le journal satirique n'avait qu'un seul credo (à défaut d'une croyance), ce serait le refus de l'exclusive. A chaque dogme s'ajuste la raillerie, quelle qu'en soit la part de dérision ou d'irrespect. Aucune religion ne trouve grâce aux yeux de *Charlie*, pas plus le catholicisme que l'islam, le judaïsme ou le bouddhisme… Anticlérical : seul ce motif définit son cadre, auquel il faut évidemment adjoindre l'antiracisme.

Pour autant, à l'image de la gauche française, le regard sur la place de l'islam en France a pu brouiller certains repères du journal, suscitant des désaccords internes. Si les divisions au sein de la rédaction ont connu d'autres motifs – notamment la question d'Israël et de la judéophobie ou de l'antisémitisme, tel que l'attesta la querelle entre Philippe Val et Siné en 2008 –, la "diabolisation" de l'islam a dérangé certains collaborateurs, comme Philippe Corcuff parti de *Charlie* en 2004 pour protester contre les amalgames entre l'islam comme religion, l'intégrisme et le terrorisme.

Entre diabolisation de l'islam pour les uns et aveuglement (face à l'islam radical) pour les autres, un clivage est ainsi apparu au sein de la gauche française, à la mesure d'une "hystérisation" générale sur la question identitaire, interprétée différemment selon la conception que chacun accorde aux notions d'universalisme, de multiculturalisme, d'émancipation individuelle, de rapport à l'autre, d'identification à une mémoire collective… A travers ces querelles, reflet des "paniques identitaires" de notre époque, et toutes ces oppositions répétées depuis l'émergence du débat sur le voile à l'école après l'affaire de Creil en 1989, c'est moins le clivage droite/gauche lui-même que l'identité et l'unité de la gauche qui ressortent brouillées.

Les deux grandes conceptions de la laïcité enracinée dans le patrimoine historique de la gauche française depuis la Révolution ont été réactivées : une conception éradicatrice de la religion elle-même, et une conception intégratrice et pacificatrice. Les tenants d'une République effaçant toutes les identités spécifiques au nom d'une neutralité absolue font face à ceux qui défendent le désir d'une vie commune, partagée par-delà les différences acceptées. Une confuse recomposition s'est opérée à gauche à la faveur de cette question interrogeant les valeurs de la République.

Pour les uns, la République serait menacée par le péril islamiste mais aussi par l'islam en tant que tel, dont les principes seraient incompatibles avec le principe de laïcité ; pour les autres, la focalisation du regard sur l'islam contribue à voiler les vrais problèmes de société (précarisation généralisée, racisme postcolonial traversant toutes les forces politiques, même les plus progressistes).

Si *Charlie* circulait entre ces deux horizons politiques selon les plumes et les jours, on garde inévitablement de lui l'image du journal moquant l'islam en tant que tel, au nom de son sarcasme principiel contre toutes les religions. Il ne faisait pas de ses blasphèmes imagés le nerf d'une "guerre culturelle" dont l'ennemi serait l'islam en soi (contrairement à d'autres) ; il n'allumait pas la mèche d'un conflit qui le dépasse. Mais les malentendus qu'il a suscités, voire les désaccords sur sa "responsabilité" supposée dans un contexte politique tendu, forment les indices d'une tension dans l'espace politique de la gauche intellectuelle qu'aucune idée forte, à part la liberté d'expression, ne semble plus rassembler.

Sous les cendres de l'attaque barbare contre *Charlie Hebdo* gisent aussi les idées obscures de la gauche confrontée à la redéfinition absente d'un pacte républicain et démocratique au sein duquel l'islam ne serait ni l'épouvantail, ni le monstre, comme la société semble le croire aujourd'hui. **Jean-Marie Durand**



Manu Larcenet



Jean-Luc Moulène

"nous sommes des victimes directes de ces meurtriers !"

Dans le XIe arrondissement de Paris, celui de *Charlie Hebdo*, des **musulmans** sont partagés entre la crainte de l'amalgame et l'espoir que cette tragédie entraîne une prise de conscience du racisme ordinaire.

"En ce moment, quand je marche dans la rue, je me demande : est-ce que je fais assez française comme ça, est-ce que ça passe ?" Houda, 26 ans, est employée dans une pâtisserie, sur la colline de Ménilmontant. Passé la sidération, elle craint aujourd'hui le pire : *"Je ne vais tout de même pas devoir porter un T-shirt JE NE SUIS PAS UNE TERRORISTE !"* A quelques mètres, dans une boutique de prêt-à-porter oriental, Alika[1], 28 ans, confie : *"Aujourd'hui, j'ai peur de sortir. J'ai peur du regard des gens. Ils semblent croire qu'on est tous pareils, qu'on va les agresser. Mais on ne peut pas leur en vouloir. Quand on parle de terrorisme, on parle d'islam, automatiquement."*

De rue en rue, les musulmans rencontrés se disent en colère d'entendre si souvent, et depuis longtemps, le terme de terroriste accolé à celui d'islam. Tous dénoncent les approximations et amalgames que François Hollande a souhaité désamorcer. Dès vendredi dernier, il exhortait les Français à *"se montrer implacables à l'égard du racisme et de l'antisémitisme"*, et à ne *"faire aucun amalgame, refuser toute facilité, écarter toute surenchère"*. *"Ceux qui ont commis ces actes, ces illuminés, ces fanatiques, n'ont rien à voir avec la religion musulmane."* Une déclaration préventive, un appel à la fraternité scandé de la place de la République à celle de la Nation, dans la journée de dimanche.

En milieu de semaine déjà, l'ensemble des organisations institutionnelles musulmanes de France publiait un communiqué appelant les fidèles à *"rejoindre massivement la manifestation nationale de dimanche pour affirmer leur désir de vivre ensemble en paix, dans le respect des valeurs de la République"*. Les imams, eux, étaient invités à *"condamner avec la plus grande fermeté la violence et le terrorisme, lors du prône de la grande prière du vendredi"*. A quelques pas du siège de *Charlie Hebdo*, rue Jean-Pierre-Timbaud, les consignes ont été respectées à la mosquée Omar Ibn Khattab, bien connue depuis l'expulsion en 2012

À WOLINSKI, CABU, CHARB, TIGNOUS, HONORÉ... QUE DE SOUVENIRS. J'AI BU, MANGÉ, DESSINÉ, PUBLIÉ, RIGOLÉ, DÉLIRÉ AVEC VOUS. AUX MORTS AUX BLESSÉS... AUX PROCHES DES VICTIMES DE CET ATTENTAT AUSSI ABOMINABLE QU'ABSURDE... JE DÉDIE MES PRIÈRES.



Farid Boudjellal BOUDJELLAL

“je ne vais tout de même pas devoir porter un T-shirt JE NE SUIS PAS UNE TERRORISTE !”
Houda, 26 ans

de l'imam Mohammed Hammami, accusé de radicalisme. Le malaise y est palpable. Ahmed[1], un jeune ingénieur qui a *“grandi dans cette mosquée”*, dresse un état des lieux : *“On doit s'ouvrir, on doit s'exprimer. Faut-il pour autant qu'on se justifie ? C'est compliqué. En réalité, on est des victimes directes de ces meurtriers. On est dépités.”* En charge de gérer la mosquée depuis l'expulsion de son père, Hamadi Hammami précise : *“L'imam Cheikh Abdelkader Achour et moi avons décidé que les choses devaient être dites. Devant la barbarie, il faut s'exprimer. Vendredi, lors de la prière, nous avons prêché la miséricorde et la non-violence. Et l'imam a pris le temps de traduire le prêche afin de s'exprimer en français, pour la première fois. Ces hommes ne sont pas des musulmans. Ils ont appris trois versets du Coran sur internet et ils se convertissent. Deux mois après, ils se retrouvent en Syrie. Comment peuvent-ils basculer aussi vite ? Pour nous, c'est incompréhensible.”* Dans son bureau aux portes et volets fermés, il sélectionne minutieusement les visiteurs. Parmi eux, François[1], qui travaille dans une association juive d'aide médico-sociale aux jeunes et aux personnes en difficulté, voisine de la mosquée : *“Je venais vous dire bonjour, vous présenter mes vœux et resserrer nos liens. Nous sommes amis, depuis des années. J'ai des familles inquiètes, je leur dirai que je vous ai vu.”* Hamadi Hammami : *“Vous pouvez rassurer les familles. Des actes comme ceux-là doivent renforcer notre fraternité. Ces hommes pensaient nous diviser mais ils nous renforcent. Embrassez vos enfants, et bon shabbat à vous.”*

Ahmed confie, quelques minutes plus tard : *“On a peur nous aussi. On a peur d'être attaqués.* *A Paris, c'est peut-être plus sécurisé qu'ailleurs. Mais on est vigilants.”* Une inquiétude partagée par Houda, de la pâtisserie de Ménilmontant : *“Mon père prie à la mosquée Omar. Je lui ai dit de ne plus y aller. On ne sait jamais. S'il veut prier, qu'il reste à la maison.”* La veille, on annonçait que des mosquées avaient été prises pour cible (incendie, tirs, tags racistes...) dans la Sarthe, le Pas-de-Calais, le Tarn ou en Savoie. Olfa, 30 ans, qui accompagne son fils aux classes coraniques, a peur pour elle-même. *“Je porte le voile, je suis repérable. Ça fait des années qu'on joue sur les peurs en favorisant les amalgames. C'était déjà une tendance, elle va s'accentuer. Et le FN n'est pas le seul responsable.”*

Rencontré boulevard Voltaire, Bechir, 39 ans, d'origine tunisienne, est arrivé en France il y a dix-sept ans. Aujourd'hui, il craint lui aussi un renforcement du racisme quotidien : *“Déjà qu'on est mal barré depuis 2001. Là, ça ne va pas arranger les choses. Dans la rue, les gens te regardent à l'envers. Et si tu portes une barbe, c'est foutu. Je suis plombier et je suis en contact avec tout le monde. Les clients ne le disent pas, mais on sent qu'ils nous sourient de manière gauche, ils ne sont pas sincères. Pourtant, la France est un pays bâti par les étrangers. On a des droits ici, c'est vrai. Mais le regard des gens, ça tue. C'est dommage.”* Ali, vendeur au marché d'Aligre, préfère rester optimiste : *“Ce drame atroce remet les compteurs à zéro. C'est un nouveau départ, le début d'une prise de conscience contre le racisme. Il y a un grand élan de solidarité, qui met sur la touche ceux qui ont joué sur les peurs, tous ceux qui nous ont pointés du doigt.”*

Vendredi, dans une tribune publiée dans *Le Monde*, Olivier Roy, chercheur spécialiste de l'islam, soulignait les malentendus. *“Pour en sortir, il faudrait d'abord prendre en compte un certain nombre de faits, têtus, qu'on ne veut pas voir et qui montrent que les jeunes radicalisés ne sont en rien l'avant-garde ou les porte-parole des frustrations de la population musulmane.”* Dénonçant *“le fantasme d'une communauté musulmane imaginaire”*, il insiste : *“Il n'y a pas de 'communauté musulmane' (...) mais une population musulmane. Admettre ce simple constat serait déjà un bon antidote contre l'hystérie présente et à venir.”*
Olivia Müller

1. Le prénom a été modifié

No. 998 du 14 au 20 janvier 2015

les inRocKuptibles

en une 03 **je suis Charlie**

club InRocKs
profitez de nos cadeaux spécial abonnés
p. 102

ce numéro comporte un supplément "Artdanthé" jeté dans l'édition kiosque et abonnés Paris-IDF.

28
Renaud Monfourny pour Les Inrockuptibles

38
Philip Toledano pour Les Inrockuptibles

50
Abdelwaheb Didi

52
Frédéric Nauzyciel/CDN Orléans/Loiret/Centre

"je ne suis pas un idéologue"

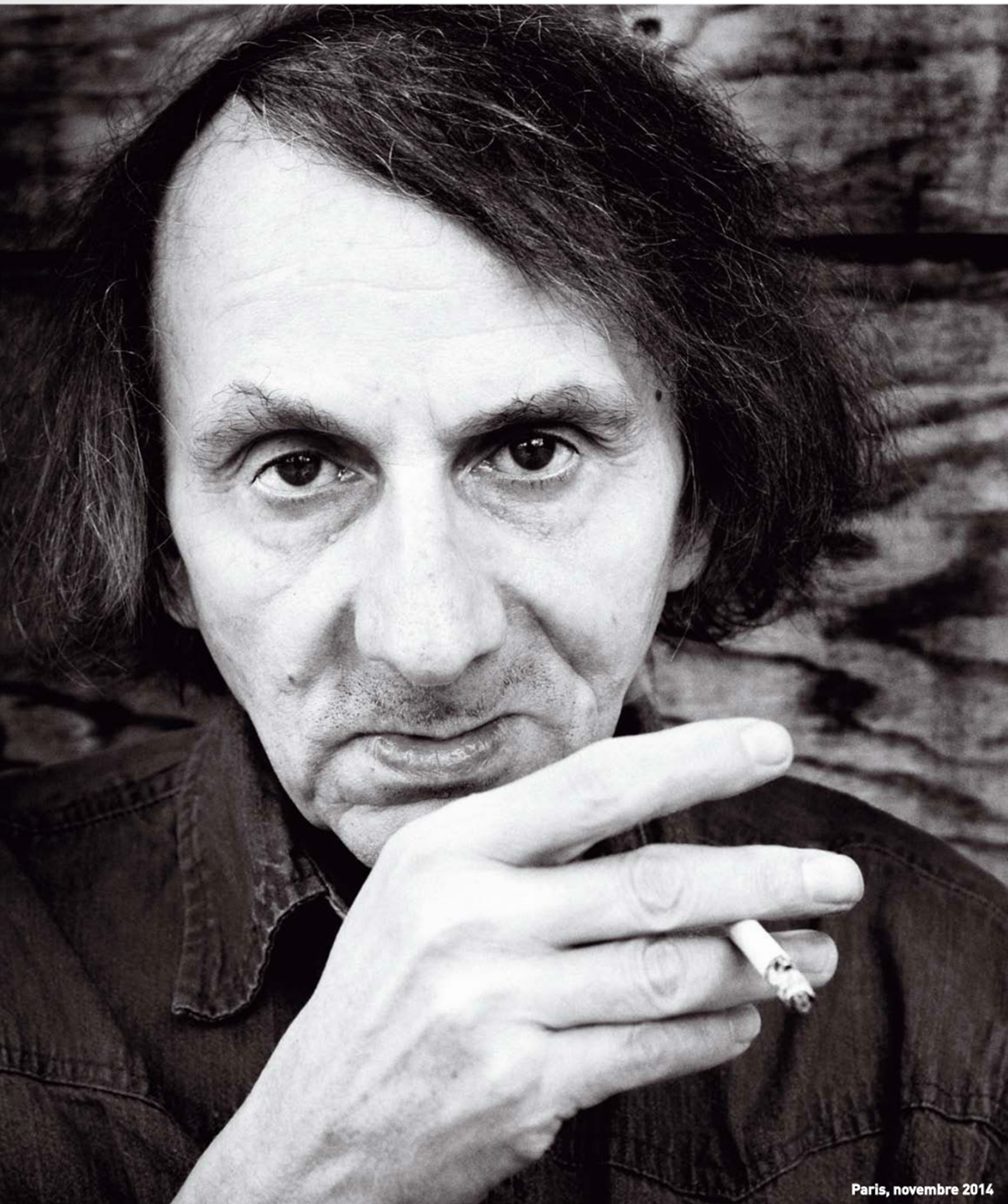
Amplement commenté par la classe politique, projeté des pages littéraires aux pages société dans les médias, le nouveau roman de **Michel Houellebecq**, *Soumission*, déchaîne les polémiques. L'auteur revient ici sur son métier d'écrivain et pointe ce qui lui semble le plus important : son livre est une fiction. **par Nelly Kaprièlian**
photo Renaud Monfourny pour Les Inrockuptibles

Il y a des êtres qu'il est de bon ton de haïr. Et il y a des époques où l'on aime haïr. Mais il arrive aussi que ces effets de meute finissent par nous donner "la gerbe". Un peu plus de quatre ans après l'état de grâce de *La Carte et le Territoire* et de son prix Goncourt, Michel Houellebecq semble à nouveau jouer le rôle de bouc émissaire idéal, avec pour conséquence une non-lecture flagrante de son livre. Car *Soumission* aura été, avant même sa sortie en librairie, le révélateur d'un aveuglement généralisé.

La droite la plus rance s'est empressée de le récupérer pour alimenter son islamophobie, la gauche s'est précipitée pour dénoncer une supposée incitation à la haine raciale. Chacun, de part et d'autre, se sentant investi d'une légitimité à se répandre en diatribes à hauteur de zinc. Pourtant, les critiques littéraires ne s'y sont pas trompés : ▶

cet entretien a été réalisé deux jours avant l'attentat contre Charlie Hebdo




Paris, novembre 2014

entretien



Soumission n'est pas un texte islamophobe. Pas non plus un texte faisant l'éloge de l'islam. Ça n'en fait pas pour autant un livre agréable.

Capteur de son temps depuis son premier roman, *Extension du domaine de la lutte* (1994), Michel Houellebecq nous renvoie à nouveau notre société et notre époque à la figure. Non pas par effet de miroir, mais par effet de loupe, en en grossissant les travers et les symptômes. Il y plante une fable grinçante, mettant en scène un parti musulman modéré au pouvoir en France en 2022, selon son dispositif d'écriture, le "et si ?", cher à nombre d'écrivains – dont Philip Roth – sans que quiconque ne songe à le leur reprocher. Et si, donc, notre civilisation, telle que nous la connaissons, disparaissait ? C'était déjà ce vers quoi tendait la fin de *La Carte et le Territoire* sans que personne ne s'en offusque. Houellebecq dresse le constat de la fragilité de notre République, et d'un temps marqué par le retour du religieux. Déplaisant à entendre, certes, mais est-ce un scoop ? Non. Pourtant c'est l'écrivain qui se retrouve voué aux gémonies, pas Marine Le Pen – bien plus dangereuse pour la République qu'un roman... car c'est bien de cela dont il s'agit avec *Soumission* : une fiction. Pas un programme politique. Une fiction, donc, d'autant plus intéressante qu'elle appuie sur les plaies de notre époque, et qu'elle nous donne, ainsi, à réfléchir en profondeur. Comment lire ce texte hors des polémiques ? Le mieux est de donner la parole à l'auteur lui-même et de l'écouter nous parler de sa démarche romanesque, de sa place dans son livre et de sa conception du rôle de l'écrivain.

Ton livre a déclenché la polémique avant même d'être en librairie. Certains l'ont vu comme islamophobe et s'en sont servis pour justifier leurs idées rances, d'autres pour t'accuser de racisme... Comment le vis-tu ?

Michel Houellebecq – *Soumission* est tout sauf islamophobe, et raciste encore bien moins, j'espère qu'on va réussir à sortir de ça. Plus gravement, il y a diminution de l'aptitude à la compréhension de l'objet "roman". Lorsque Conrad a publié *L'Agent secret* et *Sous les yeux de l'Occident*, il s'attaquait frontalement aux problèmes politiques les plus brûlants de son temps : les attentats anarchistes en Europe, l'agitation des révolutionnaires russes. L'a-t-on accusé d'être un "agent de la réaction, allié objectif de la bourgeoisie" ? Oui, un peu, mais pas tout de suite. Si l'on consulte le dossier "réception critique au moment de la parution", on constate que les premières critiques portaient sur la valeur littéraire de ses romans. J'ai, de toute évidence, moins de chance que Conrad.

Tu sais bien que l'islam est un sujet, à tort ou à raison, sensible aujourd'hui...

Ça ne m'intéresse pas tant que ça. J'écris toujours avec la même méthode : je me dis que je vais mourir et que je n'ai pas à me préoccuper de la réception de mon livre. J'arrive à écrire dans

“Soumission est tout sauf islamophobe, et raciste encore bien moins, j’espère qu’on va réussir à sortir de ça”

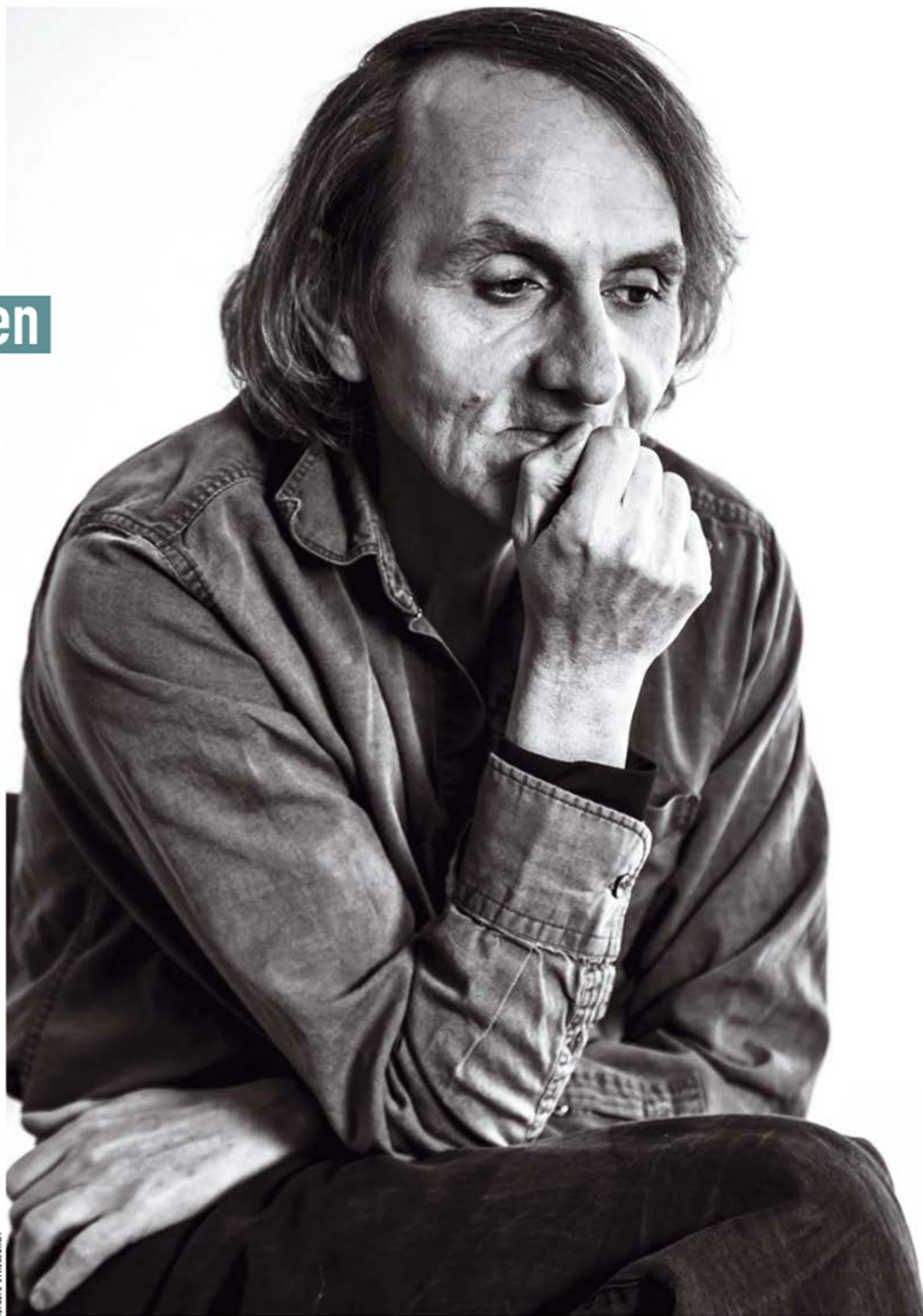
l’heureuse illusion que je n’assisterai pas à la publication de mes écrits.

Comment devrait-on lire *Soumission* ?

Comme le livre d’un historien triste. Car je ne veux pas non plus qu’on le lise de manière très, très agréable. Les civilisations, ça va et ça vient, donc il y est bien question d’un message relativiste déprimant.

Comment as-tu commencé à l’écrire ?

J’ai commencé à écrire sur la vie d’étudiant, car la mienne n’a pas été marrante, et je me suis dit que si j’avais lu Joris-Karl Huysmans à l’époque, j’aurais mieux vécu ce passage de ma vie. Surtout *A vau-l’eau*, où Huysmans décrit les gargotes où il essaie de se nourrir, les lieux où il essaie de vivre, et moi qui allais d’un resto U à l’autre, d’une chambre à l’autre, ça m’aurait aidé. Donc je voyais bien un narrateur qui s’éprenait de Huysmans et qui se voyait passer sa vie avec lui. J’ai laissé ces premières pages, pendant six mois, je les trouvais bien, mais je ne voyais pas comment poursuivre. Puis j’ai repensé à Huysmans, j’ai revu sa conversion comme l’axe de son œuvre, et je me suis dit que j’allais faire ça : mon personnage allait suivre le chemin de Huysmans un siècle plus tard, et se convertir au catholicisme. Et puis il y a eu le moment où Myriam le rappelle, juste parce que j’avais envie d’écrire une scène de sexe. Peut-être ai-je lu à ce moment le livre de Morgan Sportès sur l’affaire Ilan Halimi, et je me suis rendu compte autour de moi que les Juifs partaient, ils commençaient vraiment à quitter la France ou au moins à l’envisager, et sans les Juifs on va vraiment se faire chier en France, donc Myriam est devenue juive, je lui ai rajouté une famille aimante, une tribu familiale soudée, et ceci bouleverse mon héros – qui a eu tout le contraire – autant que ses dons de fellatrice. Après, tout s’est enchaîné très facilement, très vite, et en neuf mois, mon roman était fini. Donc je n’ai pas eu conscience de tout, je n’ai pas contrôlé grand-chose dans ce livre. Quand tu écris, tu ne fais pas tout à fait ce que tu veux. ▸



Décembre 2014

Le plus net, c'est la scène de la Vierge noire à Rocamadour. J'avais vraiment envie à nouveau, à ce moment, que le personnage se convertisse au catholicisme, sauf que je n'ai pas réussi à écrire cela, je ne suis parvenu qu'à écrire la déception. Donc, à partir de là, il ne pouvait se convertir qu'à une autre religion.

Pourquoi l'islam ?

L'islam a le vent en poupe, enfin en Europe, et l'idée demeure chez moi, d'un livre à l'autre, que les seules civilisations durables sont bâties sur une religion.

Pourtant, aucun des personnages ne semblent s'intéresser à la spiritualité…

En effet, aucun n'est animé par des convictions. Je me suis mis à regarder beaucoup d'émissions sur les hommes politiques à ce moment-là, et j'ai vu la politique en tant que pur jeu de pouvoir. Au début de mon livre, il se passe quelque chose en France que le narrateur ne comprend pas. Il va rencontrer trois personnes auprès desquelles il va chercher une explication : un identitaire, pour qui tout est démographique ; un agent secret, pour qui tout est géopolitique ; et enfin Robert Rediger, le nouveau président de l'université où il enseignait, qui s'est converti à l'islam, et qui voit tout en termes de changement de civilisation. Chacun est, au fond, à sa manière, un politique. L'identitaire, ce qui l'amuse, c'est d'être une puissance de l'ombre qui déclenche ou oriente une guerre civile. L'agent secret, il est vieux, il a vu trop de choses. Le dernier, Rediger, je l'ai voulu séduisant et ambitieux. C'est le niveau immédiatement inférieur à Ben Abbes – le vrai pivot de l'action, dont on parle beaucoup mais qu'on ne voit jamais. François, le narrateur, se convertit parce que c'est plus simple.

“je ressens l’époque et, pour écrire, je me base sur la croyance que je perçois les choses mieux que n’importe qui”

L’ironie, c’est que l’islam au pouvoir en France, dans ton roman, semble tout arranger : l’économie, la délinquance…

La délinquance oui. L’islam a le pouvoir de rétablir l’ordre dans les banlieues. Mais le plus intéressant, c’est le projet géopolitique de Mohammed Ben Abbes : faire revivre le fantasme de l’Empire romain, via l’élargissement de l’Europe aux pays du Bassin méditerranéen.

Tu trouves ça vraisemblable, l’islam au pouvoir ?

Oui, parce qu’il y a un retour du religieux très net, et si l’islam se comporte bien, il peut apparaître comme une force consensuelle. Il y a aussi que les musulmans ne sont à l’heure actuelle pas représentés. Entre la gauche qui marie les gays et la droite qui chie sur les Arabes, ils sont bien démunis pour voter. Ils auraient tout intérêt à former un parti, du reste je le leur conseille. L’effort pour écrire ce livre, c’était de me mettre à la place de quelqu’un qui pense à travers le religieux. Ce qui intéresse les religieux, c’est l’éducation des enfants, la transmission de la religion, la place des femmes. Macron, tout ça, ça n’est pas leur problème. Quand le système libéral se heurte à la famille, il s’attaque à la démographie, et du coup se suicide. Ce n’est jamais l’idéologie qui gagne à la fin, c’est la biologie. Celui qui se reproduit le plus transmet ses valeurs, c’est pourquoi le patriarcat gagne à la fin, car ce sont eux qui font les enfants. Je conçois que c’est une idée qui peut déplaire, mais c’est comme ça. Chez les cathos, c’est pareil : on croyait qu’ils avaient disparu, mais pas du tout – pendant qu’on les croyait morts, ils se reproduisaient.

Mais pourquoi François se convertit-il ?

Il choisit une solution acceptable. Michel Onfray dit que c’est un livre sur la collaboration. Pas faux, pas bête. La grande différence, c’est que les musulmans modérés ne sont pas des nazis. Je le ferai remarquer à Onfray quand je le verrai.

Tu penses toujours que l’islam est la religion la plus conne ?

Non. On a le droit de changer d’avis.

Pourquoi cette idée que le bonheur réside dans la soumission ?

J’ai été fasciné par *Histoire d’O* de Dominique Aury, que j’ai lu il y a peu de temps. Je l’ai trouvé nul tout le temps, je n’aime pas ses fantasmes, ils me dégoûtent, mais il y a une passion du début à la fin, une simplicité qui emporte tout. C’est un texte étonnant. *A rebours*, de Huysmans, est aussi étonnant. Il y a des ovnis, comme ça, en littérature. Aury présente la soumission comme une extase de tous les moments. Je suis devant son livre comme devant la Vierge noire de Rocamadour : je n’arrive pas à adhérer, mais j’y vois une vraie puissance.

Il y a chez tes personnages, ou peut-on dire chez toi, la nostalgie d’un ordre. En fait, le problème que semble poser ton livre, c’est qu’on ne sait pas si c’est toi qui parles à travers tes personnages…

Tu peux dire que c’est moi qui parle à chaque fois que je parle d’un livre, comme *Histoire d’O*, qui est un grand livre, ou *En ménage* de Huysmans. Mais pour le reste, ce que disent les personnages…

Les personnages n’expriment pas ce que tu penses ?

Je pense vraiment très peu.

Je ne te crois pas…

Tu le devrais pourtant. Il faudrait prendre un exemple…

Prenons celui où François pense au Christ, p. 273 : *“Et le reste de ses actions ne témoignait pas non plus d’un grand discernement, comme par exemple le pardon à la femme adultère, avec des arguments du genre ‘que celui qui n’a pas péché’, etc. Ce n’était pourtant pas bien compliqué, il suffisait d’appeler un enfant de sept ans – il l’aurait lancée, lui, la première pierre, ce putain de gosse.”*

Ça, c’est un trait de réalisme. L’enfant est cruel, ce n’est pas un humaniste. Je ne ferai jamais confiance à un enfant, c’est une petite ordure.

Quant à l’humanisme, François dit que ça le fait vomir…

De fait, l’humanisme ne l’aide pas ▶

"pourquoi la société est-elle si inquiète, et pourquoi est-ce moi qui cristallise les inquiétudes ?"

beaucoup. Mais encore une fois, ce que je pense, moi, de l'humanisme, n'a que peu d'intérêt. Ce qui est important pour moi, en tant qu'écrivain, dans cette longue scène, c'est que Rediger soit le plus convaincant et le plus séduisant possible, et que le narrateur soit dans son rôle, un peu veule, et un peu impressionné quand même. Et qu'il se rende compte qu'il n'a jamais vraiment pensé à Dieu. Sa première réaction, quand il rentre chez lui, c'est d'être terrifié par l'idée qu'un dieu le regarderait tout le temps. Moi aussi, quand on m'a expliqué ça, ça m'a terrifié. Mais Rediger lui propose, moyennant sa conversion, un bon salaire, et plusieurs femmes à la clef, ce n'est pas à négliger.

Il y a aussi un refus du siècle des Lumières.

Ça, oui. Je n'aime pas le siècle des Lumières, je n'aime pas les écrivains de cette époque, ni la Révolution. Je n'aime pas cet acharnement de la Révolution française à détruire les systèmes de croyance antérieurs. Les guerres les plus violentes ont toujours été des guerres de religion, et on peut voir dans la Révolution une attaque de l'athéisme contre le christianisme. Non, je ne suis pas un révolutionnaire. Ma référence, ça reste Pascal.

De livre en livre, tu remets en question la liberté, qui ne mènerait tes personnages qu'au malheur…

Cette interprétation n'est pas fausse. Mais, j'insiste, je n'en pense rien.

Alors est-ce que tu le sens ? Préfères-tu qu'on dise que tu écris ce que tu ressens d'une époque plutôt que ce que tu en penses ?

Oui, ressentir me paraît un terme plus juste que penser, dans mon cas. Ce que je sens dépend de ma propre vie, même si elle est très différente de celles de mes personnages. Je suis sérieux quand je te dis que j'essaie de ne pas penser. Je ne défends pas de thèses, je mets des personnages dans une situation donnée. J'invente tout, mes personnages et mes histoires, et ce que je pense n'est pas le sujet de mes livres. Je ne suis pas un idéologue.

Il est donc faux de dire que tu écris des romans à thèse ?

Prenons ça différemment : j'aime énormément Dostoïevski, qui écrit des romans à thèse ratés. Son objectif est d'alerter la Russie sur le danger révolutionnaire, de sauver l'orthodoxie et le tsar. Sauf qu'il est trop bon écrivain pour réussir : il ne peut pas s'empêcher de mettre en scène des révolutionnaires bouleversants dans leur naïveté (le pauvre Virguinski, bafoué par sa femme "libre", qui ne peut pas renoncer à ses "lumineux espoirs") et représentants de l'ordre tantôt odieux, tantôt ridicules. Le roman à thèse s'effondre. Joseph Conrad, lui, procède très différemment : il se tient à l'écart de toute cette agitation humaine qu'il méprise ; il traite ses personnages comme des cafards. Dostoïevski écrit n'importe comment, c'est à peine s'il se relit parfois ; Conrad consacre des efforts énormes, inhumains parfois, à n'écrire que des phrases absolument belles. C'est important, très important, mais ce n'est pas essentiel : l'essentiel est qu'il y ait quelqu'un, et dans les deux cas, il y a quelqu'un. Je veux être lu comme j'ai lu les auteurs que j'aime, c'est-à-dire comme quelqu'un qui, à un moment donné, a écrit des livres sur l'époque dans laquelle il vivait. Je n'ai aucune ambition de changer le cours des choses, mais d'en rendre compte. Le retour du religieux existe, c'est un phénomène massif en ce moment. Je ne sais absolument pas pourquoi. Mais il se produit. Je ressens l'époque et, pour écrire, je me base sur la croyance que je perçois les choses mieux que n'importe qui.

D'où te vient ce personnage qu'on désigne désormais comme "houellebecquien", qui est toujours seul, malheureux, a des problèmes avec les femmes ? Alors que toi, tu n'es jamais seul…

J'ai besoin d'un personnage central qui adhère moyennement aux valeurs du monde, et qui réussisse moyennement aussi. Il trouve que l'ensemble du jeu a un intérêt moyen, il continue à participer, mais avec une conviction modérée. C'est ma position centrale dans un livre, car c'est la plus romanesque. Mais je développe une magnifique guirlande de personnages féminins. J'aime beaucoup le personnage de Myriam. Leur rupture est la plus navrante de mes fins amoureuses dans mes romans, car c'est la plus con, elle a juste rencontré quelqu'un d'autre, ça arrive, mais c'est écœurant.

Tout est vu dans une perspective exclusivement masculine. Et François a une vision assez bêtement binaire des femmes, soit elles font la cuisine, soit elles baisent… Entre les deux, elles n'ont pas vraiment droit à une existence. Et aucune d'elles ne semble se révolter…

Je n'avais pas envie de développer d'autres personnages féminins. Myriam me suffisait vraiment, car elle déclenche tout. Si elle était restée, François ne se serait pas converti. Sa dernière phrase, qui est aussi celle du livre, *"Je n'aurais rien à regretter"*, c'est une allusion à son histoire d'amour ratée avec Myriam, pas à l'époque. Les trucs très cons peuvent jouer un rôle très fort dans nos vies.

Il est quand même fondamentalement misogyne.

La misogynie, c'est penser que les femmes sont inférieures. Ce n'est pas ce qu'il pense. Certes, c'est un macho, mais un macho mou. Le macho est conscient que tout ça est un jeu de rôle, et il pense que le mieux est de jouer le rôle ▶

"on peut se demander pourquoi Zemmour est opposé à la burqa, tellement cela semble être son idéal"

classique. Après, il y a un long basculement qui le mènera à la conversion.

Comment écris-tu ?

Encore une fois, quand j'écris des scènes, je présente les choses comme je les ai vues. Je ne cherche pas à convaincre. Je ne prends pas part au débat. Je veux juste montrer des manières de voir le monde qui coexistent dans la société dans laquelle je vis. Il est important de voir le monde tel qu'il est. Même si ça déplaît à certains. Pour moi, les écrivains rendent compte du monde. D'ailleurs, aujourd'hui, il n'y a plus que nous pour le faire ; tout autour de nous, les positions idéologiques se sont durcies plus que jamais.

Tu ne penses pas que l'écrivain se met dans son livre ?

A mon âge, vraiment plus. Plus tu écris des livres, et plus ce que tu es, toi, ça devient vraiment sans intérêt. Ce qui me passionne, mon véritable objet d'écriture, ce sont les mutations du monde autour de moi. C'est mon thème et c'est mon malheur, puisque c'est ce qui me vaut d'être un *"contemporain capital"*, comme le disait Emmanuel Carrère.

Et tu n'en as pas envie ?

Je n'ai pas à en avoir envie ou pas, ce sont les autres qui décident ça. J'ai envie de continuer à écrire des livres, mais sans plus faire de promotion. J'aime toujours écrire, mais j'éprouve de plus en plus de fatigue à parler de mes livres. Au début, j'étais content d'être une star, après on s'aperçoit qu'il y a des dangers. L'un d'eux, c'est que de plus en plus de gens croient avoir lu mes livres sans les avoir lus. C'est embêtant. En plus, être star, tu n'y peux rien. Même si je déclarais ne plus vouloir en être une, ça ne changerait rien.

As-tu conscience de ce que tu symbolises ?

Il y a peut-être deux questions : pourquoi la société est-elle si inquiète, et pourquoi est-ce moi qui cristallise les inquiétudes ? Peut-être parce que je suis la figure idéale de l'inquiet. Bien plus qu'un Zemmour, par exemple. Donc je me retrouve au centre de tout. Zemmour, j'ai lu un de ses livres, et je l'ai trouvé très mauvais. On peut se demander pourquoi il est opposé à la burqa, tellement cela semble être son idéal. Au fond, son idéal, c'est une société patriarcale, ce qui n'est pas loin de l'idéal de l'islam. Et les cathos, c'est pareil. Mais encore une fois, tout ça ne m'intéresse pas. Je ne me situe pas à ce niveau.

Pourquoi fais-tu peur ?

On ne va pas se mentir, mes livres sont bons, et ça joue. S'ils n'étaient pas bons, ce serait facile de les passer sous silence.

As-tu lu *Le Royaume* d'Emmanuel Carrère ?

J'ai adoré *Le Royaume*, parce qu'on ne l'y oublie jamais, lui, Emmanuel Carrère. Il est toujours présent quand il raconte l'histoire, il intervient tout le temps. Du coup, il réussit magnifiquement à interroger ce que le christianisme a à nous dire, car il se situe tout le temps par rapport à cette question. J'ai adoré *D'autres vies que la mienne*, c'est l'un des meilleurs livres que j'aie lus de ma vie, j'ai rarement autant pleuré en lisant. Et aussi *L'Adversaire*. J'aimerais un jour écrire autour d'un fait divers. L'affaire Dupont de Ligonnès, par exemple, m'a fasciné.

Es-tu athée ?

Non. Je suis réellement agnostique. J'en ai eu marre que les gens meurent autour de moi. Je ne peux plus supporter que les gens meurent, je le refuse. Je suis vieux maintenant, j'ai besoin d'une stabilité, et qu'on ne change pas les gens autour de moi. Et puis l'état de mes connaissances sur le monde ne me permet pas de conclure que la création de l'univers est le fruit du hasard.

Si l'islam prenait le pouvoir en France, que ferais-tu ?

Ça n'arrivera pas tout de suite, et d'ici-là, je serai mort.

Qu'as-tu appris en vingt ans d'écriture ?

Mes goûts ont évolué. Maintenant j'essaie d'être plus harmonieux. Comme modèle, je suis passé de Dostoïevski à Conrad : j'ai privilégié la fluidité, la facilité apparente. Je suis devenu moins hystérique. J'ai appris qu'il ne faut surtout pas arrêter d'écrire, car reprendre est toujours pénible. Il ne faut surtout pas avoir de problèmes par ailleurs, ni sentimentaux, ni financiers. On peut souffrir avant, mais pas pendant l'écriture. Et puis, il faut être dur avec son travail.

Un conseil à un jeune auteur ?

Prendre un agent et lire large : les auteurs difficiles, les thrillers, tout.

Que penses-tu de la responsabilité de l'auteur ?

C'est absurde. Est-ce qu'on peut me citer l'exemple d'un seul roman qui a modifié l'histoire du monde ? Il n'y en a pas. Le roman, c'est autre chose. Après, on va m'acculer à écrire des romans "responsables", ça devient intenable. Le public est moins stupide qu'on le croit, il fait très bien la distinction entre fiction et programme politique, et je lui fais confiance. Mon travail consiste à produire des fictions vraisemblables, qui vont aider les gens dans leur vie. Je n'ai pas d'autres responsabilités. Et je n'ai pas envie de penser à la réception de mes livres au moment où ils sortent, c'est trop court. Ça peut faire prétentieux, mais je travaille pour la longue durée. ■

Soumission (Flammarion), 300 pages, 21 €



smells like teen spirit

Depuis toujours hanté par le monde des ados, **Larry Clark** y revient avec *The Smell of Us*, qui pourrait bien être son ultime incursion dans cet univers. Mais, à 77 ans, une question se pose à lui : que faire après ?

par Serge Kaganski photo Philip Toledano pour Les Inrockuptibles



Larry Clark à Tribeca, dansu n tex-mex en bas de chez lui, décembre2014

Il n'était pas présent à la Mostra de Venise pour l'avant-première mondiale de *The Smell of Us*. On le disait malade et on craignait de lourds problèmes de santé pour ce septuagénaire qui a goûté à beaucoup d'excès en tout genre. Mais c'est un Larry Clark en forme que l'on retrouve en bas de son appartement-atelier de Tribeca, en cette mi-décembre new-yorkaise froide mais ensoleillée : long manteau de cuir noir, bonnet de laine pour se protéger des frimas, démarche rapide mais légèrement claudiquante, canne à pommeau d'argent, lunettes noires... L'homme de Tulsa a de l'allure, mi-Lou Reed, mi-loup-garou urbain, à la fois cowboy hipster et artiste dandy grisonnant se fondant parfaitement dans le décor bohème chic de West Broadway below Canal. Attablé au tex-mex du coin de la rue, Larry Clark nous confirme de vive voix l'impression visuelle de sa bonne forme physique et morale.

"Ces trois dernières années, j'ai bossé comme un fou. Trois films, des expos photo, des courts, des bouquins de photo... J'ai été assez occupé. *Cette séquence de travail a été épuisante, j'ai cru que j'allais y laisser ma peau, mais au bout du compte, je suis très satisfait."* Les trois films sont *Marfa Girl*, *Marfa Girl 2*, tournés à Marfa, Texas, et donc *The Smell of Us*, tourné à Paris durant l'été 2013 avec des acteurs locaux – Lukas Ionesco *(lire son interview p. 46)*, Diane Rouxel, Théo Cholbi... – et une production française (Morgane). Film larryclarkien tourné aussi avec des jeunes gens du cru, *Marfa Girl* présentait la particularité d'être sorti directement sur le net, sur le site du cinéaste, 5 dollars le téléchargement. Une expérience moyennement concluante mais qui dessine néanmoins une piste d'avenir sur la diffusion des films selon Larry, artiste toujours pluggé sur la jeunesse – à travers ses corps mais aussi ses innovations technologiques et sociétales : *"Ça a marché, ok, mais ça aurait pu mieux marcher,* dit-il en dévorant son burrito et en sirotant une margarita. *Le problème, c'est que plein de gens n'étaient même pas au courant que ce film était téléchargeable. Et puis il y a beaucoup de concurrence sur le net. Mais je ne regrette pas, internet est encore un média nouveau, ceux qui essaient des choses pour la première fois essuient les plâtres. Avec les nouvelles technologies, chacun peut réaliser un film et le diffuser. Le futur du cinéma est là. On échappera enfin à toutes ces couches intermédiaires qui aspirent chacune une part* ▶


Untitled (1971), Larry Clark, courtesy of the artist and Luhring Augustine, New York

"chacun photographie, filme, puis met en ligne. J'ai voulu montrer les conséquences parfois dramatiques de cette transparence permanente"

de l'argent." Du coup, *Marfa Girl 2* sortira en salle, alors que *The Smell of Us* sort ce jour en France, et pas avant l'automne aux Etats-Unis, ce qui en dit long sur l'état comparatif des paysages américain et français.

Depuis les jazzmen des années 30, la France a une longue tradition romantique d'accueil des artistes américains maudits dans leur pays et ce n'est pas un hasard si des "bad boys" du ciné indé US comme Larry Clark ou Abel Ferrara, pestiférés chez eux, trouvent les moyens de continuer à faire des films en France. Mais les sources de financement ne furent pas la seule raison d'avoir fait *The Smell of Us* à Paris. Clark affirme avoir eu le désir de tourner en France depuis la projection de *Kids* sur le grand écran cannois *("J'aurais pu mourir heureux ce jour-là !")*. Il ne parle pas français et beaucoup l'ont dissuadé de faire un film dans un pays dont il est peu familier de la langue et de la culture, mais cela n'a fait que renforcer sa détermination : *"Je suis de ceux qui n'aiment pas qu'on leur dise quoi faire ou ne pas faire. En 2010, je suis venu à Paris pour une rétrospective et une expo au Palais de Tokyo, et là, j'ai vu ces jeunes faire du skate derrière le Palais. J'ai rencontré un jeune poète français, Scribe. Il a écrit un scénario, pas extraordinaire, mais qui constituait un bon point de départ. Ça me convenait, parce que je suis du genre à aimer improviser, changer les choses au cours d'un tournage."*

Pour Larry, faire un film à Tulsa, New York ou Paris ne change rien. La barrière de la langue entre lui, ses techniciens et ses acteurs n'en était pas vraiment une. A Paris, Larry Clark a reconstitué l'univers qui a toujours été le sien depuis sa première grande œuvre, l'ensemble photographique *Tulsa* : la jeunesse, sa beauté, ses corps, ses désirs, ses tourments, ses tragédies, sa dangerosité, son flirt avec les gouffres, soit *le* sujet de Larry Clark depuis toujours. Enfant de la middle-class, il a été initié à la photo par sa mère avant de peaufiner son apprentissage à la Layton School of Art de Milwaukee. La découverte des photos de W. Eugene Smith, mais aussi du blues, de la musique noire, lui ouvre tout un monde bruissant, mystérieux, inconnu, dépassant et transcendant les frontières étroites d'une *suburb* de Tulsa. Mais fils dun père rigide et brutal, Larry a aussi connu les gouffres des *outsiders*, de ceux qui ne se sentent pas à leur place dans la



Ken Park de Larry Clark et Ed Lachmann (2002)/Pan Européenne Edition

A gauche : une image extraite de l'album mythique de Larry Clark, *Tulsa* (1971)
Ci-dessus : *Ken Park*, le troisième film de Larry Clark, coréalisé par Ed Lachmann (2002)

société où ils grandissent. Il découvre les amphétamines à 16 ans et se les injecte à doses régulières avec ses copains de Tulsa. Il passe par la case Vietnam puis, plus tard, par la case prison (19 mois dans un quartier de haute sécurité après avoir été reconnu coupable d'avoir poignardé un individu et suspecté d'avoir tiré sur un autre).

La jeunesse en rade de Tulsa est un univers confiné, à la fois magnifique et terrible, ballet sauvage entre Eros et Thanatos. Cette réalité qu'il côtoie au quotidien, Larry Clark n'en voit nulle trace dans les films ou livres de son époque, et encore moins à la télévision. Il décide alors de la photographier. *Tulsa* le livre sort en 1971, et c'est une onde de choc. On découvre tout un pan occulté de la réalité américaine, une sorte de *dark side of the americana*, où la saine jeunesse baise, se shoote (aux sens seringues et flingues), vit, jouit, souffre et meurt comme sous nos yeux. Un travail séminal, témoignage stylé d'une réalité que la bonne société refuse de voir, et qui marquera profondément Martin Scorsese, Gus Van Sant, Bruce Weber… En ouverture de *Tulsa*, Larry Clark écrit : *"Une fois que l'aiguille est rentrée, elle ne ressort plus"*. On peut penser que cette phrase vaut autant pour la shooteuse que pour l'empathie avec la jeunesse des marges.

Cette jeunesse américaine hors moule, ces kids qui ne feront pas Harvard, ces fleurs fanées, production monstrueuse et refoulée du rêve américain, demeureront la préoccupation constante de Larry Clark dans ses œuvres suivantes, qu'elles soient photographiques (*Teenage Lust, The Perfect Childhood*…) ou filmiques (*Kids, Bully, Ken Park*…). Mais comment passer de *Kids* à *The Smell of Us*, comment voyager de la banlieue de Tulsa au Trocadéro, comment éviter le reproche "no credibility" qui a déjà fleuri dans les premières réactions au film ? Peut-être en rappelant que le cinéaste avait déjà fait coexister le prolétariat latino et la bourgeoisie dorée de Beverly Hills dans *Wassup Rockers*. Et en soulignant que la vision de Clark est d'ordre érotique, existentielle plutôt que sociologique.

"Que vous soyez bourgeois ou prolo, les problèmes des jeunes sont les mêmes, la condition humaine de la jeunesse est la même. Disons qu'un jeune des quartiers pauvres et un jeune des quartiers riches sont à la fois semblables et différents. Pour moi, la plus grande différence entre les jeunes de The Smell of Us *et ceux* ▶



"je ne connais rien en fétichisme et en léchage de pieds, j'ai totalement improvisé cette scène"

de Kids *ou de* Bully*, ce n'est pas la classe sociale, c'est internet. A l'époque où j'ai grandi, on ne disait jamais rien aux kids, on grandissait dans le silence, l'ignorance. Maintenant, on peut tout savoir avec internet. C'est très important parce que c'est le silence qui m'a poussé à devenir photographe. Ce que documente* Tulsa *était censé ne pas exister dans la société américaine des années 50 : moi, j'ai vu que ça existait, je me suis demandé pourquoi on ne voyait jamais ça dans les journaux ou à la télé. Mais aujourd'hui, on voit tout, chacun est un photographe en puissance. Si on va dans une fête, on sait qu'il y aura de la drogue, du sexe, peut-être de la violence, etc. Et chacun photographie, filme, puis met en ligne sur le net. C'est ce que j'ai voulu montrer dans* The Smell of Us*, ainsi que les conséquences parfois dramatiques de cette transparence permanente"*, explique celui qui se définissait en 2001 comme *"un moraliste"*.

C'est entre autres parce qu'internet n'existait pas que Larry Clark a pu émerger. Le personnage de Toff, qui filme sans arrêt ses amis dans *The Smell of Us*, est sans doute une version 2.0 du Larry de *Tulsa*. En arpentant cette ligne Tulsa-Paris, 1971-2014, on en vient logiquement à s'interroger sur les effets d'internet dans le processus d'émergence des artistes : la prolifération d'images et de faiseurs d'images facilite-t-elle ou dilue-t-elle l'émergence de nouveaux Larry Clark ? L'abondance et la facilité oblitèrent-elle la singularité artistique ? Les surgissements d'une voix ou d'un regard neufs sont-ils voués à rester noyés dans l'océan du net ? *"Je crois que non*, rétorque Larry. *On montre mon travail dans les musées mais il est toujours dangereux. Il suscite toujours des réactions contrastées. J'ai l'impression qu'il y a une puissance dans mon travail qui traverse les décennies. Ce n'est pas parce que chacun peut créer et diffuser des images que chacun est un artiste ou un grand photographe."*

Le danger, ce paramètre inhérent au travail de Larry Clark. On l'a accusé de tout : perversion, voyeurisme, violence, nihilisme, pédophilie larvée, en mélangeant tout, l'homme, l'artiste, la réalité, la fiction. Légende noire renforcée par les diverses avanies ayant émaillé le tournage de *The Smell of Us* : acteurs remplacés ou faisant grève, malentendus de communication... Larry Clark ne nie pas ces problèmes mais récuse tout lien avec le matériau sensuel du film. Selon lui, les conflits furent dus à un facteur d'épuisement au bout d'un tournage exigeant à petit budget. Difficile de faire la part du vrai et du faux. N'étant pas inspecteur de police, écoutons Larry Clark décrire la fameuse séquence du léchage d'orteils qui semble avoir cristallisé une partie des polémiques. Au départ, il n'était pas prévu que Larry joue cette scène. A-t-il satisfait son désir de sucer les pieds de Lukas Ionesco sans prévenir ce dernier ? *"Nous avions casté Bouli Lanners*, explique Larry. *Nous devions tourner un lundi ; le vendredi précédent à minuit, Bouli m'appelle pour m'annoncer qu'il a un problème infectieux et que le médecin lui a interdit de voyager. Il en était désolé, il avait vraiment envie de jouer dans le film. Je n'avais pas beaucoup d'options. Pendant le week-end, j'ai fait raser ma barbe et mes cheveux et j'ai remplacé Bouli au pied levé. J'ai fait enlever tous les miroirs de la maison où on tournait, je ne voulais pas voir mon reflet. Je ne connais rien en fétichisme et en léchage de pieds, j'ai totalement improvisé cette scène. La scène est forte mais elle me met un peu mal à l'aise vis-à-vis de mon propre fils. S'il voit ça, il va se demander 'hein, c'est mon père ?'. Mais bon, il est assez grand pour faire la différence entre son vrai père et un personnage de fiction."*

La conversation dévie sur la représentation du sexe à l'écran dans une Amérique toujours puritaine plus prompte à être choquée par de la nudité ou des scènes érotiques que par des fusillades ou des explosions. Mais le cinéaste semble rompu à ce type de débats et s'en contrefiche à raison. *"Les gens qui trouvent mon travail trop sexuel, trop sombre, j'ai envie de leur dire simplement que je regarde la vie dans tous ses aspects. Si mon regard ne leur plaît pas, libre à eux d'aller voir d'autres genres de films, ce n'est pas ce qui manque. Je crois que beaucoup de gens aiment les films confortables, les œuvres qui ne dérangent pas. Je peux comprendre ça, je ne cherche pas à imposer ma vision aux autres. Je suis un artiste, je fais ce que j'ai à faire, à prendre ou à laisser. Mes films ont cette qualité de polariser les spectateurs : soit on adore, soit on déteste, pas de juste milieu. C'est bien, ça me va. Si tout le monde aimait mon travail, c'est que j'aurais merdé quelque part !"* Larry Clark voit-il les films des autres ? Se sent-il



Philip Toledano pour Les Inrockuptibles

proche de cinéastes contemporains ? Comment se situe-t-il dans le paysage global des images ? Un peu comme Abel Ferrara, il a grandi en cinéma avec la Nouvelle Vague française et avec John Cassavetes. Clark était frappé par le style visuel du réalisateur de *Shadows*, proche de ses photos, mais surtout par sa liberté artistique et par son rapport à la réalité, à la vérité émotionnelle, une vérité émotionnelle que Larry a recherché toute sa vie de photographe et de cinéaste. Il aime aussi le ciné américain des années 70, qu'il redécouvre au hasard des programmes télé : *"Je suis à chaque fois scotché et je réalise à quel point les seventies furent une grande période. Les cinéastes américains avaient conquis la liberté artistique, puis ils l'ont reperdue, hélas. Les multinationales ont repris le pouvoir, les films hollywoodiens se fabriquent avec des montagnes d'argent… beaucoup trop d'argent."*

Parmi ses contemporains, il cite Jim Jarmusch et Clint Eastwood. *"J'ai vu* American Sniper, *un très bon film. J'ai toujours eu Eastwood à la bonne. Vous vous souvenez d'*Un monde parfait *? Un film que j'aime vraiment beaucoup, avec cette magnifique relation entre le gamin et Kevin Costner. Le meilleur rôle de Costner à mon sens."* Quand on cite Quentin Tarantino, Larry marque un temps d'hésitation avant de préciser que son fils en est fan. Clark a un jour fait un film dans le système classique (*Another Day in Paradise*), avec des acteurs célèbres (Melanie Griffith, James Woods…). L'expérience lui avait plu mais il ne se voit pas recommencer. *"Je n'aimerais pas travailler au sein d'Hollywood et ça ne risque pas d'arriver, ils ne me laisseront pas passer la porte d'entrée. Et s'ils le faisaient, ce serait un désastre parce qu'ils vous dictent quoi faire, puis ils montrent le film à des publics test pour le couper ou le modifier en fonction des réactions, etc. Je ne pourrais jamais bosser comme ça, je suis un cinéaste du* final cut. *Le fondement d'Hollywood, ce n'est pas l'art, c'est l'argent."*

Larry Clark balaie ses quarante ans de carrière avec un sentiment de plénitude, de destin artistique accompli. Il estime avoir fait ce qu'il avait à faire, avoir montré tout ce qu'il voulait montrer de la jeunesse. Cette sensation d'achèvement ne va pas sans une pointe de baby blues. Que faire maintenant, c'est la question que se pose le cinéaste alors que notre rencontre tire à sa fin. Je lui suggère de filmer la maturité, le vieillissement, les préoccupations de gens de son âge. Il semble d'abord souscrire à cette suggestion puis se ravise : *"Naaan, trop déprimant ! Il est vrai que je ne montre pas toujours les aspects les plus joyeux de la jeunesse mais je pense que malgré la noirceur, mes personnages sont heureux aussi."*

Manteau noir, canne à pommeau, lunettes noires et bonnet de laine, Larry Clark repart dans la rue new-yorkaise de son pas rythmé et boitillant. A la fois seigneurial et cassé, vieilli et *forever young*. Une fois que l'aiguille est rentrée… ■

The Smell of Us lire critique p. 62

"c'est devenu très bizarre, très crade"

Premier rôle de *The Smell of Us*, jusqu'à ce qu'une embrouille avec Larry Clark ne le force à quitter le tournage, **Lukas Ionesco**, 20 ans, nous décrit l'aventure d'un film sous (très) haute tension.

par Romain Blondeau photo Rüdy Waks pour Les Inrockuptibles

Lorsqu'il nous rejoint dans un bar parisien, Lukas Ionesco n'a plus rien de l'angelot blond qu'il incarne dans *The Smell of Us*. Jean troué, boots en lambeaux, perfecto lacéré au dos et cheveux teints en noir, le garçon de 20 ans ressemble à un vieux corbeau punk. A demi-mot, il expliquera qu'il veut tuer l'image que lui renvoie le film de Larry Clark, faire le deuil de cette expérience dont il ressort lessivé, abattu. Pour le fils de la cinéaste et actrice Eva Ionesco, l'aventure de ce premier film avait pourtant démarré idéalement : sans aucune expérience, il allait jouer pour l'un de ses maîtres, entouré d'une bande de potes avec qui il raconterait l'histoire d'une jeunesse à laquelle il s'identifie. Mais la machine s'est enrayée : Larry Clark a changé ses plans, provoqué le chaos sur le tournage et poussé ses acteurs à bout jusqu'à ce que certains d'entre eux quittent le navire. Très marqué par l'épreuve, Lukas Ionesco raconte les méthodes d'un cinéaste pour qui la création ne va pas sans une certaine idée du désordre.

Comment t'es-tu retrouvé sur ce film ?

Lukas Ionesco – J'étais à une soirée à Montreuil quand une fille a parlé d'un projet de Larry Clark à Paris, pour lequel il organisait un casting. J'aimais son travail, j'avais vu *Ken Park* plus jeune, puis *Kids* et *Wassup Rockers*. J'étais sensible à sa vision de la jeunesse, à son imagerie destroy, un peu punk, alors je me suis ramené au casting. Larry ne devait pas être là mais il s'est pointé et on a bien accroché avec son scénariste, Mathieu Landais. Le soir même, il m'a invité à bouffer et on a passé une semaine ensemble. Avant de repartir pour New York, il m'a dit : *"Voilà, je te donne le scénario, j'ai pensé à toi pour jouer Math, un rôle compliqué."* J'ai hésité pendant un mois, je n'étais vraiment pas sûr. Et je me suis laissé embarquer…

Pourquoi hésitais-tu ?

Ce qui m'intéressait dans le projet, c'était le premier scénario de Mathieu. J'adorais cette histoire de jeunes mecs qui ont des problèmes avec leurs parents et qui décident de faire de l'escort parce qu'ils n'ont pas de thunes. Je trouvais ça fort. Mais je connaissais aussi la réputation de Larry Clark. Je savais qu'il pouvait être très dur et exigeant, pour les scènes de cul notamment. Alors je lui ai tout de suite expliqué mes limites, et on a longuement parlé. Pendant les deux ans de la préparation, on se voyait très souvent, on allait à des fêtes ensemble, à des contests de skate… Il m'a eu à la confiance.

Comment s'est déroulé le tournage ?

Bizarrement, quand j'ai vu le film, j'étais incapable de me souvenir d'avoir tourné certaines scènes. Je me suis laissé porter par mon rôle, comme dans un rêve. Ou un cauchemar. Au départ, tout allait bien, mais une semaine avant la fin du tournage la situation s'est dégradée. Larry a perdu le contrôle, il est devenu barge. Il a complètement changé, s'est remis à picoler, à fumer, alors qu'il n'avait pas allumé une clope depuis vingt ans. Il a viré des mecs du casting, nous demandait toujours d'en faire plus, d'aller plus loin. Avec lui, il n'y a pas de différence entre toi et ton personnage : il faut être toujours disponible, la nuit, les week-ends. J'avais 18 ans à l'époque, j'étais perturbé par tout ça, alors le tournage a explosé.

On raconte que la scène de fétichisme a été l'élément déclencheur des crises…

Entre autres, oui. Pour cette scène, je devais me faire lécher les pieds par un mec qui allait être joué par Gaspar Noé[1]. Mais le jour du tournage, Larry a débarqué en disant qu'il voulait remplacer Gaspar et a exigé que l'on tourne à huis clos. C'est devenu très bizarre, très crade : il m'a léché les pieds pendant deux heures, en murmurant *"mon petit garçon, mon petit garçon"*. Là, il a dépassé les limites. Je crois d'ailleurs que c'est ce que voulait Larry, il jouait avec mes émotions. En voyant le film, j'ai compris qu'il avait eu dès le départ l'intention de me manipuler. Mon personnage est un jeune paumé, triste, dur, qui vit dans ses rêves. Et Larry a tout fait pour me plonger dans cet état pendant la durée du tournage. Il m'a trahi, en fait. Mais j'ai résisté, et pour ça je crois que je ne serai jamais un des kids de Larry Clark.

Qu'est-ce que ça implique d'être un de ses kids ?

Je ne dis pas qu'il faut être sa pute, mais il faut nouer un truc hyper intime avec lui. Les Wassup Rockers sont ses kids. Larry leur loue un appart, il traîne tout le temps avec eux et gère leur tournée de skate…



Paris, décembre 2014

Dans le magazine *Vice*, ta mère a qualifié Larry Clark d'*"artiste pédophile"*. Qu'en penses-tu ?
Bon, d'abord, elle ne m'a pas prévenu qu'elle accordait cette interview. Ensuite, c'est ma mère, elle a son caractère. C'est un terme fort, "pédophile", mais je ne peux pas nier ce qu'elle dit. D'ailleurs, il suffit de voir le film. Larry Clark ne s'est jamais autant confié, il n'a jamais autant parlé de lui que dans *The Smell of Us*. Et il ne se débine pas, le mec, il assume. Il dit "ouais, je suis un vieux qui kiffe les jeunes".
Lorsqu'elle était enfant, ta mère, Eva Ionesco, fut le modèle de photographies sensuelles (prises par sa propre mère) qui ont créé la polémique dans les années 70. As-tu eu l'impression de reproduire ce schéma pendant le tournage ?
Vers la fin oui, j'ai eu un déclic et je me suis dit "merde, je suis en train de vivre le même truc". C'est pour ça d'ailleurs que j'ai décidé de laisser tomber le cinéma. J'avais un projet de film assez avancé avec Damien Odoul mais on a préféré abandonner. Je vais me consacrer à ma musique et mes photos.
As-tu eu des nouvelles de Larry Clark depuis la fin du tournage ?
Non, même pas un mail, et c'est très bien comme ça.
Tu lui dirais quoi, si tu le revoyais ?
Fuck you. ■

1. Bouli Lanners a également été envisagé pour tenir ce rôle (lire l'entretien avec Larry Clark p. 40)



cheval de Troie

Echappé d'Animal Collective et invité remarqué du dernier Daft Punk, le génial **Panda Bear** revient avec un album attirant et vicieux. Rencontre chez lui, à Lisbonne.

par Thomas Burgel photo Frédéric Stucin pour Les Inrockuptibles

Début décembre, milieu de matinée. Noah Lennox nous donne rendez-vous près de chez lui, dans un jardin public du quartier perché et gentrifié de Príncipe Real, à Lisbonne. Noah Lennox est Panda Bear. Un Beach Boy machiniste du troisième millénaire, la voix stellaire des remuants chercheurs pop Animal Collective, connu du grand public depuis sa participation remarquée au dernier Daft Punk *(Doin' It Right* et auteur de sublimes albums solo (dont *Person Pitch* en 2007 et *Tomboy* en 2011). De jeunes cadres pas encore très dynamiques à cette heure sirotent tranquillement leur café à la terrasse d'un kiosque tandis que de vieux habitants du quartier attendent patiemment, sur des bancs ensoleillés, que les heures s'égrènent.

Dans la belle capitale portugaise, où l'Américain vit avec sa femme et ses deux enfants, cette fin d'automne ressemble à un beau printemps à New York, ville que le garçon a fuie il y a plus d'une décennie pour se trouver un havre loin de tout et de tous. Réchauffé par la grimpette des petits Everest pour piétons d'une ville tout en collines affichant 20 degrés au thermomètre, on a depuis longtemps tombé les manches longues. Au-dessus de son sweat informe, Lennox porte quant à lui, bien fermé jusqu'en haut, un épais trench-coat. *"Tu n'as pas chaud ?",* lui demande-t-on alors qu'il nous balade dans le jardin botanique tout proche, vide d'humains ce matin, jungle exotique hors du temps et de la ville qu'il présente à son fils de 4 ans comme une *"forêt magique" ("Il me croit, et moi aussi"). "Non. Je suis toujours trop couvert : je crois que c'est pour moi une sorte de protection."*

Tout n'est évidemment pas encore dit. Un indice est néanmoins posé pour comprendre le personnage et les qualités ésotériques, presque magiques, de sa musique : Lennox vit hors du monde. *"Un alien",* concède-t-il d'ailleurs. Son corps réside par obligation dans un monde trop agité pour lui quand son esprit, lui, semble flotter ailleurs, capable de se connecter à des ondes, savoirs et émotions inconnus. Machine à happer les sentiments environnants, cet hypersensible doit se trouver des remparts quotidiens contre les tsunamis émotifs. *"Je suis socialement quelqu'un de prudent",* explique ce garçon réputé fermé, qui se livrera pourtant sans fard ni retenue lors d'une heure et demie d'interview. *"Je suis hypersensible à ce que je ressens, mais aussi à ce que les autres ressentent. Cette empathie peut devenir bouleversante et envahissante : vivre l'émotion de quelqu'un d'autre peut être une expérience très déplaisante. Vivre ici est une manière de me protéger. Je suis pleinement dans cette ville mais il reste toujours un peu de distance. Je peux m'engager personnellement sur un plan émotionnel d'une manière plus 'confortable', je peux trouver mon propre équilibre."*

Cet équilibre, Noah Lennox a mis du temps à le trouver. Grand ado un peu dégingandé, en possession d'une PS4 dans son home studio, le Lisboète d'adoption a 36 ans. Son père est mort au début des années 2000, à l'âge de 55 ans. Il en a fait un album, le terrassant *Young Prayer,* dont l'enregistrement s'est bouclé dans la chambre même où son père a quitté la vie. Panda Bear sait donc que l'existence peut être courte. Et, pourtant jeune, il ne se décrit pas dans la *"force de l'âge"* mais, avec un réalisme terrifiant, sur la pente ▶

glissante du déclin, la fin déjà en vue.

"J'ai l'impression que la première partie de ma vie a consisté à grimper une montagne en ne voyant que son sommet. Je savais qu'il y avait ensuite un autre versant, je ne savais en revanche pas exactement à quoi il ressemblait. J'ai, à cet instant de ma vie, l'impression d'être arrivé en haut. Je peux voir d'où je viens, mais je peux également avoir un aperçu de ce qui m'attend. Quand tu es jeune, c'est si loin que ça semble ne pas exister. Pourtant, tu vieillis et tu le sens. Des choses dans ton corps commencent à défaillir, à ne plus fonctionner de la même manière, tu fatigues. La perspective de devenir une personne âgée n'est plus une idée fantomatique mais une réalité tangible."

L'autre réalité tangible – visible grâce aux dessins crayonnés sur le réfrigérateur de sa cuisine et à la myriade multicolore de jouets et pots de Play-Doh éparpillés dans le salon de son bel appartement – est le fait d'avoir eu des enfants. La mort d'un parent, la naissance de sa progéniture : de relatives banalités de la vie pour une majorité, des bouleversements absolus pour lui. *"Avoir des enfants m'a fait comprendre que chaque individu naît avec une 'graine' qui lui est propre, une personnalité qui existe dès le commencement. Ma fille a 9 ans mais je détecte quelque chose en elle que je peux faire remonter à ses tout premiers jours, avant même qu'elle ne puisse parler, qu'elle ne puisse ouvrir les yeux. Cette chose ne change pas. Ce qui entoure cette graine peut changer avec les années, mais la graine, elle, reste toujours la même. La mienne, je pense, a pas mal d'éléments assez noirs. Mais si elle n'a pas changé, j'ai changé ma manière de faire avec : je crois désormais contrôler plus ou moins ce que je suis."*

Ces événements ont pour lui constitué comme des morts. Mais ces morts n'ont été que des phases qui ont toujours, après les affres de la reconstruction, induit une renaissance, créé un nouveau soi : c'est, explique-t-il, le thème central de *Panda Bear Meets the Grim Reaper*. Soit "Panda Bear rencontre la grande faucheuse" : effrayant face-à-face ? Bien au contraire : elle est la conclusion, positive, explosive, du long rite d'initiation qu'a constitué la première moitié de vie de Lennox. *"*Person Pitch *et* Tomboy *étaient peut-être le début d'une trilogie, dont* Panda Bear Meets the Grim Reaper *serait la clôture. Une histoire qui raconte ces moments où j'ai appris à reconnaître ce qui faisait ma personnalité et à l'accepter, le bon comme le mauvais. Peut-être l'histoire est-elle celle qui mène de l'introspection à l'ouverture et à la compréhension du monde."*

"cet album porte le costume de la musique populaire mais il cache beaucoup de choses sous la surface"

Panda Bear Meets the Grim Reaper est ainsi un contre-pied au précédent *Tomboy*, magnifique mais minimal, austère, conçu dans l'autarcie et les limbes, en hiver, dans un studio sans fenêtre, sans lumière, sans espoir peut-être.

A l'image de sa pochette éclatante, *Panda Bear Meets the Grim Reaper* est un feu d'artifice. Pop, dub, hip-hop, électronique, psychédélique, ésotérique : il est la vision d'une musique transcendantale et très vicieuse d'un garçon qui avoue détester les goûts et couleurs algorithmiques imposés par le modèle Spotify. L'acte de subversion inconscient d'un vrai punk cherchant à duper l'auditeur lambda qui pourrait par hasard, ou parce qu'il a adoré le *Doin' It Right* avec Daft Punk, tomber sur ses morceaux.

"Je voulais enregistrer un album qui porte le costume de la musique populaire mais qui cache beaucoup de choses, des choses beaucoup plus difficiles à digérer, sous la surface. Comme un cheval de Troie. Ça a peut-être à voir avec le fait d'avoir fait un morceau avec Daft Punk, même si je me doute que le surcroît d'attention que ça m'apporte est fugace. J'ai peut-être voulu que les gens se disent d'abord : tiens, ça ressemble aux autres trucs que j'aime, mais qu'ils découvrent ensuite tous les secrets que ça cache." Et des secrets, le kaléidoscope démentiel de ces vitraux futuristes, dont l'assemblage maniaque aura nécessité sept mois (et près de 400 versions différentes pour certains morceaux) à Noah Lennox et son producteur, Peter "Sonic Boom" Kember, en cachent par dizaines – si nombreux qu'une vie pourrait ne pas suffire à en faire le tour.

La brillance des harmonies vocales de Panda Bear – chœurs de messe païenne, harmonies d'un paradis inconnu – et les mélodies immédiatement aimables planquent sous leurs faux airs une infinité de détails soniques : reflets invisibles, rythmes illogiques, torsions structurelles, bizarreries organiques, créatures à la Miyazaki se mouvant dans l'ombre et prêtes à mordre ou à caresser. Si notre propre rencontre avec la grande faucheuse ressemble à ça, on a hâte de lui faire coucou. ■

album *Panda Bear Meets the Grim Reaper* (Domino/Sony)
concerts le 5 mars à Bruxelles, le 6 à Paris (Gaîté Lyrique), facebook.com/PandaBearMusic
retrouvez l'intégralité de l'entretien sur lesinRocKs.com

Le Monde | L'OBS | Télérama' | Courrier international | Challenges

présentent

LE SALON DES MASTERS & MASTÈRES SPÉCIALISÉS

SAMEDI 17 JANVIER 2015

10 h - 18 h

LES DOCKS - CITÉ DE LA MODE ET DU DESIGN

34 QUAI D'AUSTERLITZ - PARIS

ENTRÉE GRATUITE



Inscrivez-vous sur : **WWW.SALONDESMASTERS.COM**



SAMS
LE SALON DES MASTERS
& MASTÈRES SPÉCIALISÉS

RENDEZ-VOUS SUR M CAMPUS

En partenariat avec digiSchool

campus.lemonde.fr

Inscrivez-vous



l'arme Blanche

Révélée par la série *WorkinGirls* sur Canal+, **Blanche Gardin** dégaine son humour décapant dans le stand-up, et ça pourrait faire très mal.

par Olivier Joyard photo Abdelwaheb Didi

Si une personne vous explique qu'elle est normale, intéressez-vous sérieusement à son cas et cherchez où se trouve la surprise. Blanche Gardin est un bon exemple. Dans la série de Canal+ *WorkinGirls*, elle joue avec brio une *"chef de projet marketing"* déstructurée. Son spectacle de stand-up, *Il faut que je vous parle*, dévoile un caractère provocateur propre à faire passer Lena Dunham pour une fille tranquille. La trentenaire originaire d'Asnières y raconte sa vie, à base de *"sexe, de mort et de problèmes de couple"*, seule face à son micro, en robe à pois. Un succès mérité. La rencontrer, c'est donc se demander pourquoi elle prononce des phrases comme celles-ci : *"Je n'ai pas ce truc insolent, cette excentricité des créateurs. Je ne me suis jamais sentie artiste. Je me trouve vraiment normale"*.

Tout ou presque tendrait à prouver le contraire. A 17 ans, Blanche Gardin a mis un coup de fouet à sa vie d'ado en fuguant loin de sa famille, *"père prof de fac, mère traductrice, limite catalogue de la Camif"*, avec l'idée de se *"suicider avec une copine"*. Ambiance. *"On a renoncé et finalement débarqué à Naples. Mes parents ont pris dix ans. Je leur avais écrit une lettre où je disais de ne pas s'inquiéter pour moi, de faire comme si j'avais eu un cancer..."* Après un passage par la case punk à chien et vie en squat, Blanche a fini par rentrer à la maison au bout de neuf mois, direction le bac puis la fac de socio. *"J'ai quand même fait chier mes parents en quittant le cursus en cours de route pour me lancer dans l'ébénisterie. Ça a duré six mois."* Au moment de passer sa maîtrise, la jeune femme habituée aux expériences extrêmes endosse le costume de flic, sur les conseils d'un prof. *"Je voulais faire mon DEA sur l'incorporation de la culture policière, au sens bourdieusien du terme : comment on intègre dans son corps le fait d'être policier. Je suis entrée en sous-marin chez les flics comme agent de sécurité. Trois mois d'internat avec les gardiens de la paix, à apprendre à tirer, saluer le drapeau à 7 heures du matin, en mode schizo. Puis j'ai fait la circulation au Sénat, gardé le domicile de Fabius... J'avais un petit automatique. Ça s'est bien passé. Je me suis limite trouvée sexy ! Je n'ai pas de problèmes à être quelqu'un d'autre. J'ai plus de problèmes à être moi-même."*

La comédie est venue après les études, abandonnées au décès de son père. Elle *"déconne"* avec son ami Ali Arhab et un DVD atterrit sur le bureau de Karl Zéro qui les embauche pour les derniers mois du *Vrai Journal*. Puis vient le Jamel Comedy Club en 2006. Kader Aoun la présente à Jamel Debbouze et Blanche Gardin se fait remarquer avec sa tchatche traînante et néanmoins percutante. L'année suivante, la chaîne Comédie+ lui offre une série d'émissions, *Ligne Blanche*. Elle a 30 ans. *"C'est l'époque où j'ai commencé à découvrir la tradition américaine du stand-up. Une claque. Aujourd'hui, j'encense des maîtres comme Marc Maron, George Carlin et bien sûr Louis C.K. J'ai vu ses spectacles et sa série plusieurs fois. Il est capable d'aller chercher le plus impensable chez un individu – en l'occurrence lui-même – et de faire rire avec."*

Sans être écrasante, l'influence du génial comique new-yorkais plane sur *Il faut que je vous parle* – première tentative 100 % solo de la comédienne –, via des références (une blague sur les pédophiles !) et aussi un mélange spécifique d'humour distancié et de frontalité pince-sans-rire. *"J'aime le stand-up car il faut être hyper présent sur le moment, en donnant l'illusion qu'on est en train de réfléchir à ce qu'on dit. Ce n'est pas comme jouer un texte : on parle de son existence concrète. Pour moi, on ne peut faire rire en stand-up que si l'on part de la vérité"*. De manière *"obsessionnelle"*, elle retravaille son spectacle chaque semaine. *"Je ne contrôle pas ce qui va arriver sur scène, mon cerveau décide pour moi. Si je pense à une situation deux ou trois fois à quelques jours d'intervalle, je m'en sers."* Cela donne un moment singulier et barré, où une psyché de fille vaguement bobo et complètement célibataire s'étale sans fioritures, à rebours du magma sentimentalo-pornographique ambiant. Dur mais hilarant. Après l'émergence de Camille Chamoux, les bonnes nouvelles se succèdent au pays de la blague française féminine. Mais Blanche Gardin n'en est pas encore à analyser le futur. Alors qu'elle coécrit actuellement ce qui devrait être le prochain film réalisé par Eric Judor, elle préfère s'étonner du présent : *"J'ai mis longtemps à être drôle."* ■

"je n'ai pas de problèmes à être quelqu'un d'autre. J'ai plus de problèmes à être moi-même"

Il faut que je vous parle les vendredis et samedis à 21 h 30 à la Nouvelle Seine (Paris Ve). Interdit aux moins de 16 ans. lanouvelleseine.com




CDN Orléans/Loiret/Centre

les bas-fonds de New York

Le metteur en scène **Arthur Nauzyciel** réalise le rêve de Jean Genet : monter *Splendid's* en anglais, une pièce nourrie des codes du polar hollywoodien. Avec Jeanne Moreau en guest-star. Reportage sur les répétitions aux Etats-Unis.

par Patrick Sourd photo Frédéric Nauczyciel

C'est au cœur du Manhattan Lower East Side qu'Arthur Nauzyciel nous donne rendez-vous pour assister aux ultimes séances de travail à l'issue de quinze jours de répétitions du *Splendid's* de Jean Genet au Abrons Arts Center, un théâtre historique couplé à un centre d'art moderne, là où Pascal Rambert a créé la version américaine de sa pièce, *Clôture de l'amour*.

En cette fin d'année, l'Abrons n'échappe pas à la règle de Broadway de programmer un spectacle de Noël, *Christmas with the Crawfords*, une *party* chez les stars d'Hollywood menée comme une revue par l'impayable Joey Arias entouré d'une extravagante troupe de drag-queens… Qu'on ne pourra s'empêcher d'aller applaudir dans la soirée. Pour l'heure, c'est dans l'une des salles de l'institution située au sous-sol que nous retrouvons l'équipe. *"Il m'a semblé qu'il serait très émouvant d'être à New York pour commencer à donner corps à cette rêverie américaine écrite en prison par Jean Genet dans les années 1940*, confie Arthur Nauzyciel. *Il imagine une bande de gangsters américains réfugiés au septième étage d'un hôtel de luxe nommé Splendid's. Assiégés par les forces de l'ordre, ils ont pris une jeune femme en otage et essaient de différer sans cesse l'imminence de l'assaut de la police qui leur sera fatal."*

Monter *Splendid's* de Jean Genet dans une traduction anglaise avec une troupe américaine… L'idée semble un peu folle. Mais l'on sait Arthur Nauzyciel coutumier



Tension extrême sur le plateau pendant le premier filage de *Splendid's* (photo de répétitions)

des aventures lointaines, lui qui a déjà créé aux Etats-Unis deux pièces de Bernard-Marie Koltès avec la troupe du 7 Stages Theatre d'Atlanta, *Combat de nègre et de chiens* devenu *Black Battles with Dogs* (2001) et *Roberto Zucco* (2004), avant de poursuivre à Boston avec les acteurs de l'American Repertory Theater en mettant en scène *Abigail's Party* de Mike Leigh (2007) et *Julius Caesar* de Shakespeare (2008). *"Je me suis dit qu'il serait possible de réaliser le fantasme hollywoodien de Genet,* ajoute Arthur Nauzyciel. *Cette transfiguration de sa propre réalité de reclus dans l'univers onirique du cinéma noir… On pourrait lui donner une réalité à travers l'authenticité de l'interprétation d'acteurs américains jouant dans leur langue pour proposer la pièce, sous-titrée comme un film en VO, sur les plateaux des théâtres en France."*

En contrebas de la rue, la salle mise à disposition par l'Abrons semble idéale. De hauts murs de parpaings gris et un horizon de larges baies qui, bien au-dessus de nos têtes, ne cadrent que la cime des arbres et les immeubles pour faire naître un sentiment d'oppression presque claustrophobique en regard d'une ville devenue inaccessible… sans parler de l'incessant concert des sirènes de pompiers, ambulances et voitures de police donnant la touche finale au réalisme d'un lieu en état de siège permanent.

Comme chaque jour depuis bientôt deux semaines, un même rituel se reproduit… Les acteurs passent la matinée à se consacrer à un travail sur le corps avec le chorégraphe Damien Jalet, puis, après une courte pause, ▶



ils se retrouvent l'après-midi pour parfaire leur mise en bouche du texte avec Arthur Nauzyciel. Ils sont huit. Les sept Américains ont, pour la plupart, déjà travaillé avec le metteur en scène et certains ont l'expérience des flics et des voyous des séries télé pour avoir joué dans *Boardwalk Empire*, *Person of Interest* ou *Blue Bloods*. Eux composent la bande de la Rafale renommée en anglais The Blaze of Glory ; à leurs côtés, le Français Xavier Gallais interprète le rôle du policier qui se range en apparence du côté des malfrats pour finir par les trahir. *"C'est dans l'enfermement que Genet a construit sa langue, avec sa haine du monde extérieur, sa colère contre la société. Ecrite alors qu'il est en attente d'une grâce présidentielle, cette pièce marque pour Genet le passage du monde carcéral au monde social,* précise le metteur en scène. *Après* Splendid's, *il fera une tentative de suicide, ira même jusqu'à brûler le manuscrit original de la pièce, n'écrira plus sur l'univers des criminels. Le dernier geste artistique qui va clore cette période de sa vie n'est pas une œuvre littéraire mais un film, titré* Un chant d'amour, *qu'il réalise en 1950. Un court métrage qui tient du cinéma expérimental dans une ode à l'érotisme de corps se révélant par la sensualité de la danse et la beauté brute de la photo. Sous le regard d'un maton rivé à l'œilleton des portes de cellules, Genet nous y montre de beaux garçons qui se caressent et pas des pauvres types pourrissant sur place dans leur pisse."*

C'est en voyant *Un chant d'amour* qu'Arthur Nauzyciel se dit qu'il ne fallait peut-être pas prendre pour argent comptant la situation de *Splendid's* avec ses affranchis tatoués portant smoking et *machine gun*... *"Quand Genet transcende la solitude de l'enfermement au théâtre,* poursuit Arthur Nauzyciel, *ça donne le fantasme du temps arrêté d'un polar nommé* Splendid's. *Quand il évoque la même situation au cinéma, ça donne la liberté d'oser les images, aussi poétiques que pornographiques, qu'il filme dans* Un chant d'amour. *D'où l'envie de faire le lien entre les deux œuvres. Même si on ne projette pas le film lors des représentations,* Un chant d'amour *a considérablement influencé notre lecture de* Splendid's. *On s'est inspirés d'une image du film pour réaliser le décor, et le travail chorégraphique avec les acteurs est en permanence hanté par les attitudes et les danses charnelles de ses taulards isolés."*

Dans le spectacle, les acteurs auront très peu d'occasions de se toucher et de s'approcher. Le travail qu'ils accomplissent avec Damien Jalet a pour but de construire une mémoire

De gauche à droite : Rudy Mungaray, James Waterston, Arthur Nauzyciel et XavierG allais (photod e répétitions)

CDN Orléans/Loiret/Centre

“les acteurs expérimentent des manières de se toucher… comme s’ils touchaient le corps de leur partenaire. Ça doit venir du plus profond de la personne”

le chorégraphe Damien Jalet

du corps de l’autre, un souvenir d’une présence complice qu’ils puissent réactiver à chaque moment. *“On cherche ensemble comment le texte peut s’ancrer naturellement dans leur physique… Dans leur rapport à leur peau, dans le magnétisme d’un érotisme qui n’aura plus d’autre support qu’eux-mêmes,* estime Jalet. *Etre le corps qui désire et celui qui est désiré. Ils expérimentent des manières de se toucher… comme s’ils touchaient le corps de leur partenaire. Ça doit venir du plus profond de la personne.”*

***Last but not least*, reste un personnage dont la présence-absence rythme, par ses commentaires, l’action.** Cette voix n’existe qu’à travers le haut-parleur de la radio, seul contact des assiégés avec le monde extérieur. Arthur Nauzyciel a demandé à Jeanne Moreau, qui fut l’amie de Jean Genet, d’être cette voix off, reconnaissable entre toutes. Elle s’y est abandonnée avec humour et glamour.

Alors que la journée de travail touche à sa fin, une petite cérémonie s’improvise avec les moyens du bord autour de roulés à la fraise et au chocolat provenant du delicatessen du coin de la rue. En cette fin d’après-midi du 19 décembre, l’équipe fête l’anniversaire de la naissance de Jean Genet. Il aurait eu 104 ans. ■

Splendid’s de Jean Genet, mise en scène Arthur Nauzyciel, chorégraphie Damien Jalet, avec Ismail Ibn Conner, Jared Craig, Xavier Gallais, Rudy Mungaray, Daniel Pettrow, Timothy Sekk, Neil Patrick Stewart, James Waterston en alternance avec Stephen Barker Turner, et la voix de Jeanne Moreau. Du 14 au 16 janvier au CDN d’Orléans, en anglais surtitré en français, cdn-orleans.com, puis en tournée jusqu’au 29 avril à Tours, Lille, Bourges, Reims et Tarbes

Revue de détail des spectacles et festivals attendus en cette rentrée.

par Fabienne Arvers, Hugues Le Tanneur, Philippe Noisette et Patrick Sourd



une saison en hiver

janvier

Rhapsodie démente
mise en scène François Verret

Ralentir le temps et creuser nos mémoires : en contrepoint des commémorations de la guerre de 14-18, François Verret ouvre un vaste chantier de 2014 à 2018 sous forme de laboratoire nomade qui se déroulera dans trois villes, Paris, Strasbourg et Grenoble, où il présente un premier spectacle : *Rhapsodie démente*.

jusqu'au 17 janvier à la MC2 de Grenoble, du 21 au 23 à Strasbourg, du 27 au 31 à Rennes, le 14 février à Reims, les 10 et 11 mars à Amiens, le 17 à Cergy, le 20 à Taverny, le 27 à Fosses, les 4 et 5 juin à Montreuil

Samedi détente
chorégraphie Dorothée Munyaneza

Danseuse à la voix d'or, Dorothée Munyaneza signe sa première chorégraphie avec *Samedi détente*, entourée de la danseuse ivoirienne Nadia Beugré et du compositeur Alain Mahé. *Samedi détente* était le nom d'une émission de radio au Rwanda, avant le génocide de 1994 et l'exil de Dorothée Munyaneza qui veut, aujourd'hui, tenter de *"raconter l'indicible"*.

du 15 au 31 janvier au Monfort, Paris XVe, du 11 au 14 février à Toulouse, le 26 à Tarbes, le 26 mars à Draguignan, le 28 à Château-Arnoux-Saint-Auban, le 31 à Evry, du 7 au 9 avril à Gap, le 14 à Strasbourg

Rodrigo García à la puissance deux

Ecorché vif, gorgé d'humour et de rage, le théâtre de la provocation de l'Argentin Rodrigo García traite du sociétal et de l'intime avec la même pugnacité. Avec deux reprises à l'affiche, Rodrigo García hache menu l'imaginaire Disney. Son *Et balancez mes cendres sur Mickey* est un poème scénique où le désespoir dégouline des corps pour se transformer en miel, tandis qu'avec *Daisy*, journal intime d'une descente aux enfers, il multiplie les visions hallucinées à propos d'un réel qui fait obstacle à l'art.

Et balancez mes cendres sur Mickey du 21 au 23 janvier à Montpellier, du 28 janvier au 15 février à Aubervilliers, du 11 au 14 mars à Toulouse
Daisy du 4 au 8 mars au Théâtre du Rond-Point, Paris VIIIe

Cinéma Apollo texte Michel Deutsch et Matthias Langhoff,
mise en scène Matthias Langhoff

Ecrit à quatre mains, *Cinéma Apollo* constitue la suite scénique du célébrissime film de Jean-Luc Godard, *Le Mépris*, adapté du roman de Moravia. L'*Odyssée* d'Homère se mêle à la trame du monologue de cet auteur ressassant le délitement de son couple et la mort de sa femme. Avec François Chattot et Evelyne Didi, Matthias Langhoff retrouve ses acteurs fétiches des années 90.

du 17 janvier au 7 février à Lausanne, du 11 au 13 mars à Douai, du 1er au 7 avril à Aubervilliers, les 21 et 22 à Compiègne, les 5 et 6 mai à Cergy-Pontoise, du 28 au 30 à Toulouse

Anne Teresa De Keersmaeker

Après la beauté cinglante de *Vortex Temporum*, la créatrice belge se confronte à la musique de Brian Eno et lui emprunte le titre d'une de ses chansons, *Golden Hours*, extrait de l'album *Another Green World*. Le passage du temps évoqué par Eno devrait "parler" à Anne Teresa. Quant à *Drumming Live*, chef-d'œuvre de De Keersmaeker sur la partition



Alexandros Sarakasidis

Nelken de Pina Bausch, en mai au Théâtre du Châtelet, Paris Ier

de Steve Reich, il entre au répertoire du Ballet de l'Opéra de Lyon.

Golden Hours du 23 au 31 janvier à Bruxelles, du 13 au 20 juin au Théâtre de la Ville, Paris IVe
Drumming Live du 7 au 11 avril à l'Opéra de Lyon

Das Weisse vom Ei (Une île flottante) mise en scène Christoph Marthaler

Labiche revu et corrigé par Christoph Marthaler, la gourmandise est irrésistible et le titre en donne un avant-goût : dans *Une île flottante*, le metteur en scène part de la pièce de Labiche, *La Poudre aux yeux*, narrant la rencontre des familles petites-bourgeoises d'un couple d'amoureux, pour jouer de l'incompréhension et d'une communication boiteuse en décrétant que l'une des familles parle français et l'autre allemand. *Wunderbar !*

les 14 et 15 janvier à Tarbes, du 21 au 24 à Reims, du 25 au 27 février à Annecy, du 11 au 29 mars à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, Paris VIe

Ivanov d'Anton Tchekhov, mise en scène Luc Bondy

Personne n'a oublié sa mise en scène saisissante de *La Mouette* créée en 2000 à Vienne en Autriche. Luc Bondy revient à Tchekhov pour témoigner avec *Ivanov* de l'inquiétante dérive d'un àquoiboniste qui ruine la vie de tous ceux qui l'entourent. Réunissant une troupe d'acteurs prestigieux autour de Marina Hands et Micha Lescot, Luc Bondy choisit la première version de la pièce, une comédie si radicale que Tchekhov fut contraint de la requalifier en drame pour faire taire les critiques.

du 29 janvier au 28 février et du 8 au 29 avril à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, Paris VIe

février

le sexe des Chiens de Navarre

Avec la mise en exergue d'une saillie coquine de Marilyn Monroe, *"le sexe fait partie de la nature. J'obéis à la nature"*, Les Chiens de Navarre annoncent la couleur de leur premier spectacle consacré à la libido. Sur le sujet, certains collectionnent les cadavres dans les placards... Comme toujours chez les Chiens, la métaphore s'annonce en taille XXL quand ils se décident pour rire de nous ouvrir les portes de leurs *Armoires normandes*.

Les Armoires normandes par Les Chiens de Navarre, mise en scène Jean-Christophe Meurisse, du 3 au 7 février à Créteil, les 11 et 12 à Pontoise, du 3 au 22 mars au Théâtre des Bouffes du Nord, Paris Xe

Christophe Honoré

Une mise en scène lyrique et l'écriture d'une pièce de théâtre : Christophe Honoré est plus que jamais présent sur nos scènes. On le retrouve d'abord auteur de *Violentes femmes*, mise en scène par Robert Cantarella. Une histoire double inspirée d'un fait divers tragique avec une distribution majoritairement féminine. Changement d'atmosphère à l'Opéra de Lyon où il met en scène *Pelléas et Mélisande* de Debussy, sur un livret de Maeterlinck et sous la direction musicale de Kazushi Ono.

Violentes femmes du 4 au 15 février à Nanterre, du 18 au 20 mars à Orléans
Pelléas et Mélisande du 8 au 22 juin à l'Opéra de Lyon ▶

Jan Martens
On va beaucoup voir Jan Martens en 2015. Mais qui s'en plaindra ? Ce chorégraphe, dernier rejeton de la grande famille belge, nous épate avec ses projets. A la Bastille, il dévoile *Victor* dans le cadre de Hors-Série nº7, signé avec Peter Seynaeve, confrontation entre corps adulte et enfant à la force singulière. Du côté du Val-de-Marne ou de Villeneuve-d'Ascq, Martens est fêté avec *The Dogs Days Are Over*. Dans cette pièce, huit performers se livrent à un geste unique : sauter. Enfin, il se donne en solo avec *Ode to the Attempt*. On l'aime déjà.

Victor du 7 au 10 février au Théâtre de la Bastille, Paris XIe
The Dogs Days Are Over du 26 au 28 mars à Créteil, les 15 et 16 avril à Villeneuve-d'Ascq
Ode to the Attempt le 29 mars à Vitry-sur-Seine

Stephen Cummiskey

festival Les Hivernales d'Avignon
Vingt-cinq compagnies sont attendues pour la 37e édition du festival de danse Les Hivernales d'Avignon dont le fil conducteur sera, pour son directeur Emmanuel Serafini, *"d'avoir de la suite dans les idées"*. Traduction : on retrouve les artistes venus du monde entier qui ont traversé Les Hivernales depuis cinq ans, auxquels s'ajoutent de grands noms de la danse contemporaine : de Carolyn Carlson à La Ribot ou Salia Sanou. Et on prendra de l'avance sur les saisons avec *Sacré printemps !*, la création d'Aïcha M'Barek et Hafiz Dhaou, en écho à l'actualité politique tunisienne.

du 18 au 28 février à Avignon

Européens de tous les pays...

La création artistique n'a pas de frontières, comme le prouve l'efflorescence de festivals où formes et idées circulent plus librement que jamais.

Trop souvent bouc émissaire et cible des démagogues de tous poils, l'Europe est au cœur de plusieurs festivals où la créativité bouillonne au-delà des étiquettes et des frontières. A Marseille, la cinquième édition du festival **Parallèle** – jusqu'au 17 janvier – accueille des artistes de toutes disciplines et de tous horizons parmi lesquels on distinguera Marta Górnicka, Christophe Meierhans, Sarah Vanhee ou David Wampach. A Amiens, on affiche fièrement son identité européenne avec **Tendance Europe** – du 26 au 31 janvier –, l'occasion d'apprécier *Amore & Carne*, dialogue en mots et en musique entre Pippo Delbono et le violoniste Alexander Balanescu. Mais aussi des créations comme *Fireworks!* et *Youdream* de Superamas, *Indigence = élégance* d'Antoine Defoort et *To the Bone* d'Erna Omarsdóttir et Valdimar Jóhannsson.
De son côté, **Reims Scènes d'Europe** – du 6 au 21 février – s'interroge sur la guerre et la paix : de *Front* de Luk Perceval – plongée impitoyable dans la boucherie de 14-18 – à *L'Encyclopédie des guerres* de Jean-Yves Jouannais. A découvrir aussi des créations de Robert Wilson, Sanja Mitrovic, Yael Ronen ou Johan Leysen. A Belfort, **Europe en scènes** – du 14 au 24 avril – ouvre les frontières sous le signe de l'interdisciplinarité en accueillant des artistes aussi différents que Thomas Hauert et Angels Margarit qui présentent *From B to B*, Marlene Monteiro Freitas avec *Guintche* ou Ursula Martinez et son one-woman show, *My Stories, Your Emails*. Enfin, à Strasbourg, le festival **Premières** – du 4 au 7 juin (la programmation n'est pas encore bouclée) – reste le rendez-vous indispensable pour qui s'intéresse à la scène émergente européenne et parfois même au-delà. **H. L. T.**



The Forbidden Zone, mise en scène Katie Mitchell, en mars à Rennes

Jonathan Capdevielle
Encore sous le charme de son solo *Adishatz/Adieu* (2010), on place beaucoup d'espoir dans *Saga*, nouvel opus familial de Jonathan Capdevielle. *"L'histoire de ma famille a été ébranlée par des malheurs qui s'apparentent, sur certains sujets, à une tragédie grecque." Saga* met en scène des épisodes de ce "roman" capdeviellois dans un cadre pyrénéen. Sur scène, Jonathan partage cette saga avec Marika Dreistadt et Franck Saurel.

les 23 et 24 février à Tarbes, les 27 et 28 à Toulouse, du 4 au 7 mars au Centre Pompidou, Paris IVe, les 11 et 12 à Poitiers, le 24 mars à Aurillac, du 14 au 17 avril à Créteil

Katie Mitchell, l'Européenne
De la reprise d'une mise en scène lyrique créée au dernier Festival d'Aix-en-Provence, à son ultime opus théâtral avec les acteurs de la Schaubühne de Berlin, l'Anglaise Katie Mitchell s'affirme en représentante overbookée de la création européenne. Avec *Trauernacht*, la pureté des cantates de Bach cadre un cérémonial de deuil convoquant la douleur d'enfants fantomatiques, tandis que *The Forbidden Zone* revient sur la découverte du zyklon B, via le suicide de la femme du chimiste allemand qui mit au point ce gaz mortel.

Trauernacht direction musicale Raphaël Pichon, mise en scène Katie Mitchell, le 24 février à Valence
The Forbidden Zone d'après Duncan Macmillan, mise en scène Katie Mitchell, du 26 au 28 mars à Rennes

mars

Affabulazione de Pier Paolo Pasolini, mise en scène Stanislas Nordey
Depuis *Bête de style* en 1992, le théâtre de Pier Paolo Pasolini accompagne le parcours de Stanislas Nordey, qui a déjà monté quatre pièces de l'auteur italien. Après avoir filmé *Œdipe roi*, où un fils tue son père, Pasolini inverse les rôles en mettant en scène un infanticide dans *Affabulazione*. A la fois acteur et metteur en scène, Stanislas Nordey interprète le rôle de ce père meurtrier.

du 3 au 13 mars à Lausanne, du 17 au 21 à Rennes, du 27 au 29 avril à Saint-Etienne, du 12 mai au 6 juin au Théâtre national de la Colline, Paris XXe

Egg d'Hideki Noda
En inventant une nouvelle discipline sportive, le Japonais Hideki Noda tire prétexte de la chronique intime d'une équipe nippone de lancer d'œufs pour mettre en perspective les trois rendez-vous de son pays avec les Jeux olympiques. En attendant l'édition de Tokyo 2020, l'action, qui se déroule durant les Jeux de 1964, est habitée par les fantômes des années 40, quand l'événement fut annulé au Japon pour cause de Seconde Guerre mondiale. On ne fait pas de théâtre sans casser des œufs… Hideki Noda ouvre les dossiers qui fâchent dans la profusion des images d'une très caustique comédie musicale.

du 3 au 8 mars au Théâtre national de Chaillot, Paris XVIe ►



Das Weisse vom Ei (Une île flottante), mise en scène Christoph Marthaler

festival Le Standard idéal

De Moscou à Shanghai, de Naples à Berlin, ce rendez-vous indispensable consacré à la création internationale présente cette année une édition hors les murs, la MC 93 de Bobigny étant en travaux. La programmation est particulièrement copieuse : *Pouilles* d'Amedeo Fago, *Darling* par les Ricci/Forte, *La Cerisaie* de Tchekhov et *Gaudeamus* par Lev Dodine, *La Grande Mélancolie* et *Une femme chaste* par le théâtre Liyuan de Chine du Sud. Sans oublier, côté musique, Toni et Pepe Servillo avec *La Parola canta*, les Dark Daughters, rockeuses ukrainiennes venues de Kiev, et la Black Rock Coalition, quatorze chanteuses qui revisitent l'histoire de la soul.

du 4 mars au 28 juin à Saint-Denis, Montreuil, Malakoff, Paris

Solaris opéra de Dai Fujikura, mise en scène Saburo Teshigawara

Un ouvrage de science-fiction qui devient un film qui devient un opéra. Vous suivez ? *Solaris*, de Stanislas Lem, après avoir inspiré le cinéaste Andreï Tarkovski, devient un opéra écrit par Dai Fujikura et mis en scène par le chorégraphe Saburo Teshigawara. Soit un drame psychologique dans le huis clos d'un vaisseau spatial. Pour Teshigawara, c'est une réflexion sur la mort, la reproduction, l'éternité. *"Et le temps bien sûr..."* Nicolas Le Riche, étoile de l'Opéra de Paris, qu'il a quitté en 2014, sera de cette aventure sidérale.

les 5 et 7 mars au Théâtre des Champs-Elysées, Paris VIIIe, les 24, 26 et 28 à Lille

festival EXIT

Eclectique et défricheur, EXIT conjugue les arts à tous les temps, mêlant théâtre, danse, performance, créateurs et plasticiens de tous poils. Un foisonnement toujours bienvenu où l'on pourra notamment découvrir *Mary Stuart* de Schiller, temps fort de cette rentrée mis en scène par Ivo Van Hove ; *The Dog Days Are Over* du chorégraphe Jan Martens ; *Biopigs* (reprise du 9 au 19 avril à Nanterre), dernière création de Sophie Perez et Xavier Boussiron où l'on croisera les figures de Jacqueline Maillan, Françoise Dolto, Peggy Guggenheim ou Edith Piaf.

du 26 mars au 5 avril à Créteil

mai

Pina Bausch

La saison sera Pina ou ne sera pas. Après la découverte de *Two Cigarettes in the Dark* en septembre, coup double au printemps avec la reprise de *Für die Kinder von gestern, heute und morgen* (2002) et ses grands enfants sur le plateau. Plus incandescent encore, *Nelken*, que le public réclame à cor et à cri depuis un moment. Sur un parterre d'œillets vite défraîchis, Pina Bausch convoque une humanité chancelante, des histoires d'amour qui finissent mal et quelques-unes des plus belles danses de son répertoire.

Für die Kinder von gestern, heute und morgen du 21 au 30 mai au Théâtre de la Ville, Paris IVe
Nelken du 12 au 17 mai au Théâtre du Châtelet, Paris Ier



Simon Hallström

juin

Rambert à nu de et par Pascal Rambert
Ce ne sont pas encore les œuvres complètes – ni les éditions de la Pléiade. Mais quand même un parcours conséquent en forme de retour sur la création de Pascal Rambert, auteur, metteur en scène et directeur unanimement salué du Théâtre de Gennevilliers. L'espace de l'écriture et celui du plateau sont indissociables dans la démarche de Pascal Rambert. On pourrait parler aussi d'autofiction tant l'auteur nourrit ses récits de sa propre histoire, comme on pourra s'en rendre compte en voyant ou revoyant *Memento Mori*, *Clôture de l'amour*, *Avignon à vie*, *De mes propres mains* et *Libido Sciendi*.

du 9 au 20 juin au Théâtre des Bouffes du Nord, Paris X^e ■

l'ardent flamenco de Rocío Molina

A Nîmes comme à Paris, la danseuse prodige qui a révolutionné le flamenco maniera le feu et la grâce.

En quelques spectacles, Rocío Molina a changé la donne en imposant son flamenco transgenre. Originaire de Malaga, plus jeune interprète honorée du prix national de danse en Espagne, elle a mis debout la Biennale de Séville en septembre. *Bosque Ardora* est une déflagration gorgée de cuivres, de danse et d'images. La chorégraphe prodige dit s'être inspirée de la nature comme du théâtre nô ou du kabuki : *"Ce qui m'intéresse, c'est de mettre au jour l'exacte jonction de l'humain et de l'animal. J'ai toujours besoin de découvrir cette personne-là, chez moi comme chez les autres."* Dans un décor de forêt inversée avec des arbres pendus au ciel du théâtre, Molina et son dramaturge Mateo Feijoo donnent à voir une chorégraphie proche de la transe, un dialogue permanent avec deux fabuleux danseurs, Eduardo Guerrero et David Coria. On sort de ce *Bosque Ardora* la tête à l'envers. **P. N.**

Bosque Ardora les 24 et 25 janvier au Festival Flamenco de Nîmes, les 14 et 15 mars à la Biennale d'art flamenco au Théâtre national de Chaillot, Paris XVIe. Egalement à Chaillot, *Felahikum* avec Rocío Molina, Sébastien Ramirez et Honji Wang, les 18 et 19 mars



The Smell of Us
de Larry Clark

Les kids du Trocadéro s'aiment, se défoncent et baisent à tout-va. La Larry Clark's touch au sommet de sa fureur désirante et de sa flamboyance.

Depuis sa présentation en sélection parallèle à la dernière Mostra de Venise, *The Smell of Us* s'est forgé une petite réputation d'infréquentable. Critiques calamiteuses, distributeurs aux abois, abandonnant les droits du film dans un geste quasi désespéré, échos d'un tournage anarchique conclu par une grève des acteurs et la réécriture précipitée du scénario : le nouveau méfait de Larry Clark annonçait a priori une sérieuse crise d'inspiration. Mais la rumeur envoya un peu trop vite le vieux maître de Tulsa à la retraite, tant *The Smell of Us* n'a au final rien de l'accident présagé. Au contraire, on parlera plutôt d'un film-somme, du testament nu et fragile d'un cinéaste qui ravive les premières flammes de son œuvre punk tout en s'abandonnant à un horizon plus autobiographique et introspectif. Débarqué à Paris pour son premier film en langue étrangère, Clark reste ici en apparence fidèle à son éternel sujet (les sociabilités adolescentes en milieu clandestin, qu'il restitue depuis les années 70) et à sa méthode, alliant documentaire et fiction dans une confusion vertigineuse.

Revoilà donc le portrait d'une bande de kids marginaux, Math, JP, Pacman et les autres, des skateurs à peine majeurs qui traînent en meute sur le parvis du Trocadéro, baisent salement et se crament le cerveau à la dope dans des caves miteuses. De jeunes garçons tellement paumés qu'ils décideront, pour des raisons laissées obscures, de vendre leur corps sur des sites d'escorts au profit d'hommes et de femmes parfois mal intentionnés, se laissant peu à peu aspirer dans un cycle nocif de débauche et d'exploitation.

A ce décor plutôt balisé, tableau pointilliste d'une jeunesse haut perchée, *The Smell of Us* ajoute un intrus, qui donne sa force au récit : Larry Clark lui-même.


Lukas Ionesco

Le cinéaste, qui ne s'était jamais autant mis en scène, est partout présent dans le film, devant et derrière la caméra, comme une ombre maléfique autour de laquelle ce petit monde adolescent gravite et se brûle. Il est ce clochard infâme, appelé Rockstar, qui se pisse dessus et se traîne au sol ; ce client libidineux qui lèche les pieds d'un prostitué en meuglant de plaisir ; et peut-être ce jeune filmeur, Toff, qui accompagne la meute et documente chacun de ses exploits. Trois faces d'une même autobiographie complexe et torturée, un retour sur soi où Larry Clark se met à poil, révèle ses angoisses et témoigne de l'effroi que lui provoque son propre vieillissement.

Ce n'est pas la première fois que l'auteur aborde la question de l'âge (*Ken Park*, déjà, dressait le portrait de parents coupables) mais jamais il n'avait fait preuve d'autant de violence ni de cruauté, jamais il n'avait paru si blessé par le temps. Et le prodige de son nouveau film est que ce constat ne débouche pas sur une lamentation passive ; il agit à l'inverse comme un puissant moteur de désir.

Se détester, pour Larry Clark, c'est aimer encore plus fort ses modèles adolescents, dont il saisit la jeunesse avec une sensualité inouïe, exaltant leurs odeurs, leurs langues et leurs beautés immaculées. *The Smell of Us* n'est ainsi qu'une affaire de corps qui s'affrontent : peau vierge et blanche des kids, filmés comme des statues grecques à la faveur d'une majestueuse

se détester, pour Larry Clark, c'est aimer encore plus fort ses modèles adolescents

scène de club, contre peau écaillée des vieillards auxquels le réalisateur donne des airs de monstres irréalistes, de vampires ou de goules assoiffés de sang neuf.

Libéré des préoccupations sociologiques qui ont parfois grevé ses films, Larry Clark sculpte les formes et retrouve ici ses premiers instincts photographiques, son statut d'esthète de la jeunesse. Même son recours aux nouveaux régimes d'images (minicaméras, Skype, téléphones portables, etc.) ne sert pas un quelconque supplément de réalisme mais produit d'autres expérimentations formelles, abstractions pixellisées épousant les corps adolescents. D'autres visions éclatantes issues du cerveau troublé d'un cinéaste qui conclura dans un grand brasier le plus vif et juvénile des films testamentaires.

Romain Blondeau

The Smell of Us de Larry Clark, avec Lukas Ionesco, Théo Cholbi, Diane Rouxel, Hugo Behar-Thinières (Fr., 2014, 1 h 28)

lire aussi notre reportage p. 38 et l'entretien avec Lukas Ionesco p. 44



Les Nouveaux Sauvages
de Damiàn Szifron

Les dysfonctionnements de la société argentine dépeints dans une farce teigneuse et hilarante.

Pré-générique : les passagers d'un avion s'aperçoivent petit à petit qu'ils ont tous connu un dénommé Pasternak. Mais de Buñuel on passera rapidement à Agatha Christie puis au cauchemar paranoïaque... A l'image de son ancêtre italien revendiqué *Les Nouveaux Monstres* (signé par Dino Risi, Ettore Scola et Mario Monicelli en 1977), *Les Nouveaux Sauvages* est un film à sketches qui décortique avec une malice un brin perverse la psyché de l'homme ou de la femme moderne confrontés à une haine qui les dépasse. Il décrit plus précisément ce moment où l'humain, à bout de nerfs, dépassé par un sentiment d'injustice, verse soudain dans la barbarie la plus extrême avec une jouissance à la fois profonde et communicative.

Nulle complaisance ici, pourtant, nul cynisme, nulle affirmation rance d'une supposée méchanceté ontologique de l'âme humaine. Mais du pur comique, donc du politique. Produit par El Deseo, la maison des frères Almodóvar, le film décline avec habileté un cinéma d'action populaire très découpé, quasi publicitaire, mais heureusement sans jamais se départir d'un regard de biais, distancié et moral, qui l'empêche toujours de verser dans la démagogie ou le populisme anti-étatique – retombant parfois in extremis sur ses pattes par un petit retournement, un petit glissement du sens. Tout en menant sans vergogne ses petits scénarios sadiques jusqu'à leur terme, et épuisant toutes leurs ressources avec une rigueur narrative impeccable, le film claudique gentiment et joyeusement sur ses deux pieds : le grotesque monstrueux à droite, et un regard critique à gauche.

On a l'habitude de dire qu'un film à sketches est toujours inégal, mais l'on aurait bien du mal à le dire de celui-ci, même si chacun aura son segment préféré. Filmé avec une efficacité de story-board un peu ostensible, certes, cette satire du monde contemporain atteint son but : décrire une société occidentalo-sud-américaine en apparence lisse, psychorigide et parfaite, mais en réalité rongée par le doute, la menace, la corruption, les récupérations médiatiques, la culpabilité (la famille, le monde de la Justice et l'Etat en prennent pour leur grade), qui se libère de l'angoisse par à-coups, par l'expression subite et incontrôlée de ses plus bas instincts. Comme l'écrivait le situationniste Raoul Vaneigem, *"le laxisme n'est pas le souffle de la liberté mais la respiration de la tyrannie"*. Comment vivre ensemble dans une société civilisée quand elle a fini par devenir un carcan pour les passions, les pulsions les plus primitives et normales comme la colère ?

Pourtant, le film garde toujours un regard bienveillant sur ses personnages, surtout les plus fragiles (notamment l'extraordinaire mariée du dernier sketch, Erica Rivas – que nous fûmes plusieurs, cette année à Cannes où le film était en compétition, à élire prix d'interprétation féminine...). On y rit beaucoup, souvent jaune ou rouge, de la honte d'avoir versé dans les mêmes travers violents pour des raisons d'apparence dérisoires. Mais sous ses couverts légers, *Les Nouveaux Sauvages*, film destiné à plaire au grand public, touche au plus intime et ne se laisse jamais aller à la facilité. **Jean-Baptiste Morain**

le film décortique avec malice la psyché de l'homme ou de la femme moderne confrontés à une haine qui les dépasse

Les Nouveaux Sauvages de Damiàn Szifron, avec Ricardo Darín, Oscar Martinez, Erica Rivas (Arg., Esp., 2014, 2 h 02)



Joker
de Simon West

avec Jason Statham
(E.-U., 2015, 1 h 33)

Jason Statham casse tout, comme d'hab, mais il s'égare.

On serait prêt à donner le bon Dieu sans confession à Simon West (*Les Ailes de l'enfer*, *Lara Croft: Tomb Raider*, *Expendables 2*) à cause de sa candeur dans l'approche du thriller, de son regard décomplexé sur son acteur principal (Jason Statham), pris pour ce qu'il est, un beauf bête et brutal, un peu moins ringard que d'autres.
Ce qu'on comprend moins, c'est la construction du film, dont les blocs disparates pourraient chacun générer un long métrage distinct. En dehors du *revenge movie* attendu (Statham oblige), on a aussi un *buddy movie* incongru (Statham flanqué d'un béni-oui-oui milliardaire), plus un long tunnel sur l'addiction au jeu (Las Vegas oblige), où la frénésie policière se suspend totalement. Bref, un récit qui papillonne, où rien n'est approfondi et qui se clôt miraculeusement.
Reste le plaisir fugitif de voir le macho à l'improbable accent anglaméricain se métamorphoser soudain en surhomme et rétamer deux musclors en trois secondes chrono. **Vincent Ostria**



Bébé tigre
de Cyprien Vial

avec Harmandeep Palminder, Elisabeth Lando
(Fr., 2014, 1 h 27)

Entre social et intime, un premier film un peu trop attendu sur un sujet inattendu : l'immigration du sous-continent indien.

Ces derniers mois, *Bébé tigre* avait bénéficié d'un certain succès sur la route des festivals. On eût pu bien sûr le mettre au crédit de son acteur, Harmandeep Palminder, garçon entre deux âges au jeu sobre et tenace. Ou alors de son réalisme social bien cuisiné, parsemé d'action, à l'aise dans les engrenages du récit. Choses bien vraies, pour ce premier film où tout roule en effet plutôt bien, mais il serait plus honnête de reconnaître que son véritable atout est, tout simplement, sa thématique inédite dans le cinéma français : l'immigration indienne. De mémoire, l'avait-on déjà filmée ?

Des immigrés, on en a vu, mais Many, jeune Pendjabi de 17 ans, diffère sensiblement du modèle nord-africain mieux connu. Il est seul, et un peu trop jeune pour l'être (famille d'accueil, lycée et communauté sikh le tirent tous vers un épanouissement différent) ; il est pris dans une mafia, entre les passeurs et les boulots clandestins ; il a besoin de réussir scolairement pour décrocher la nationalité, qu'aucun droit du sol ni du sang ne pourra lui valoir.

Cyprien Vial a mûri *Bébé tigre* comme on mûrit un documentaire : il a voulu approfondir à la caméra la découverte d'un fragment de réel (la rencontre d'un jeune immigré bangladais). Il a eu le réflexe de la fiction, mais cela ne change rien au fait qu'on est essentiellement pris dans son film par une soif d'information. Il a été conçu ainsi : les élans narratifs n'y ont pas d'autre but que de nous servir sur un plateau l'entière vision du fait social.

L'exposé est sans défaut mais on ne peut s'empêcher d'y trouver, outre une ambition un poil trop humble, la répétition affadie d'un modèle de premier film français mi-social, mi-intime, dont la boussole est restée bloquée sur quelques débuts fulgurants (Zlotowski, Sciamma), et qu'on aimerait bien voir emprunter de nouveaux chemins. **Théo Ribeton**



Himmler – The Decent One de Vanessa Lapa

Un portrait d'Himmler au travers de sa correspondance conjugale. Ou comment l'horreur nazie fut euphémisée par ses acteurs.

Dans l'immense *Les Bienveillantes* (Goncourt 2006), Jonathan Littell imaginait une fiction historique depuis le point de vue d'un nazi ordinaire. Je ne sais pas si on peut qualifier Heinrich Himmler de "nazi ordinaire" mais le film de Vanessa Lapa s'inscrit dans l'optique immersive de Littell et en propose une déclinaison documentaire : se mettre dans la tête des nazis pour tenter de comprendre le mal de l'intérieur.

Le film est construit à partir de la correspondance privée d'Himmler, exhumée l'année dernière et objet d'un petit événement éditorial sur lequel avait déjà travaillé Vanessa Lapa. A partir de ces lettres entre le dignitaire nazi et son épouse, lues en voix off par des comédiens, illustrées d'images d'archives, le film compose une biographie épistolaire et parcellaire du sinistre concepteur de la solution finale. Frappe d'abord le contraste entre la mièvre banalité des propos échangés et la monstruosité de ce que l'on sait. Himmler et son épouse Marga ne parlent jamais d'Auschwitz, des chambres à gaz, des millions d'êtres assassinés ou suppliciés, mais de dures journées de travail, d'emplois du temps chargés, de maux de ventre (tiens, comme dans le roman de Littell), de sentimentalité kitsch et affectée.

Mais si l'on tend l'oreille, qu'on se concentre sur certains détails noyés dans l'insignifiance (tel commentaire sur les Juifs, telle insistance sur la discipline des filles…), on se rend compte que l'antisémitisme de la famille Himmler précédait l'avènement au pouvoir d'Hitler ou que le totalitarisme nazi s'insinuait jusque dans les familles. On comprend aussi que l'épouse Marga savait et partageait les convictions de son mari, contrairement à ce qu'elle affirmera dans son classique système de défense à la Libération.

On apprend aussi qu'une des filles Himmler dirige encore à ce jour une association d'aide aux anciens nazis. On finit par saisir que la contradiction entre la prose gnangnan des Himmler et Auschwitz n'est peut-être qu'apparente : quand ils parlent pluie, beau temps ou "boulot", ils savent qu'ils parlent de zyklon B et de crématoires, selon les euphémismes de la langue nazie remarquablement analysés par Victor Klemperer.

Dernier point : est-il raisonnable de livrer au public des mots et images de source nazie ? Au cas où un spectateur d'aujourd'hui ignorerait tout d'Himmler, cet excellent documentaire se conclut par quelques images des charniers euphémisés ou occultés par les Himmler et par quelques cartons informatifs. Reste qu'à la fin de ce film comme après tout ce qu'on a vu ou lu sur la Shoah, on en sait encore un peu plus mais on bute toujours sur un mystère insondable pour la raison : pourquoi ? **Serge Kaganski**

Himmler – The Decent One de Vanessa Lapa (Aut., Isr., 2014, 1 h 34)

Alda et Maria

de Pocas Pascoal

avec Ciomara Morais, Cheila Lima (Port., 2012, 1 h 34)

Un conte en partie autobiographique dans le Lisbonne des années 1980.

On sait maintenant depuis quelques années qu'il faut garder un œil attentif sur le cinéma portugais contemporain, en pleine effervescence malgré une industrie menacée. Ses locomotives s'appellent Miguel Gomes *(Tabou)* et João Pedro Rodrigues *(Mourir comme un homme)*, et d'autres auteurs plus méconnus arrivent régulièrement à leur suite avec d'excellentes surprises.

Récit en partie autobiographique, *Alda et Maria* s'inspire de la jeunesse de la réalisatrice, immigrée angolaise. Le film suit deux sœurs tentant de trouver leur place à Lisbonne dans les années 1980 et carbure, malgré la dureté du sujet, à une sorte de candeur idéaliste, tangible dans les scènes de complicité. On regrette parfois qu'elle ne soit pas mieux dosée – l'innocence frise parfois la nigauderie – mais l'on comprend bien que cela a à voir avec le mode du conte, *Alda et Maria* étant un *Hansel et Gretel* pour migrants, avec sa maison de pain d'épices et même sa sorcière. Il se raconte au fil de la marche et des rencontres, bercé par quelques lieux de rendez-vous – comme la cabine téléphonique où, tous les dimanches, les deux sœurs attendent fébrilement l'appel de leur mère, retenue en Angola.

Théo Ribeton





Wild

de Jean-Marc Vallée

avec Reese Witherspoon (E.-U., 2014, 1 h 56)

Mélo au grand air par l'auteur de *Dallas Buyers Club* . Trekking et larmoiements au programme.

Reese Witherspoon fait du trekking… Plus nunuche que son modèle putatif (cf. titre), *Into the Wild* de Sean Penn, cette transposition féminine est tout à fait conforme aux précédents efforts du spécialiste québécois du mélo social alambiqué et à sa manie des tiroirs et sous-tiroirs nostalgico-dramatiques (flash-backs à gogo). Procédé qui court-circuite totalement l'aspect messe panthéiste et retour à la nature de cette épopée le long d'un GR californien, le Pacific Crest Trail. Ici, le but n'est pas le chemin, selon la maxime pseudo-bouddhiste ; l'enjeu, c'est avant tout de trier un peu le chaos intérieur d'une femme ayant morflé toute sa vie. Du strict point de vue de l'actrice, Reese Witherspoon, c'est le rôle à oscar pittoresque, consistant à prouver qu'on peut aussi jouer une loseuse relativement déféminisée et vaguement crade.

Le plus rebutant ne se trouve pas là, ni dans le parcours, ni dans la légère satire de la guilde des routards, ambiance Vieux Campeur, l'esprit youkaïdi. Ce qui pénalise le film, c'est bien son tombereau mélodramatique égrené mécaniquement, comme un mantra. La belle échevelée se souvient sans cesse de l'horreur de sa vie chargée : l'enfance pauvre avec une mère malade, décédée très tôt ; la jeunesse détruite par l'excès de sexe et de drogue ; le mariage raté. L'obscénité du malheur selon Jean-Marc Vallée, incapable de doser ses effets, qui adore empiler les couches de pathos jusqu'à l'écœurement. Cela est-il destiné à insuffler du lyrisme dans le trajet assez plan-plan de la marcheuse ? En tout cas, plombée par ces retours en arrière accablants, l'aventure physique et spirituelle n'a de sauvage que son titre.

Vincent Ostria



Souvenirs de Marnie
d'Hiromasa Yonebayashi

Miyazaki parti, le studio Ghibli s'occidentalise.

J*e n'ai pas l'intention de changer le monde en un seul film, comme pourrait le faire Miyazaki-san"*, déclare Hiromasa Yonebayashi. Constat d'échec ou pragmatisme ? Toujours est-il que Yonebayashi, adoubé par le maître, qui chapeauta son premier film, *Arrietty – Le petit monde des chapardeurs*, se consacre au sentimentalisme et à l'imagerie (rétro) occidentale. L'important n'est pas que le matériau de départ soit un *"classique anglais de la littérature pour enfants" (When Marnie Was There)*, mais que le cinéaste ne l'ait pas nipponisé comme Miyazaki le faisait avec des fables occidentales (dont *Arrietty*).

Cette histoire de petite fille à la campagne débute comme nombre d'*anime* japonais, dans un cadre familier et quotidien, puis bifurque du côté des fables européennes : l'héroïne rencontre un fantôme, blondinette à la Disney (Cendrillon ou Belle au bois dormant) qui vit dans un manoir théoriquement abandonné. Mélo néogothique évaporé et édulcoré à la Enid Blyton (*Le Club des Cinq*, *Le Clan des Sept*). Cependant, les sempiternels clichés romantiques, les conventions narratives, sont transcendés par la forme, par l'impeccable ligne claire Ghibli, qui transforme des atomes de lumière en feux scintillants, la nature en sublime épiphanie.

En cherchant bien, on trouvera mille correspondances avec l'œuvre de Miyazaki et consorts, mais on aurait préféré qu'elles ne soient pas enfouies sous une gangue de vieux bonbon XIXe siècle ; nostalgie d'un Occident poussiéreux auquel la furia animiste de Miyazaki avait mis une bonne claque. Le studio Ghibli se disneyise-t-il ? On espère que non. **Vincent Ostria**

Souvenirs de Marnie d'Hiromasa Yonebayashi (Jap., 2014, 1 h 43)



Loin des hommes
de David Oelhoffen

avec Viggo Mortensen, Reda Kateb, Djemel Barek, Nicolas Giraud (Fr., 2014, 1 h 41)

Les prémices de la guerre d'Algérie traitées dans une imagerie de western.

Dans les années 1950, en Algérie, deux hommes que tout sépare (un instituteur occidental et un Arabe poursuivi par la justice pour crime) vont être amenés à se rapprocher, à se soutenir, à devenir solidaires l'un de l'autre, tiraillés entre les indépendantistes et l'armée française – c'est le début de la guerre d'Algérie. Adaptation d'une nouvelle d'Albert Camus, *"L'Hôte"*, *Loin des hommes* se situe stylistiquement à l'opposé de la sobriété, de la simplicité et du lyrisme de Camus. Son réalisateur, David Oelhoffen, a souhaité transformer ce texte sur l'engagement en un film sur l'altérité, la découverte de l'autre. Pourquoi pas. Mais il se laisse griser par la beauté des paysages, ajoute des scènes d'action qui alourdissent le propos et entraînent le récit sur des chemins secondaires. Tout se brouille peu à peu, le spectateur se perd dans une forêt de signes incohérents, balayée par un vent de sable. Ce que le film gagne en péripéties dramatiques, il le perd du côté de la rigueur de la pensée. La fin, différente de celle de Camus, laisse même assez perplexe : elle libère le personnage de l'Arabe, mais le fait trahir son idéal d'honnêteté et de courage. Un travail très confus. **Jean-Baptiste Morain**

Par le réalisateur de *The Color Wheel*

"Un humour décapant... parfois éblouissant"

The New York Times

JASON SCHWARTZMAN
ELISABETH MOSS
KRYSTEN RITTER
JOSÉPHINE DE LA BAUME
avec JONATHAN PRYCE







Listen Up Philip

Un film d' ALEX ROSS PERRY

Au cinéma le 21 janvier


Pierre Vialle/Son et Lumière

les mystères de Paris

En faisant se croiser tout le spectre social, géographique et culturel de la capitale, la nouvelle minisérie d'Arte tente beaucoup. Et réussit quoi ?

Les tentatives sortant du cadre manquent assez cruellement dans la fiction française pour qu'on s'intéresse un minimum à celles qui surgissent à intervalles plus ou moins réguliers. En croisant les destins d'une flopée de personnages dans la capitale française pendant vingt-quatre heures mouvementées, *Paris* n'a rien d'un ovni radical, mais cette minisérie en six épisodes se traverse comme une sorte d'essai et de divagation fictionnelle. Il est possible de s'y amuser en immersion consentie.

On entre là-dedans comme dans un jeu de piste, sur les traces de quelques hommes et femmes choisis. Le programme est copieux. Au débotté, l'histoire d'amour entre un procureur et une jeune chanteuse de cabaret transsexuelle en phase de transition homme vers femme ; les soucis du Premier ministre embarqué dans une affaire trouble et dont le fils ado fugue ; la galère d'un couple de jeunes Maghrébins pour sortir de la précarité et des préjugés ; les problèmes de couple d'une conductrice de bus en pleine crise syndicale dont le mari pète les plombs, etc. Le mot qui s'impose – évident et même scolaire –, les amateurs le connaissent sur le bout des doigts : "choral". On pense bien sûr à *Short Cuts* d'Altman, ainsi qu'aux très lourdement symboliques *Babel* d'Alejandro González Iñárritu et *Collision* de Paul Haggis, pardon pour leurs fans. Temps réel oblige, on imagine même de manière incongrue un lien avec les aventures de Jack Bauer en mode RATP. Mais c'est plutôt pour rire.

A la fois chronique familiale, polar social et leçon de géographie alternative, *Paris* façonne un récit où les personnages s'imbriquent et se croisent sous des formes attendues (beaucoup de liens familiaux, amoureux ou professionnels) mais aussi par le biais du hasard, notamment via des objets – un vanity oublié dans un bus, par exemple… La créatrice et unique scénariste de la série, Virginie Brac, s'est amusée avec les détails et les actes manqués. *"Je me suis beaucoup laissé guider par les objets : revolver, fourrure, portable, sac… On voyage avec eux, ils nous permettent de passer d'un monde à l'autre, de rendre visibles des liens invisibles."* Avec le réalisateur Gilles Bannier (connu notamment pour la série de Canal+ *Reporters*), la créatrice forme un duo solide. Ils ont travaillé ensemble sur la deuxième saison d'*Engrenages* en 2007 et donné vie à l'un des succès d'estime de 2011, *Les Beaux Mecs* (France 2), ce qui offre à cette nouvelle entreprise commune une énergie proche du thriller qui le plus souvent fonctionne.

"je me suis beaucoup laissé guider par les objets… On voyage avec eux, ils nous permettent de passer d'un monde à l'autre" Virginie Brac, scénariste

Il fallait cette énergie doublée d'une certaine cohérence dans la tonalité, car l'ambition de l'entreprise est réelle. *Paris* s'érige en incarnation du métissage entre les genres, les classes et les styles. Un noble travail de plomberie narrative et visuelle qu'on imagine éprouvant et dont la douleur potentielle se sent par moments, tant la ligne est fragile entre le tourbillon qui emporte et l'exercice de style qui enserre. Parfois, chercher l'épaisseur d'un drame fourni alors que tout est regroupé en vingt-quatre heures (et que le temps de fiction disponible pour chaque personnage est compté) oblige à passer par quelques raccourcis outrés.

La recherche d'intensité systématique peut lasser, la barque *Paris* est parfois trop chargée. Ce n'est pas une raison pour refuser de monter dedans car elle est également accueillante, délestée de l'habituel folklore qui pollue la plupart des séries et/ou films consacrés au décor parisien, voire antitouristique au possible. Le hic ? Sa diffusion rapide en deux soirées, donc trois épisodes à la fois. **Olivier Joyard**

Paris les 15 et 22 janvier, 20 h 45, Arte

à suivre…

Chris Carter à la retraite ?

The After, nouvelle création du scénariste mythique de *X-Files*, avait été plébiscitée lors de la mise en ligne de son pilote l'an dernier. Une saison entière avait été commandée mais Amazon vient de stopper la production sans donner de raisons. La série ne verra pas le jour, ce qui pourrait sonner le glas de la carrière de Chris Carter, 57 ans. L'homme avait pourtant régné sur la télé US des années 90 et formé Vince Gilligan de *Breaking Bad*.

Girls reviendra

Avant même la diffusion du premier épisode de la nouvelle saison de *Girls* le 11 janvier, HBO a donné une nouvelle fois la preuve de sa puissance de communication en offrant à la série de Lena Dunham un bonus d'une saison – la cinquième, à échéance 2016 – sans attendre. Et démontré une fois encore que les audiences représentent pour la chaîne câblée une problématique du passé.

GoT voit grand

Toujours plus mégalo, la série d'heroic fantasy va voir certains épisodes de sa quatrième saison projetés dans des salles de cinéma IMAX au Etats-Unis à la fin du mois. Avec la promesse généreuse d'un trailer de la cinquième saison en bonus – elle arrive en avril.

agenda télé

Chicago Police Department (TF1, le 14 à 20 h 50)
A 68 ans, l'inusable Dick Wolf (*New York, police judiciaire* et ses nombreux dérivés) change de ville mais regarde toujours le monde du point de vue de l'ordre – la police. A voir pour la maîtrise du classicisme.

Flight of the Conchords (OCS City, le 17 à 17 h 20) Cet improbable et jouissif show comico-musical a mis en scène deux compères néo-zélandais pendant une vingtaine d'épisodes à la fin des années 2000. C'était le bon temps.

Veep (Canal+ Séries, le 18 à 20 h 50)
Rediffusion depuis le début de l'une des meilleures séries comiques des dernières années, avec Julia Louis-Dreyfus (ex-*Seinfeld*) en vice-présidente carabinée.



Sky Italia/Beta Film

affaires de famille

***Gomorra*, le livre de Roberto Saviano sur la mafia napolitaine, est adapté en série. Apre et mordant.**

Après le livre de Roberto Saviano (2006) puis l'adaptation en film par Matteo Garrone (2008), *Gomorra* s'incarne désormais à travers une série réalisée par Stefano Sollima (*Romanzo criminale*). Premier réflexe obligatoire ? Ne rien regretter. Oublier les autres représentations pour découvrir un monde nouveau, aux goûts, aux odeurs et aux sensations inédits. L'auteur de ce qui reste un livre marquant sur la Camorra, emblème de la lutte contre le crime organisé en Italie, n'a pas participé à l'écriture des scénarios. Mais il y a jeté un regard pour éprouver l'agréable possibilité d'un récit étiré et donc moins elliptique. *"Un trop grand nombre d'intrigues avaient été passées sous silence dans le film et elles pouvaient être racontées dans une série"*, a expliqué Saviano.

Ancrés dans la réalité du quartier napolitain de Scampia où ils ont été intégralement tournés, les douze épisodes de *Gomorra* racontent la lente et radicale lutte de pouvoir qui décime un clan et fait régner la terreur, sur fond de puissant conflit filial. Un drame finalement classique scandé par un cliquetis abrupt de détails et de postures violentes. Comme *The Wire* avant elle, *Gomorra* bénéficie de l'effet de vérité que lui procure son matériau de base, même si la comparaison avec le chef-d'œuvre télévisuel des années 2000 doit s'arrêter là.

Conçue par des Italiens pour être vue par un public international – donc avec beaucoup de moyens –, cette saga plutôt captivante redonne aussi espoir en la possibilité d'une hypothétique "fiction européenne". C'est déjà bon à prendre.
O. J.

Gomorra à partir du 19 janvier, 20 h 50, Canal+

musiques

"j'ai abandonné mon âme pour devenir qui je suis"

Sauvé par le blues, **Marilyn Manson** s'offre une renaissance inespérée sur son nouvel album. Rencontre intimiste avec l'homme doux et lettré derrière la rock-star destroy.

Coincé dans un personnage de cirque qui goûte à tous les excès, dans une routine qui l'empêchait de se renouveler, Marilyn Manson était devenu prévisible. Mais depuis quelques mois, on l'a croisé là où on ne l'attendait pas : égérie d'une campagne Saint Laurent ou nouveau personnage de la série *Sons of Anarchy*. Porté par sa volonté de se réinventer et par sa rencontre avec le compositeur de BO Tyler Bates (son nouveau partenaire d'écriture, qui l'initie au blues), il quitte ses habits de carnaval sur *The Pale Emperor*, un neuvième album sobre et troublant, cabossé et fascinant.

On t'a demandé un jour quel trait de caractère tu déplorais le plus en toi. Tu as répondu : *"Ma timidité"*.

Marilyn Manson – La pudeur serait une meilleure description. Monter sur scène et jouer devant une foule d'inconnus, c'est plus facile pour moi que de dévoiler mes sentiments à quelqu'un que je connais. Dans un sens, chanter est ma façon de gérer ça, de le surmonter – un psychiatre dirait que c'est l'éviter, au contraire. Tout le monde a une forme de timidité et je ne suis pas complètement immunisé. Je crois que ça a un peu changé depuis un an en travaillant avec de nouvelles têtes, en m'attaquant à de nouveaux défis. J'ai inversé mon rythme de vie, avant même de devoir le faire pour *Sons of Anarchy*. Mes amis m'ont dit : *"Comment ça se fait que tu sois réveillé à midi ?"* Il fallait un changement pour ne pas être pris au piège dans des habitudes. Un peu comme Faust, j'ai fait un pacte avec moi-même quand j'ai débuté et il était temps de m'en acquitter avec cet album.



Comment ton songwriting a-t-il évolué ?

Ce disque s'est fait de façon très directe. A notre première rencontre, Tyler Bates était assis avec une guitare. On a composé d'emblée la chanson *Birds of Hell Awaiting* en rebondissant sur les idées de l'autre, sans plan préétabli. Je n'avais jamais écrit aussi vite. Au total, ça a dû nous prendre neuf mois, comme pour faire un bébé. On dirait une romance masculine, ou une *bromance*, mais c'était vraiment ça ! Avant, je ne comprenais pas bien le blues et cet album en est imprégné. Le blues, ça n'a rien à voir avec le fait d'être un artiste torturé. C'est quelqu'un qui raconte simplement son histoire. Le rythme et la voix font presque entrer l'auditeur en hypnose jusqu'à ne faire plus qu'un avec la personne qui chante. C'est ce que j'ai toujours voulu faire. Le titre vient d'un livre qu'un ami m'a offert en 2000, une bio d'Antonin Artaud.

Y a-t-il un sentiment de revanche dans ton succès ?

Intéressant. Je crois que oui. Une sorte d'instinct primitif. Mon père ne m'a rien appris d'autre que d'être un sniper dès l'âge de 7 ans et de me faire craindre par tous ceux qui travaillaient pour ou avec moi. Voilà mon éducation de base. Ensuite, j'ai surtout été élevé par ma mère. Je me souviens d'un jour où elle a pointé son arme sur des gamins de 12 ans qui me pourchassaient après l'école. C'est peut-être l'un de mes meilleurs souvenirs d'elle… Elle est décédée au printemps dernier, le jour de la fête des mères *(il a les larmes aux yeux – ndlr)*. Je n'ai jamais supporté qu'on fasse du mal à une femme. Ça me rend un peu macho. Les seules fois où je me suis battu, c'était pour protéger une fille. J'ai renoué avec Billy Corgan récemment. On s'était brouillés depuis des années à cause de son opinion sur une fille avec qui j'étais. Il m'avait écrit une lettre à la main pour me dire que c'était une mauvaise idée. C'était génial de retrouver cet ami, de prendre conscience qu'il avait juste essayé de me protéger. J'ai un genre de code moral, que certains peuvent trouver amoral, selon lequel il faut toujours accepter qui tu es et, si quiconque veut t'en empêcher ou faire du mal à tes proches, tu dois les défendre.

"le blues, ça n'a rien à voir avec le fait d'être un artiste torturé"

Jiro Schneider

Mais pas de façon idiote, comme j'ai pu le faire par le passé *(sourire)*...

Vois-tu ta carrière comme une évolution constante ou y a-t-il des albums plus déterminants que d'autres ?

Ce nouvel album devait être un tournant pour moi. Mon tout premier en était un aussi parce que je m'étais poussé dans mes derniers retranchements : j'ai créé Marilyn Manson sans aucune chanson, j'ai dû en écrire pour aller avec le reste. Ça m'a demandé un certain culot de convaincre un label de me donner un contrat. J'ai dû encaisser les coups, comme quand j'étais petit, pour emmagasiner assez de confiance en moi. Il y a un an, il a fallu que je me mette une claque pour me dire : "Ce n'est pas ce que je veux être. Je veux être imprévisible, loin de ce que tout le monde attend." Je n'ai pas essayé d'être choquant, controversé ou provocant. Je voulais faire une œuvre intrigante, qui donne envie d'en savoir plus. Quand l'album a été fini, mon père a fait le trajet en voiture de l'Ohio à la Californie pour disperser les cendres de ma mère sur la Route 66, sans savoir que c'était un lieu emblématique du blues. Là, j'ai compris que tout ceci avait un sens.

Qu'as-tu sacrifié pour la musique ?

Ma vie privée, si j'avais quoi que ce soit à cacher, ce qui n'est pas le cas. Beaucoup de relations amoureuses, réussies ou pas. A la façon de Faust, je crois que j'ai abandonné mon âme pour devenir qui je suis. J'ai renoncé à moi-même pour devenir moi-même, ce qui a l'air très narcissique. Mais c'est comme ça. **Noémie Lecoq**

album *The Pale Emperor*
(Hell, etc./Cooking Vinyl/Pias)
concert le 19 juin à Clisson (festival Hellfest)
marilynmanson.com

mur du son


Busdriver

Diana Daisasso

musique hip-hopsédante

Le riche festival HIP OPsession est de retour pour une onzième édition. Elle se déroulera à Nantes du 5 au 21 février avec ce joli programme : Afrika Bambaataa, Joke, Blackalicious, Dirty Dike, Busdriver ou encore des membres de L'Animalerie. Soit des valeurs sûres et des découvertes, des locaux et des gens venus de loin, pour un des grands rendez-vous français consacrés au hip-hop.
hipopsession.com


Neil Krug

Lana Del Rey, round 3

La belle Américaine a profité d'une interview donnée à *Billboard* pour annoncer la bonne nouvelle : alors qu'*Ultraviolence* est sorti il y a quelques mois, elle est actuellement au travail sur son troisième album. Neuf chansons seraient écrites et quatre déjà en phase de production. Quant au titre de l'album, elle avance *Honeymoon*. Un bien joli programme, qu'on a hâte de découvrir.


Antonio Castrignano

Carlo Pino

Au fil des voix, le Sud

C'est à l'Alhambra, non pas de Grenade mais de Paris, que va se dérouler encore une fois le festival Au fil des voix. Comme son nom l'indique, un festival porte-voix pour les chanteurs et chanteuses du monde entier, où l'on retrouve cette année encore pas mal de musiciens aimables : le rappeur brésilien Criolo, les Réunionnais Lindigo et Maya Kamaty, Dorsaf Hamdani, André Minvielle, Julia Sarr, Antonio Castrignano, Pura Fé…
du 29 janvier au 9 février à Paris, aufildesvoix.com

Lykke Li met sa carrière sur pause

La Suédoise cultive son image fragile de jeune femme torturée. Mais il semblerait que l'image soit devenue une triste réalité : la chanteuse a annoncé, via un post Instagram un peu dramatique, qu'elle arrêtait sa carrière le temps de reprendre des forces. Elle l'a déclaré après avoir annulé ses prestations prévues en Australie, en Nouvelle-Zélande et à Singapour, qui devaient se dérouler à partir de la fin du mois. A bientôt, Lykke Li ?


Drake

Coachella : California dreaming

Chaque année c'est pareil, Coachella impressionne avec son affiche. Pas trop de changement en 2015 : la programmation de cette édition est tombée et les gros noms se bousculent. On pourra ainsi voir sur scène AC/DC, Jack White, Drake (les trois têtes d'affiche), mais aussi Tame Impala, Interpol, The Weeknd, Alt-J, Caribou, Mac DeMarco, Todd Terje, Stromae, Madeon, FKA Twigs, Parquet Courts, Panda Bear, Yelle… Le festival se tiendra en Californie du 10 au 12 avril, puis le week-end suivant, soit du 17 au 19. La prog complète est à retrouver sur le site de l'événement.
coachella.com

neuf



Slaves

Ces gouapes, chéries du circuit live britannique, jouent une version désossée, ripolinée, du heavy-metal à papa. Pour du punk-rock, ça fait un peu propret, surtout à côté des furieux Bad Breeding, mais on doit leur reconnaître une efficacité assez ravageuse, et une gouaille bien sympathique.
youareallslaves.com

Låpsley

Comme Adele, Låpsley est une chanteuse pâle de soul anglaise, signée par le label de prestige XL. Mais là s'arrêtent sans doute les comparaisons. A même pas 20 ans, la chanteuse de Liverpool offre des arrangements autrement plus sobres, nettement plus intrigants. Puisse-t-elle rester de ce côté-ci de la retenue.
facebook.com/LapsleyMusic





Aphex Twin

En vinyles lourds et CD, réédition de deux classiques absolus de l'electro anglaise : la compilation *Classics* (1994) et surtout le fondamental *Selected Ambient Works 85-92* (1992), qui installa Aphex Twin aux avant-postes, souvent périlleux, toujours audacieux et défricheurs, de la musique anglaise.
warp.net/records/aphex-twin

Sparks

Puisqu'il faut posséder sous toutes ses formes ce trésor de pop déviante et bariolée, on se précipitera sur une énième réédition de *Kimono My House*, le chef-d'œuvre toujours influent des Sparks, qui fête ses 40 ans avec une belle version en double vinyle.
Le groupe le rejouera sur scène en intégralité en 2015.
facebook.com/sparksofficial



vintage



"ce que nous avons créé, notre musique et notre énergie, est éternel. Mais le groupe..." RZA

la chute du Clan

Le leader de Wu-Tang Clan **RZA** évoque avec amertume leur dernier album. Et la fin probable d'un des plus grands groupes de l'histoire du rap.

A *Better Tomorrow*, dernier disque des New-Yorkais de Wu-Tang Clan, n'a pas enthousiasmé tout le monde. Il a fait l'objet des dissensions les plus aiguës de l'histoire de ces rappeurs de Staten Island, qui, en vingt ans, ont pourtant connu de belles guerres fratricides par juges ou médias interposés. De la "grève" de Raekwon à GZA refusant d'enregistrer, jusqu'aux piques de RZA à l'attention de ses "frères", une ambiance délétère plane sur ce sixième album qui a failli ne pas voir le jour.

Leader de cette équipée trouble qui tient du gang autant que de l'école spirituelle, RZA, qui compose et produit les disques du groupe depuis les débuts, ne cache pas sa déception : *"A l'origine, on était un groupe normal. Aujourd'hui, nous sommes huit rappeurs, avec huit managers, huit avocats… Si je veux les rassembler pour un disque, je dois d'abord discuter avec des managers pendant six ou sept mois…"*

Enregistré entre New York, Los Angeles et Memphis, où RZA a investi le studio du producteur soul Willie Mitchell, le disque souffre de ce manque de cohésion lié à la dispersion des huit lascars, devenus des stars du rap à la faveur d'une poignée de disques qui ont révolutionné le genre dans les années 1990, mais qui privilégient aujourd'hui leur carrière, leurs dollars. *"J'ai bataillé,* indique RZA. *On m'a demandé du fric avant même l'enregistrement d'un couplet, alors que j'ai tout financé, que je n'ai demandé d'avance à aucun label. Ils ont inventé des problèmes qui n'avaient rien de musicaux. Ça a été le disque le plus pénible que j'aie jamais enregistré. Ça aurait pu être plus puissant, plus cohérent."*

Depuis quelques années, déjà, la solidarité se craquelle au sein du groupe, pourtant surgi comme un seul homme en 1993 du béton new-yorkais. En témoigne la série de procès intentés à RZA par certains membres, de U-God qui lui réclamait 170 000 dollars en 2008 – mais ne voyait pas d'inconvénient à faire de lui le producteur exécutif de son album solo – jusqu'à Ghostface Killah qui contestait en 2005 la répartition des droits entre les sept rappeurs, qui se partageaient 50 % du revenu, et RZA, qui s'arrogeait le reste en tant que seul rappeur et producteur…

Les années 2000 ont aussi vu s'élever des critiques visant le leadership de RZA qui, il y a vingt ans, rêvait pourtant d'une démocratie. *"Wu-Tang reste une démocratie, mais sans Congrès,* sourit-il. *Parfois, le président est obligé d'agir parce que le Congrès rechigne à passer les lois, et ça n'avance pas."* D'où les ultimatums lancés par médias interposés, entrecoupés d'appels à la fraternité, et l'amertume au bout du couloir : *"La musique n'existe pas grâce à des contrats, elle existe parce que des musiciens la créent, mais on a inversé les choses. Nous avons enregistré notre premier disque sur la foi d'un accord oral, personne n'a été payé, et c'est devenu un des plus grands disques de rap."*

Sur *A Better Tomorrow*, RZA demeure inspiré, étirant tantôt un rap brutal qui ressuscite les premiers disques du groupe, tantôt une soul plus léchée, mais le Clan s'éparpille. En dépit d'un niveau poétique consistant, le disque interroge le futur d'un gang dont les membres ne se côtoient qu'à l'occasion de leurs rares enregistrements. *"Le titre du disque est une déclaration, il s'adresse à nous. Allons-nous vers un meilleur lendemain ? Wu-Tang est-il encore devant nous, ou n'est-ce qu'un passé commun ?"* Après un silence, RZA répond : *"Il est probable que ce soit le dernier disque de Wu-Tang. Ce que nous avons créé, notre musique et notre énergie, est éternel. Mais en tant que groupe…"*

Le véritable dernier disque de Wu-Tang sera en réalité le mystérieux *Once Upon a Time in Shaolin*, enregistré dans le plus grand secret, pressé à un seul exemplaire et destiné à être vendu aux enchères dans des galeries d'art. Selon RZA, un collectionneur aurait proposé 5 millions de dollars. Une fin pas si sombre, finalement.

Thomas Blondeau

album *A Better Tomorrow* (Wu/Warner) wutangclan.com







Virginia Wing

Measures of Joy Fire Records

Vaporeuses et hantées, des envolées pop pour nuits blanches.

Depuis la disparition de la chanteuse Trish Keenan, l'influence de son groupe Broadcast est partout. La voilà aujourd'hui encore palpable dans le premier album des Londoniens Virginia Wing. Au départ, le trio déroulait pas mal de clichés : originaire de Dalston, quartier de Londres où la densité de hipsters atteint des records, signé sur le label branché Sex Beat, Virginia Wings avait sorti son premier single sur cassette…

Le disque qui suit est en fait plutôt une bonne surprise, alternant chansons vaporeuses (*Juniper*, *The Body Is a Clear Place*) et chapitres dark (*Meshes*). Dans la voix de la chanteuse Alice Merida Richards, dans ces harmonies à bascule et ces refrains fantasmatiques plane, plus que jamais, le spectre de Broadcast (*A Complex Outline*, *World Contact*). **Johanna Seban**

facebook.com/virginiawingband





Laura Coulson

ep

Denai Moore

I Swore ep Because

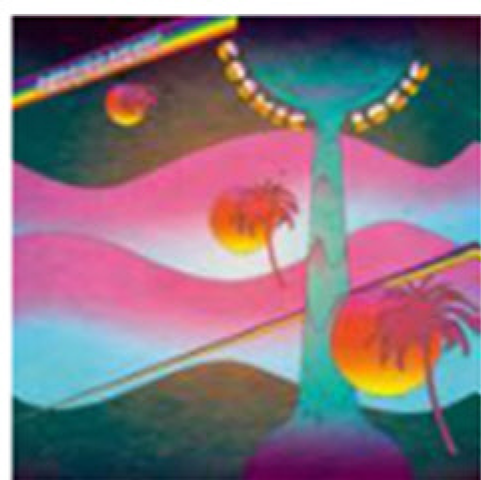
La jeune Londonienne revient : moins acoustique, moins solennelle mais toujours aussi troublante, en attendant l'album.

Née en Jamaïque il y a vingt ans, cette chanteuse londonienne vue au Festival des Inrocks 2013 avait déjà signé l'une des merveilles de 2014 : sa voix illumine le titre *The Light* sur le dernier album de SBTRKT. Cette excursion digitale semble avoir suscité chez elle de nouvelles aspirations. Guitares sèches et pianos sobres guident toujours ses ballades nocturnes, mais ce troisième ep assume une production plus moderne.

Sur *I Swore*, réalisé avec Rodaidh McDonald (The xx, King Krule), tout est ravissement : son écriture, sa voix, sa façon de chanter… La finesse des mélodies folk et soul évoque d'autres esthètes britanniques du genre. On cherche James Blake dans les crédits, en vain, mais on déniche James Vincent McMorrow aux synthés sur *Something out There*, magnifique. Le premier album de Denai Moore devrait fleurir au printemps, on l'espère tout aussi élégant. **David Commeillas**

denaimoore.com





Peaking Lights

Cosmic Logic Weird World Records/Domino/Sony

De Californie, des comptines electro-pop ensorcelantes.

Ils sont mari et femme, viennent de San Francisco, vivent à Los Angeles avec leurs enfants. L'un d'entre eux, nommé Mikko, chantait même sur *Lucifer*, leur troisième album. Sur *Cosmic Logic*, le nouveau disque de Peaking Lights, pas d'enfant mais toujours un authentique esprit joueur, une façon de faire la musique sans se prendre au sérieux ou se regarder dans le miroir. Electro floue, dub vaporeux, beats ludiques : Peaking Lights compose avec un plaisir palpable le générique d'une nuit de fête, la bande-son d'une mission pour la comète Tchouri sous acide. Portées par la voix vaporeuse d'Indra Dunis, ces chansons béates, souvent anodines à la première écoute, révèlent leur charme insidieusement et finissent par infiltrer l'encéphale pour ne plus le quitter (*Telephone Call*, *Everyone and Us*). **J. S.**

●●●●●

peakinglights.com



Asaf Avidan

Gold Shadow Polydor/Universal

Un bel album de séparation, où Asaf Avidan s'évade des styles et des contraintes.

C'est un genre : le *break up record*. *In the Wee Small Hours* de Sinatra en a inauguré la veine en 1955. Frankie venait de casser avec la vénéneuse Ava (Gardner) et vacillait en bord de gouffre. Le dernier datait d'il y a quatre ans : Adele Adkins démâte en apprenant que son boy-friend file doux avec une autre pendant l'enregistrement de *21*. Résultat : des chansons qui oscillent entre câlineries, cafard, catharsis et un disque qui se vend à plus de 26 millions d'exemplaires.

Depuis *Now That You're Leaving* (2006), *The Reckoning* (2008) et *Poor Boy/Lucky Man* (2009), Asaf Avidan est pour ainsi dire passé maître en la matière. Avec toujours le même questionnement : *"Comment accepter ces deux personnes qui cohabitent en moi, l'une qui entend construire une relation durable, l'autre qui cherche systématiquement à tout faire foirer"*. Comme pour le *21* d'Adele, l'enregistrement de *Gold Shadow* a donc débuté sous un ciel radieux. *Over My Head* – slow classique assorti d'un chœur doo-wop – en absorbe le rayonnement. C'était en février 2014, au temps où lui et sa compagne Michelle projetaient d'aller vivre à Hawaii et de fonder une famille.

Et puis son mauvais mojo l'a rattrapé. Pas le groupe – The Mojos – avec lequel il a débuté en Israël mais cette force invisible, sournoise, qui travaille à nous ficeler un destin. Michelle partie, nous voici en présence d'un nouvel album de rupture. Avec une nuance cependant, de taille. Loin de subir l'inertie d'une situation qui se répète, le chanteur à la crête punk, à la voix perforante, a cherché à conjurer la fatalité du même en se soustrayant aux contraintes stylistiques. *Gold Shadow* n'est en rien la suite mimétique de *Different Pulses*, disque de rock écorché qui l'a révélé voici deux ans. Plutôt un habile jeu de rôle musical où il se glisse avec l'élasticité d'un gymnote dans la peau d'une Eartha Kitt, d'une Nina Simone, d'un John Lee Hooker, voire d'une Lotte Lenya.

Revue de cabaret des cœurs brisés, entre le kitsch mélo de *My Tunnels Are Long and Dark These Days* et l'âpre "twelve bar blues" de *Bang Bang*, le tout chanté avec une voix comme rampant sur du verre pilé, le disque se referme sur deux formidables ballades. L'une, *The Labyrinth Song*, à la manière du Leonard Cohen à son plus lugubre ; l'autre, *Fair Haired Traveller*, de Bob Dylan époque boots en cuir d'Espagne. *"Fut un temps où je me disais que je devais dissimuler ces influences. Mais là je me suis dit, 'fuck it !'"* Tout est dans ce *"fuck it !"*, à traduire par "c'est tout ou rien". C'est encore plus : le grand mélo d'un beau maso. **Francis Dordor**

●●●●●

concerts le 18 mars à Paris (Zénith) et en tournée en France

asafavidanmusic.com





Hell’s Kitchen

Red Hot Land Moi J’Connais/ L’Autre Distribution

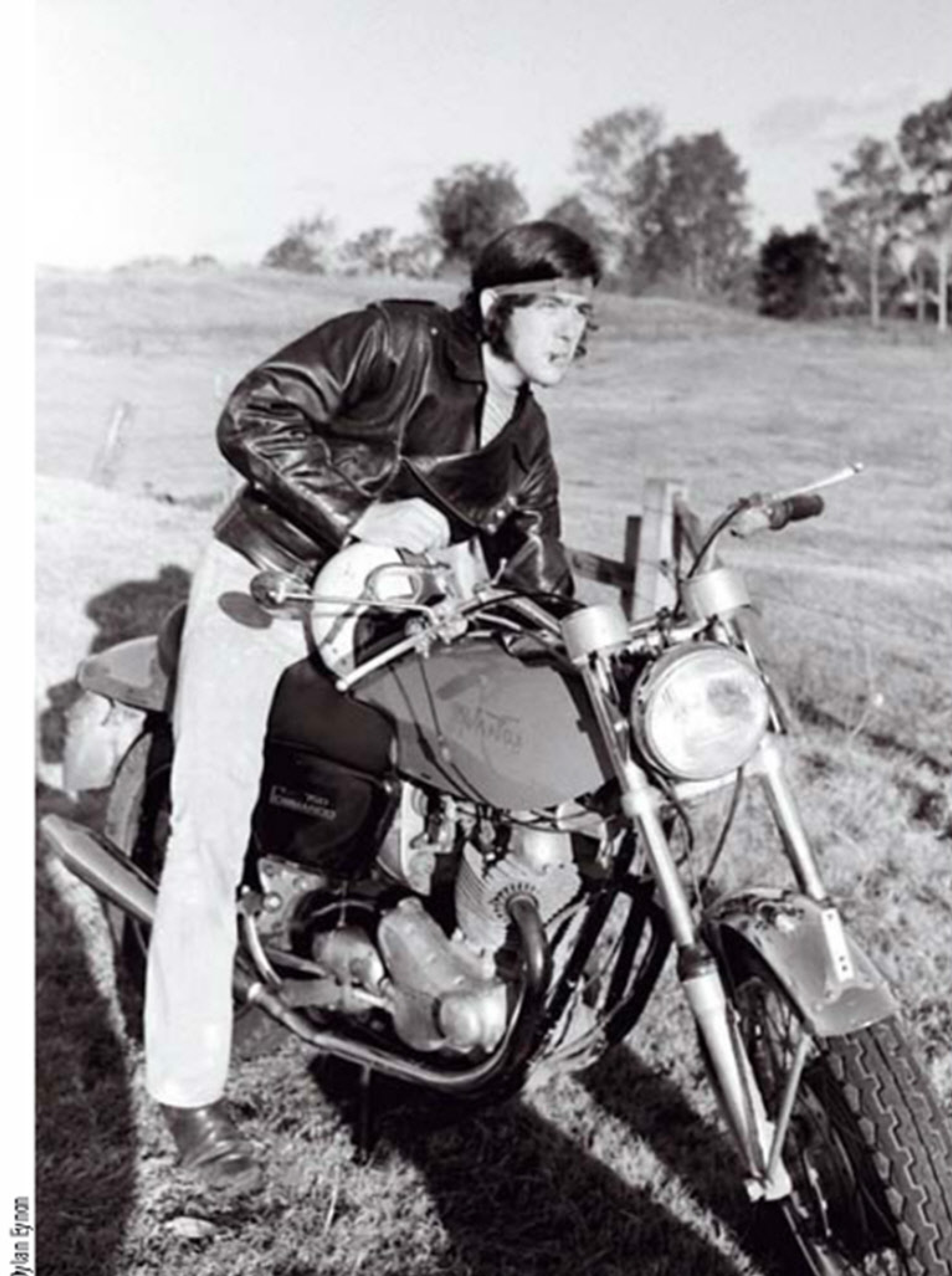
Le chaudron toxique et bouillant du blues exilé en Suisse.

Le premier morceau du cinquième album des Suisses Hell’s Kitchen s’appelle *Since I Was a Child*, et le dernier (qui est une reprise du géant bluesman R. L. Burnside) *Going down South*. Entre les deux, une trajectoire comme un destin, un voyage dans les pays chauds bouillants, le fantasme du blues et des musiques du Sud, abordées comme dans un coffre à jouets par trois vieux gamins infernaux, jamais lassés d’y retourner. Cinquième album, donc, pas fondamentalement différent des précédents (le blues électrique concassé et débarrassé du superflu), mais avec quelques boucles vers d’autres horizons. En plus du deep-south, *Red Hot Land* sent le Far West, un genre de country-rock cabossé et claudiquant. Parfois, on dirait un pirate des Rolling Stones en concert dans un saloon fantôme, et c’est très bien comme ça.

Stéphane Deschamps



concerts le 21 février à Annemasse, le 2 mars à Paris (Maroquinerie) dans le cadre des Nuits de l’Alligator
darksite.ch/hells-kitchen



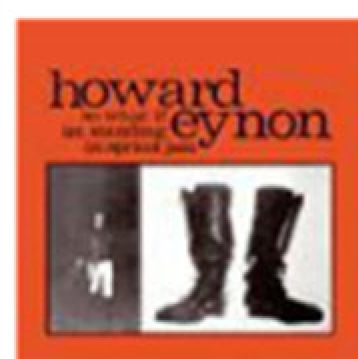
Dylan Eynon

Howard Eynon

So What If I’m Standing in Apricot Jam

Fire Records

Réédition étonnante d’un chapitre inconnu du folk australien.



Pour un drôle de disque, c’est un drôle de disque. A la première écoute, les questions fusent : s’agit-il du disque d’un contemporain dont le cœur et les oreilles seraient restés bloqués dans les années 70 ? Et quid de ce titre d’album : *“Et si je me mets dans de la confiture d’abricot ?”* ? Ça va les drogues ?

Ce disque fut en fait composé il y a quarante ans par Howard Eynon, élevé dans une ferme de Tasmanie. Avant plusieurs rôles au cinéma, et notamment une brève apparition dans *Mad Max*, le garçon composa un premier et unique album – sorti en 1974, il était introuvable depuis. On y découvre douze ballades à l’ancienne, qui dans la forme comme le fond évoquent toutes les travaux de Donovan. Est-ce d’ailleurs pour s’éviter d’éventuelles poursuites judiciaires que le musicien décida d’attaquer en premier, promettant dès les premières paroles de son morceau *Hot B. J.* qu’il en serait ainsi et pas autrement (*“And if you want to be critical and say this sounds a bit like Donovan, I won’t change it”*, chante-t-il en ricanant – et c’est plutôt drôle en effet).

Le reste du disque offre d’autres parrains au jeune homme : Dylan, Syd Barrett ou Kevin Ayers planent sur ces ballades d’acid-folk souvent cocasses et légères, théâtrales certes mais bien écrites.

Johanna Seban



firerecords.com


Jim Newberry



George Sound
Pas rentable advisory
facebook.com/georgesoundofficiel

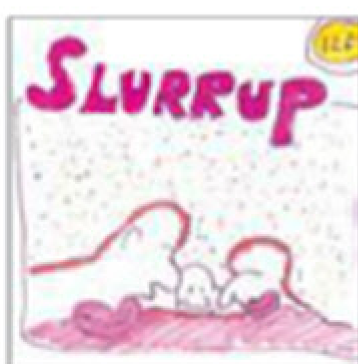
Etrange hybride de rock, de hip-hop et de chanson venu du Sud-Ouest.

Au sommet du Rocher de Palmer, lieu emblématique du rock bordelais, étincelle cet étrange objet sonore non identifié, d'un étrange groupe constitué autour d'un hip-hoper défroqué, d'un bassiste hardcore et de l'héritage de quelques gloires locales (Sleeppers, Les Hurlements D'Léo).
Du passé, on fait ici table rase, avec six nouvelles chansons et autant de paris : des textes en français qui parfois mobilisent l'ombre portée de Léo Ferré, la nudité sans crudité d'un vrai refrain d'amour *(Pour elle)*, des musiques et rythmes à la serpe, luxuriants comme des jungles d'asphalte. **Christian Larrède**

●●●◐○
myspace.com/georgesoundmusic

Liam Hayes
Slurrup Fat Possum/Pias

Sans âge et déjà classique, la pop chic d'un Américain trop confidentiel.



Dans le film *High Fidelity*, inspiré du roman de Nick Hornby, Liam Hayes faisait une apparition, jouant son propre rôle : il interprétait le morceau *Soaring and Boring*. Avec son projet Plush, l'Américain était arrivé à nos oreilles au cœur des années 90, dévoilant une écriture pop intemporelle qui l'avait d'emblée placé dans une belle famille de songwriters (Harry Nilsson, Brian Wilson…). Si le talent du garçon est resté confidentiel malgré une série d'albums réjouissants, le charme a opéré jusqu'à Roman Coppola, qui a fini par demander à Hayes de signer la BO de son film *Dans la tête de Charles Swan III* en 2013.

La suite, aujourd'hui, est ce *Slurrup*, un disque qui sonne comme s'il avait été composé et enregistré il y a un demi-siècle, avec des basses psychédéliques, des orgues rétro, des refrains soul, des arrangements d'hier. De *Keys to Heaven* à *Long Day* ou *August Fourteen*, Liam Hayes y aligne un paquet de morceaux impeccables aux allures de classiques. **Johanna Seban**

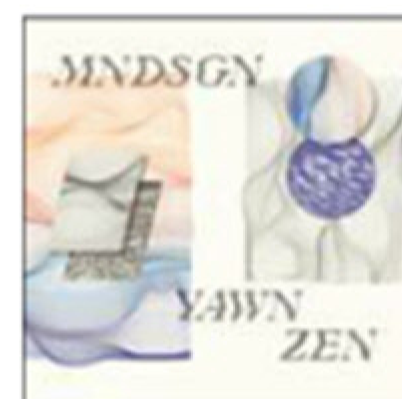
●●●●○
http://liamhayesandplush.com


Theo Jemison

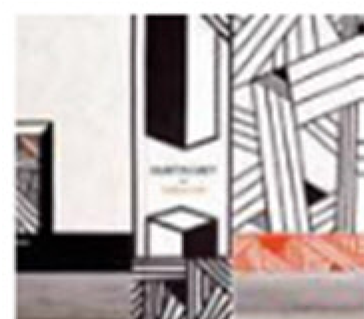
MNDSGN
Yawn Zen Stones Throw/Other Hand/Differ-ant

L'Américain sort enfin un album, à écouter dans des ambiances raffinées.

Oui, MNDSGN fait partie de ces artistes ou groupes aux noms sans voyelle, SBTRKT pour Subtract, MSTRKRFT pour Masterkraft, MGMT pour Management et donc MNDSGN pour Mind Design. Un joli nom qu'a choisi Ringgo Ancheta pour mettre ses idées en musique, lui qu'on a d'abord connu beatmaker avant ce premier album loin de l'étiquette hip-hop. Comme ses parents philippins, réfugiés politiques exilés à New York dans les 80's, Ringgo a le sens de la fuite, de l'insoumission. Il brise donc ses propres règles sur *Yawn Zen*, qui en rebutera certains pour son côté trop ambient, trop arty, trop hipster. Mais beaucoup trouveront une délectation particulière en écoutant cet album dans leur resto de burgers bio préféré, ou dans les boutiques de créateurs qu'ils aiment fréquenter : exposé dans l'air, le design sonore de MNDSGN crée de la matière. **Maxime de Abreu**



●●●●○
mndsgn.biz



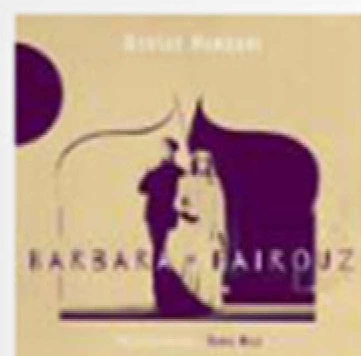
Martin Mey
Taking off In/Ex Music/Differ-ant

Repéré par les inRocKs lab, un Marseillais bricole et enchante.

Sur ce deuxième album, toujours produit par Simon Henner (l'homme-machines de Nasser et Husbands), Martin Mey a soigné les climats qui enveloppent d'un voile grave cette collection de chansons aussi entêtantes que pudiques (*Running Child*, *Never Go Down*). Mais le garçon est aussi sacrément doué sur le registre folk introspectif (*Seed Song*, *It Just Happens*, *Elephant*) et rappelle le premier Leonard Cohen autant que le talent touche-à-tout de Joseph Arthur. **Hervé Lucien**

●●●◐○

concert le 22 janvier à Paris (Maroquinerie), le 2 avril à Grenoble (+ Tahiti 80)
facebook.com/MartinMeyMusic



Dorsaf Hamdani

Barbara.Fairouz Accords Croisés/Harmonia Mundi

La chanteuse tunisienne prend de la hauteur en s'attaquant aux chansons de Barbara et Fairouz.

La Tunisie, laboratoire politique du monde arabe ? Et pourquoi pas passerelle culturelle entre les deux rives de la Méditerranée ? C'est ce que suggère en sous-main ce recueil où alternent chansons de Barbara et de Fairouz. Entre la Parisienne d'origine juive devenue grande dame de la chanson française et la Beyrouthine maronite promue diva de la musique arabe, assez de similitudes pour qu'un tel projet échappe aux pirouettes des justifications. Deux femmes blessées, aux auras douloureuses, deux contemporaines aux destins malmenés par l'histoire, deux voix à la dramaturgie sidérante. Et au final deux artistes qui embrassent toute la condition humaine en révélant ce qu'elle porte d'incomplétude. Restait à trouver la perle rare pour valider ce chassé-croisé, dénicher l'interprète qui étaye une telle rencontre au sommet, capable de se substituer à ces deux légendes dont les styles musicaux restent lointains, les langues dissemblables.

Et c'est là que Dorsaf Hamdani apparaît. On avait pensé beaucoup de bien d'un précédent album consacré aux princesses du chant arabe, Oum Kalsoum, Asmahan et... Fairouz. Le bel alliage qui compose son timbre vocal, fait d'un subtil dosage de minéralité et de sensualité, la rendait quasiment exclusive pour cette entreprise où l'on passe des mélismes moyen-orientaux à la diction épurée du français classique, de la complainte envoûtante, limite sulfureuse, de *La Fille Chalabi* au béant désespoir de *Soleil noir*.

La prouesse doit beaucoup au travail de l'accordéoniste Daniel Mille, qui assure la direction musicale de ce disque-hommage dont l'intention supérieure s'ancre à la faveur des deux chansons finales, *Jérusalem* et *Göttingen*, l'une sur la coexistence, l'autre sur la réconciliation. **Francis Dordor**

●●●●○

concert le 6 février à Paris (Alhambra, festival Au fil des voix) aufildesvoix.com



Brounch

C. W. Stoneking

Gon' Boogaloo

King Hokum Records/Differ-ant

Un zazou des tréfonds de l'Australie rêve d'Amérique et des Bahamas. A la masse.

A ceux qui ont pu l'accuser de passéisme parce qu'il s'habille et joue comme en 1928 dans le sud des Etats-Unis, l'Australien C. W. Stoneking apporte avec son troisième album un cinglant démenti. Sur toutes les chansons, et c'est nouveau, il joue de la guitare électrique. Une Fender Jazzmaster, guitare mythique produite entre 1958 et 1977. C. W. Stoneking doit posséder le modèle de 58, voire un prototype plus ancien. Cet homme qui a grandi dans une communauté aborigène ressemble un peu à Popeye, un marin en noir et blanc, qui navigue dans l'espace-temps musical, avec cette fois-ci une grosse escale dans les Caraïbes. Avec sa guitare, son groupe et ses choristes, il sonne comme les Staple Singers en tournée aux Bahamas.

Toujours les mêmes fantasmes : le groove sudiste et subtropical originel, la jungle, le voodoo et le boogaloo, le blues à danser de juke-joint, le son vintage, la voix comme un T-bone steak jeté sur le grill. Dans tout cela, C. W. Stoneking est passé maître, à la fois primitif et esthète, toujours vêtu de blanc et chaussé de guêtres (oui oui, vraiment), mais parti pour explorer la face rouillée, sale et humide de la musique. Un anachronisme chronique et héroïque, qui donne envie de relancer le format 78t. **Stéphane Deschamps**



Annette Peacock

I Belong to a World That's Destroying Itself

Ironic

Réédition du premier album énervé et précurseur d'une artiste trop rare.



A la fin des années 60, Annette Peacock et Paul Bley expérimentent sur un prototype de synthétiseur confié par Robert Moog, qui oublie de leur donner le mode d'emploi. De ces explorations tâtonnantes naîtra cet album. Refusé en 1969 par Polygram, l'enregistrement sort deux ans plus tard sous le titre *Revenge*. Introuvable depuis des lustres, il dégage toujours, dans cette réédition inespérée (avec deux titres en bonus), le même sentiment d'urgence. Proche de la scène free américaine, Annette Peacock compose une musique totalement libre aux accents variés, entre protopunk énervé et sophistication rêveuse. La voix, tendue comme une corde quand elle n'est pas abrasée par le synthétiseur, délivre des textes qui résonnent étrangement avec notre présent. Ecolo avant l'heure, Annette Peacock était à tous points de vue en avance sur son temps. **Hugues Le Tanneur**

annettepeacock.com





Fumaça Preta

Fumaça Preta Soundway Records

Des sauvages qui castagnent le rock en hurlant. Formidable.

Il y a une vingtaine d'années au moins, on s'extasiait devant la capacité d'un groupe comme le Jon Spencer Blues Explosion à rénover en les bousculant les bonnes vieilles musiques américaines (soul, blues, rock'n'roll). Le monde bouge, toujours plus au Sud, et d'autres missionnaires, punks dans l'âme, ont repris le flambeau, ou plutôt le lance-flammes. Par exemple, ce groupe portugo-anglo-vénézuélien basé à Amsterdam, dont le premier album défriche sauvagement des territoires inexplorés du psychédélisme tropicaliste. Le premier morceau s'appelle "Pupilles dilatées", et l'effet est garanti.

A l'écoute de ce disque, on pensera à Hendrix, au garage 60's texan, au Dr John de *Gris-Gris*, au rock psyché brésilien, aux Heliocentrics, aux Butthole Surfers, à Captain Beefheart, au Pink Floyd des débuts et à des extraterrestres chevelus et drogués largués dans la jungle amazonienne.

Le chanteur de Fumaça Preta étant le meilleur hurleur qu'on ait entendu depuis longtemps, ce groupe d'exotica punk vénéneuse ne devrait pas tarder à faire beaucoup de bruit. **S. D.**

●●●●○

fumacapreta.com

livre

AC/DC – Tours de France 1976-2014

de Philippe Lageat et Baptiste Brelet Editions Point Barre, 712 pages, 175 €

Un ahurissant livre de fans pour des fans. Tours de France et tour de force.



Angus Young (sur la banquette arrière) et Cliff Williams, juin 1981

Collection Francis Maillard

Une somme. Une bible. Un monolithe. Quatre kilos de papier glacé pour sept ans d'un travail titanesque. *AC/DC – Tours de France 1976-2014* est le fruit formidable de la passion sans bornes vouée par Philippe Lageat (rédacteur en chef de *Rock Hard*) et Baptiste Brelet au groupe australien et à ses passages sur les scènes françaises depuis presque quarante ans. Photos inédites de fans ou de professionnels, reproductions d'affiches, de billets et d'articles de presse, témoignages des principaux acteurs et de ceux qui ont de près ou de loin côtoyé AC/DC, rien n'a été laissé au hasard et l'on ne peut que s'incliner devant ce pavé monumental. Des premières galères aux côtés de Rainbow ou Black Sabbath aux shows gigantesques, *AC/DC – Tours de France* se lit comme la biographie ultradocumentée d'un géant du hard rock, décryptant en filigrane l'évolution d'un pays et de son rapport au genre. **Alexis Hache**

●●●●○

acdclelivre.fr
















Michaël Liblin

la découverte du lab

13th Procession

Un vent nouveau souffle sur le port du Havre : un air de folk bohème bravant les redites et autres déjà-vu.

Découvert sur la compilation *We Love Le Havre* (LH pour les habitués), le duo formé par Baptiste (guitariste) et Juliette (voix, tambourins) va faire fondre vos bonnes résolutions et irréductibles chocolats. En 2015, n'ayez plus peur des clichés et de la folk-song tendre comme la peau douce de ses jeunes auteurs. Officiant également dans la formation psychédélique au nom alambiqué de Golden Gloss And The Cannon, Baptiste et Juliette commencent par répéter en acoustique leur ancien répertoire avant de composer leurs propres chansons sur le palier qui les sépare. Rapidement, le duo prend une autre direction, plus intimiste, et se dirige à pas de velours vers cette vieille cabane en rondins qui sent bon le charbon de bois et la *stout* irlandaise. Récemment exilé dans le XIIIe arrondissement de la capitale, il se baptise 13th Procession, réussissant un numéro d'équilibriste élégant et minimaliste : une procession spirituelle qui vous emmitoufle dans sa laine noble. Réconciliés avec le folk, Baptiste et Juliette ont enregistré et produit un premier ep en home-studio entre Paris et Ouville-la-Bien-Tournée (ça ne s'invente pas !). Décidés à se faire les dents sur le plancher parisien, ces deux cœurs vaillants sont aux aguets de nouvelles dates de concerts. A bon entendeur... **Abigaïl Aïnouz**

en écoute sur facebook.com/13thprocession

retrouvez toutes les découvertes sur lesinrockslab.com

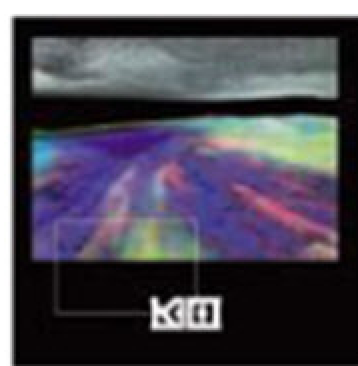



2013

Lee Gamble

Koch Pan

L'Anglais poursuit sa déconstruction de la techno mais sort de l'opaque.



L'avant-garde de la techno ne se lasse pas de désosser le genre pour en contrarier la fonctionnalité et en repousser les limites. Si Actress est passé maître en la matière, le très respecté label berlinois Pan milite aussi pour un dance-floor plus conceptuel. L'un de ses piliers, Lee Gamble, s'était fait connaître en composant un disque entier de passages ambient samplés sur des K7 de jungle de sa jeunesse. Toujours attiré par les trous d'air et les absences, son dernier lp adoucit néanmoins le cryptage et s'approche plus facilement.

Motor System est un track Detroit à peine filtré, *Jove Layup* pratique une techno de soute qui embaumerait bien le Berghain et *Caudata* est proche du canon dub classique. Par un brillant jeu de vapeurs, le producteur de Birmingham les mêle à des formes plus détraquées, où le beat est suggéré par omission : esquisses aux limites de l'indicible (*Oneiric Contur*), exercices d'évitement (*Nueme*), passages à vide (*Yehudi Lights...*). Pavé de vignettes atmosphériques, *Koch* fait penser à une version post-techno de l'historique *Chill out* de KLF, cet inventaire éthéré du subconscient de la dance-music. **Thomas Corlin**

facebook.com/leegamblemusic

ep

Bosco Rogers

Googoo ep Bleepmachine

Radieuse et groovy, de la pop qui rend les gens contents.


Philippe Levy

Il y a presque vingt ans (aïe), le trio anglais Supergrass enflammait oreilles et jambes en passant à la moulinette trois décennies de pop anglaise. Egalement venu d'Angleterre, le duo Bosco Rogers entreprend à peu de choses près la même initiative, fusionnant dans un premier ep ses influences pop et garage. Il y a, dans ces chansons qui ne connaissent pas le spleen, l'ombre d'un tas d'aînés respectables : on pense à Primal Scream sur *Googoo*, à des Zombies qui chanteraient sur un titre de Beck sur *The Middle*, petit tube radio potentiel de l'hiver, ou encore aux compilations *Nuggets* sur *In Stereo*, un morceau qui, jusque dans son titre d'ailleurs, n'aurait pas détonné sur un disque de Supergrass... Si l'ensemble ne réinvente pas la roue, il faut savoir saluer le travail des bons élèves de l'histoire de la pop. **Johanna Seban**

facebook.com/boscorogers

■ dès cette semaine ■ nouvelles locations ■ en location

retrouvez plus de dates de concerts dans l'agenda web sur inRocKsLive.com

Dominique A
21/4 Brest, 23/4 Nîmes, 7/5 Toulouse

Alt-J
4/2 Paris, Zénith

Antigel festival
du 23/1 au 8/2 à Genève, avec Mogwai, TV On The Radio, Tricky, Fink, Feu! Chatterton, Cold Specks, Tindersticks…

Archive
19/2 Nancy

Arthur H
6/3 Grenoble, 7/3 Cannes, 27/3 Amiens

The Avener
23/1 Istres, 24/1 Paris, Showcase, 27/2 Toulouse, 28/2 Alençon, 18/4 Strasbourg

The Black Keys
7/3 Lyon, 9 & 10/3 Paris, Zénith

Brigitte
29/1 Strasbourg, 4/2 Nantes, 6/2 Rouen, 11/2 Bordeaux, 12/2 Toulouse, 19/3 Le Mans, 20/3 Caen, 21/3 Brest, 27/3 Besançon, 28/3 Amiens

Caribou
11/3 Paris, Olympia

Christine And The Queens
6/2 La Rochelle, 26/2 Alençon, 27/2 Angers, 3/3 Grenoble, 4/3 Lyon, 6/3 Paris, Olympia, 12/3 Strasbourg, 18/3 Lille, 25/3 Toulouse, 26/3 Bordeaux, 31/3 Marseille

Benjamin Clementine
6/3 Lille, 10/3 Marseille, 12/3 Toulouse, 13/3 Bordeaux, 14/3 Nîmes, 17/3 Lyon, 19/3 Paris, Trianon, 21/3 Rouen, 24/3 Strasbourg

Gaz Coombes
18/2 Paris, Maroquinerie

Death From Above 1979
28/2 Paris, Gaîté Lyrique

Vincent Delerm
22/1 Paris, Olympia

The Dø
26/3 Rouen, 27/3 Paris, Zénith

sélection Inrocks/Fnac

Isaac Delusion à Tourcoing
La douce dream-pop d'Isaac Delusion crée de l'onirisme à chaque note. Une leçon de rêve portée par des nappes vaporeuses à écouter **samedi soir** au Grand Mix de Tourcoing.

Baxter Dury
25/2 Paris, Olympia, 26/2 Nancy, 3/3 Reims, 4/3 Strasbourg, 6/3 Lyon

Hanni El Khatib
26/2 Rennes, 27/2 Lille, 28/2 Besançon, 3/3 Rouen, 4/3 Paris, Gaîté Lyrique, 6/3 Nîmes, 10/3 Caen, 11/3 Reims

George Ezra
12/2 Paris, Bataclan

Fakear
22/1 Lille, 7/2 Paris, Trianon

Fauve ≠
5/3 Dijon, 6/3 Limoges, 10/3 Paris, Nouveau Casino, 11/3 Paris, Gaîté Lyrique, 12/3 Paris, Bataclan, 13/3 Paris, Olympia, 17/3 Paris, Casino de Paris, 18/3 Paris, Trianon, 19/3 Paris, Trabendo, 20/3 Paris, Flèche d'Or, 21/3 Paris, Maroquinerie

Feu ! Chatterton
29/1 Mâcon, 31/1 Nantes, 10/2 Paris, Maroquinerie

FKA Twigs
4/3 Paris, Casino de Paris

Françoís & The Atlas Mountains
15 & 22/1 Lens

Flying Lotus
14/4 Paris, Trianon

Grand Blanc
5/3 Caen, 26/3 Nantes

Glass Animals
18/3 Lyon, 19/3 Strasbourg, 20/3 Paris, Gaîté Lyrique, 21/3 Lille

HIP OPsession festival
du 5 au 21/2 à Nantes avec Afrika Bambaataa, Blackalicious, Joke…

Interpol
27 & 28/1 Paris, Olympia

Isaac Delusion
29/1 Marseille, 24/2 Paris, Olympia, 12/3 Caen

Jamie T
13/2 Paris, Flèche d'Or

Jessica 93
6/2 Lorient, 26/2 Rennes

Jungle
30/3 Paris, Cigale

Max Jury
12/3 Paris, Maroquinerie

Kitty, Daisy & Lewis
19/2 Paris, Maroquinerie, 20/2 Lille, 10/3 Rennes, 11/3 Strasbourg

The Kooks
13/2 Nancy, 16/2 Toulouse, 17/2 Paris, Olympia, 19/2 Lille, 21/2 Lyon

La Féline
23/1 Paris, Archipel, 6/3 Rennes

Miossec
5/2 Biarritz, 8/2 Perpignan, 19/2 Laval, 14/3 Auxerre

sélection Inrocks/Fnac

festival Bordeaux Rock
Du **22 au 25 janvier,** quatre soirées grand cru sont au programme avec des têtes d'affiche, des découvertes bordelaises et une clôture au cinéma Utopia. Le festival dessine un parcours tout en musique, explorant le côté rock de Bordeaux avec toujours cette volonté de cerner la scène locale. La fête se fera avec White Fence, Jessica 93, J.C. Satàn et bien d'autres.

Moodoïd
28/1 Paris, Gaîté Lyrique

Moriarty
14/1 Nîmes, 17/1 Lyon, 24 et 25/1 Paris, Philharmonie, 3/2 Saint-Lô, 4/2 Allonnes, 5/2 Cholet

Nick Mulvey
31/3 Paris, Trianon

Noel Gallagher's High Flying Birds
12/3 Paris, Zénith

Panda Bear
6/3 Paris, Gaîté Lyrique

Ariel Pink
1/3 Tourcoing, 2/3 Paris, Trabendo, 5/3 Lyon

Rone
29/1 Lille, 30/1 Saint-Etienne, 5/2 Paris, Cigale, 7/2 Grenoble, 20/2 Reims, 7/3 Caen, 20/3 Nancy, 26/3 Nîmes, 27/3 Clermont-Ferrand

Royal Blood
17/3 Paris, Olympia, 28/3 Lyon

Sarah W. Papsun
30/1 Paris, Divan du Monde

Stars
16/1 Paris, Flèche d'Or

Stephen Steinbrink
18/2 Paris, Espace B

Team Me
21/2 Paris, Flèche d'Or

Thylacine
30/1 Angers, 7/3 Auxerre

Mina Tindle
31/1 Lille, 12/2 Laval, 5/3 Rennes, 28/3 Cannes

Vie sauvage : collection hiver
le 13/2 à Bordeaux, avec Camp Claude, L'Impératrice, Fellini Félin + surprises

Warpaint
16/3 Paris, Trianon

The Wave Pictures
16/1 Paris, Point Ephémère

White Fence
23/1 Nantes, 24/1 Rennes, 25/1 Paris, Maroquinerie

The Wombats
13/3 Paris, Cigale

Yelle
11/3 Paris, Cigale



motorcycle girl

Rachel Kushner trace le destin d'une jeune motarde, du New York arty des seventies à des émeutes révolutionnaires en Italie : un portrait étourdissant de la modernité, entre trips en bécane, art et manifs.

Rachel Kushner est probablement la seule personne à pouvoir placer dans la même interview Jean-Paul Sartre, les motos Guzzi, Dalida et le futurisme italien. De là à ériger cette romancière américaine de 46 ans en phénomène, il n'y a qu'un pas, que son livre à lui seul incite à franchir. *Les Lance-Flammes* est ce qu'on nomme parfois un olni (objet littéraire non identifié), un roman à part, un mélange bouillonnant d'art, de politique et d'industrie automobile, à cheval entre l'Europe du début du XXᵉ et l'explosion de l'art conceptuel à New York dans les années 70.

Malgré ce foisonnement, *Les Lance-Flammes* est immédiatement lisible et captivant. Parce qu'il s'attache aux pas, ou plutôt à la "conduite", d'une jeune artiste du Nevada fraîchement débarquée à New York en 1977, après un long périple à moto. *"Ce roman est la somme d'un examen minutieux de la culture sociale des années 70 et de mon ressenti intime d'une jeune femme débarquant à NYC,* explique l'auteur, que nous rencontrons chez son éditeur à Paris. *J'ai toujours été attirée par la scène artistique de cette période. C'est une décennie passionnante : après la crise pétrolière de 1974, l'Amérique a été marquée par la banqueroute*

un grand roman possédé, habité par une sorte d'énergie électrique

du secteur industriel. Concrètement, cela voulait dire que des jeunes gens pouvaient débarquer à Manhattan et investir gratos de grands espaces à Soho. Ces artistes prenant possession d'entrepôts ont sonné la fin de l'ère industrielle et le début d'une période ultraprolifique en art."

Dans son livre, New York apparaît tout de suite comme une sorte de musée vivant, un organisme urbain insolite et original, donnant corps à toutes sortes de fantasmes et de mises en scène. D'abord esseulée, l'héroïne ne tarde pas à rencontrer une serveuse mythomane nommée Giddle, ancienne muse warholienne, puis un groupe de gens ivres, chic et "cryptiques", parmi lesquels un ancien taulard et un couple fitzgeraldien. On croise aussi un duc, un artiste qui assomme des gens avec une perche, de vrais réfugiés taïwanais (pris pour des faux), une galeriste *"avec des lunettes en forme de menottes"* et une sociologue "gonzo" qui étudie la condition du travailleur en enchaînant les petits boulots.

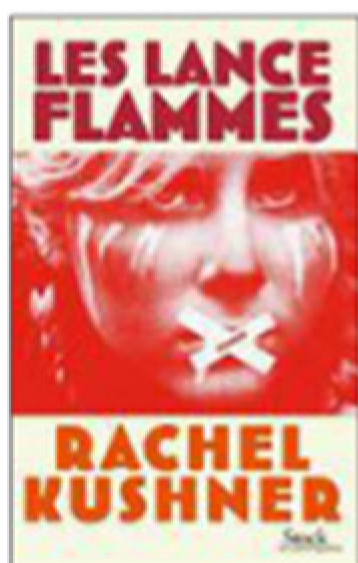
La réalité, à cette époque, se doit-elle d'être factice ? Un simulacre aussi séduisant que truqué ? *"La frontière floue entre performance et vie réelle m'a toujours intéressée",* confie l'écrivaine qui, enfant, passait ses vacances chez sa tante, amie de Warhol et de Gordon Matta-Clark – plasticien célèbre pour ses "découpes" de bâtiments. Cette confusion entre vie et art irrigue tout le livre, jusqu'à la liaison amoureuse de l'héroïne avec Sandro Valera, un artiste minimaliste, ainsi qu'un projet photographique façon land art autour des routes que la jeune femme traverse à moto – une "Moto Valera", du nom du père de son fiancé…

C'est le second fil narratif, enlacé à coups de brefs chapitres au premier : l'ascension de Valera senior, un ingénieur italien ayant fait fortune au début du XXe siècle dans l'industrie motocycliste. *"Je me suis inspirée de gens comme Fabio Taglioni, l'inventeur de la marque Ducati, ou de Filippo Marinetti, le fondateur du futurisme, mouvement d'avant-garde fondé sur l'exaltation de la modernité, de la vitesse et des machines."* Un destin polymorphique qui permet à Kushner d'englober un âge d'or industriel, le fascisme, les deux guerres (pour lesquelles l'ingénieur fournit des motos) et la construction d'autoroutes ; puis, dans les années 70, les grèves massives d'ouvriers alliés au vaste mouvement révolutionnaire qui a gagné l'Europe.

Ce qu'on a appelé "le mouvement autonome", alliance antibourgeoise et anticapitaliste des étudiants et des travailleurs depuis la fin des années 60, occupe la deuxième partie du livre, entraînant notre héroïne et son fiancé, en visite chez sa richissime famille, dans une folle équipée. *Les Lance-Flammes* trace en somme un sillon à travers le siècle dernier, autour d'une seule et même question, qui est celle de la modernité. Une modernité qui prendrait naissance dans le *Manifeste du futurisme* de 1909, s'incarnerait dans *La Danse* de Matisse, se prolongerait à travers le boum industriel, prendrait fin avec la crise pétrolière pour ressusciter sous une forme dévoyée dans les anciennes usines investies par les artistes de Chelsea.

De sorte qu'il faudrait lire *Les Lance-Flammes* comme on parcourt une toile de Pollock, un large ensemble bariolé qui puise sa cohérence au sein d'une explosion de motifs et de couleurs, agitée de multiples vibrations. Le désert du Nevada, un merle bleu, ce vieux pick-up blanc, des palmiers noirs sur fond de ciel indigo, un néon orange : ce sont là les taches les plus visibles de ce grand roman possédé, habité par une sorte d'énergie électrique. Un grand trip scellé aux mythiques années 70 et à la prose pulsatile de Rachel Kushner – auteur d'un premier roman en 2008, *Télex de Cuba* –, qui aura évoqué au cours de notre entretien encore d'autres noms inattendus, comme ceux de Julien Coupat (son mari en est l'un des traducteurs américains), Jacques Demy, et *Ingrid Caven* de Jean-Jacques Schuhl – un roman dont elle confie être *"tombée amoureuse"*. **Emily Barnett**
photo Paul Rousteau pour Les Inrockuptibles

Les Lance-Flammes (Stock, La Cosmopolite), traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Françoise Smith, 560 pages, 23 €







soleil noir

Trois ans après *L'Elimination*, sur le génocide cambodgien, **Christophe Bataille** livre le monologue brut et poétique d'un ancien cobaye soumis à des expériences radioactives. Effrayant.

Cela n'a ni consistance ni odeur. De nom, encore moins. Pourtant, cela vous pénètre, colonise chaque parcelle de votre corps, entraînant, au fil des années, une dégradation physique totale. Le roman le plus effrayant de cette rentrée fait seulement 88 pages : c'est peu pour un sujet aussi *touchy* que l'arme nucléaire. Et pourtant, *L'Expérience* réussit à mettre toutes les facettes de cette menace en lumière, en nous contant le destin d'un soldat utilisé comme cobaye dans le cadre d'expériences sur la bombe atomique.

L'action se situe en 1961, au sein de l'armée française. Victime d'une blessure lors d'un défilé militaire, le narrateur se voit proposer une mission dans le désert algérien. Il accepte de participer à une mystérieuse expérience, dont l'objectif non avoué est de tester l'effet des radiations sur le corps humain, et finira à la tête d'un petit groupe projeté dans une odyssée cauchemardesque au cœur du réacteur.

Cette aventure terrible et inspirée de faits réels est racontée par le même individu plusieurs décennies plus tard. Ce mathématicien à la retraite assiste, impuissant, aux effets ravageurs des radiations toxiques sur son corps : dessèchement cutané, saignements, tremblements, migraines… Rongée par un mal invisible, la peau constitue la seule réalité tangible du préjudice fait à cet homme. C'est toute l'odieuse injustice décrite ici : l'histoire d'un crime sans coupable et sans arme. Sans preuve.

Bataille conduit ce bref récit avec un tact et une maestria rares, dans un style atteignant parfois des sommets de noirceur poétique. L'une des très belles images du livre, pour traduire ce mal invisible, évoque Diane de Poitiers et ses cheveux tombant en paillettes après avoir bu de l'or. Suivront d'autres visions attachées aux radiations – une *"grande fleur"*, *"une colonne sur le lac de feu"*, *"le désert bleu"* et un ciel *"comme une plaque bouillante"* – ainsi que d'étranges scènes presque oniriques : une romance avec une sorte de prostituée, une errance nocturne dans Paris et les cinémas de Montparnasse…

En bref, Bataille livre un texte pas du tout attendu sur un sujet qui, dans un monde régi par ses rapports de force nucléaires (qui possède l'arme, qui la convoite), l'est davantage. D'où l'à-propos de *L'Expérience*, qui interroge à la fois un mensonge d'Etat, le cynisme de l'armée, le passé colonial et la participation de la France à l'élaboration de l'arme nucléaire. Une dénonciation à la fois belle et radicale.
Emily Barnett

L'Expérience (Grasset), 88 pages, 12 €

3 questions à… Christophe Bataille

Pourquoi et comment s'est imposé ce sujet ?
En lisant deux enquêtes : l'une de 1998 dans *Le Nouvel Obs*, et l'autre de 2002 dans *Le Point*, qui faisait témoigner les jeunes cobayes de Reggane *(où eut lieu, le 13 février 1960, le premier essai de bombe atomique française – ndlr)*. J'ai compris que c'était un sujet pour moi : cet instant historique intense, cruel, impossible à raconter.

Pourquoi un livre si court ?
Cent pages en douze ans : une bien faible productivité. Ça a été un combat, mais travailler avec Rithy Panh, grand cinéaste et historien de sa survie, sur *L'Elimination* et *L'Image manquante*, et aussi avec Cédric Villani, pour les rêveries mathématiques de mon narrateur, m'a sauvé.

Dans *L'Elimination*, vous dénonciez avec Rithy Panh les crimes du régime khmer rouge. Qu'est-ce qui motive votre écriture ? Le désir de réparer ? La consternation ? La révolte ?
Ce n'est ni la colère, ni le désir de réparer. Il faut d'abord connaître. Le sujet de *L'Expérience* est mieux connu maintenant, grâce à des livres (le travail de Bruno Barrillot) et à des documentaires, mais il reste socialement méconnu. Car il n'y a pas d'expérience préalable – il y a l'expérience qui est le début de l'extermination. Alors le roman *(…)* doit être la bombe en soi, dans son langage et son souffle intime, il doit brûler.



Les Anges exterminateurs, de Jean-Claude. Brisseau (2006)

rapport sexuel

Masturbation, porno, fétichisme… Philippe Adam livre des microfictions érotico-burlesques et radiographie par l'absurde la sexualité contemporaine. Orgiaque.

philippe adam
les impudiques

Ni totem ni tabou. Les personnages du nouveau livre de Philippe Adam déballent tout : leur première fois (et les suivantes), leurs fantasmes, leurs extases et leurs fiascos. A travers une série de confidences fragmentaires qui sont autant de microfictions – on reconnaît l'influence de Régis Jauffret, auquel Adam avait déjà rendu hommage dans *La Société des amis de Clémence Picot* –, *Les Impudiques* peut se lire comme une version littéraire et déjantée des rapports Kinsey, ces travaux sur la sexualité menés dans les années 50.

Racontées à la première ou à la troisième personne, ces histoires de cul drôles, tendres ou sinistres s'enchaînent comme les positions du Kama Sutra et érigent un panorama "gang-bangesque" et fantasque de l'éros contemporain, de la naissance au trépas. Toutes les pratiques sont passées en revue : prostitution, porno, fétichisme, masturbation (si possible devant les pages "slips" de La Redoute), inceste, SM, orgies et même abstinence.

Dans *"N'importe quoi"*, le narrateur perd sa montre dans une partouze tandis que les ouvriers de *"Chantier"* basculent des échafaudages en regardant deux filles s'embrasser ou que l'héroïne de *"Solange"* perce dans le X à 73 ans. Certaines histoires forment des petits feuilletons, comme *"Forum"*, où l'on suit les échanges sur internet entre Jean-Louis, désireux de faire l'amour avec trois femmes d'âges différents, et des interlocuteurs plus ou moins compréhensifs. De la bluette adolescente au fait divers sordide en passant par le pur grotesque ou des pastiches de Baudelaire et Musil *("Les Désarrois de l'élève Topless")*, les tons et les genres se mélangent comme les corps et les humeurs.

Pour autant, Philippe Adam ne tombe jamais dans le graveleux, évitant les facilités scabreuses grâce à un humour lunaire, un art consommé du décalage et une écriture qui prend le parti de l'absurde. Sous son apparente légèreté, *Les Impudiques* met à nu la condition humaine dans ce qu'elle a de plus intime et fragile. La mort n'est jamais loin et plane sur un grand nombre de ces vies minuscules. Au rire qu'engendrent ces mésaventures érotiques se mêle une mélancolie diffuse. *Post coitum omne animal triste*, "tout être vivant est triste après l'amour". Mieux vaut en jouir.

Elisabeth Philippe

Les Impudiques (Verticales), 208 pages, 18,50 €



Wowe/Rapho/Gamma

Susan Sontag comme métaphore

Un entretien inédit avec Susan Sontag offre l'occasion de s'interroger sur l'image qui subsiste de l'intellectuelle américaine aujourd'hui. Serait-elle devenue une icône pop ?

J*e suis accro à la conversation, au dialogue créatif"*, notait Susan Sontag dans son *Journal*. On le perçoit dans chacune des réponses, claires, percutantes, articulées, qu'elle donne au journaliste Jonathan Cott, qui l'a interviewée en 1978 pour le magazine *Rolling Stone*. Cet entretien, inédit en français, paraît aujourd'hui dans son intégralité. Une interview fleuve dans laquelle l'essayiste et romancière aborde tous les sujets, mêlant, comme dans ses livres, culture populaire et culture savante.



La forme de l'échange se prête particulièrement à l'extraordinaire plasticité de la pensée de Sontag, perpétuellement en mouvement. *"Je déteste avoir le sentiment que je ne fais que répéter ce que je connais déjà ou ce que j'ai déjà imaginé"*, souligne-t-elle. Elle passe avec fluidité et avec l'avide liberté qui la caractérise de réflexions sur Nietzsche, Dostoïevski, Godard, la guerre du Vietnam, à des considérations sur le punk, Patti Smith, la transsexualité – *"une des plus grandes et nouvelles choses dans l'histoire de notre planète me semble être la possibilité de changer de sexe"* – ou sur les liens entre SM et fascisme.

Elle parle d'elle aussi, de son rapport au travail intellectuel, à l'amour ou au féminisme, de son cancer et des essais qu'elle vient de publier : *La Maladie comme métaphore* et *Sur la photographie*. D'image, il est beaucoup question dans cette conversation. Or on peut s'interroger sur celle qui nous reste de Susan Sontag. A cet égard, la photo en couverture du livre est éclairante. On y voit Sontag, pull et pantalon noirs, assise nonchalamment, un bras appuyé sur une pile de livres, avec New York en arrière-plan. Presque une gravure de mode. A se demander si cette photogénie indéniable, cette présence physique stupéfiante captée par Richard Avedon, Diane Arbus ou par sa compagne Annie Leibovitz ne participent pas de la fascination que Sontag, morte en 2004, continue d'exercer.

Il y a quelques semaines, la chaîne américaine HBO diffusait un documentaire qui lui était consacré, *Regarding Susan Sontag*. Plus que sur son œuvre, le film s'attardait sur sa vie privée et traduisait parfaitement l'attrait exercé par "l'image" Sontag. Au cours de leur discussion, Jonathan Cott l'interroge sur son "aura" : *"Ce que vous appelez aura est plutôt une réputation"*, lui répond Susan Sontag.

Elle qui a tant réfléchi à la représentation, au statut de l'image et de la photographie, semble devenue à son tour une sorte d'icône pop, une "mythologie" au sens où l'entendait Roland Barthes, dont elle fut très proche – il faut relire son essai *L'Ecriture même : à propos de Roland Barthes* –, ou encore, pour reprendre sa propre terminologie, une métaphore. De quoi ? Peut-être d'une immense liberté intellectuelle qui paraît moins s'exercer de nos jours.

C'est peut-être figer Susan Sontag que de la réduire à une image, et la lire reste la meilleure manière de s'entretenir avec sa pensée, mais comme elle le dit elle-même à Jonathan Cott, on peut *"'lire' une image (…) et cette lecture d'image véhicule beaucoup de choses"*. **Elisabeth Philippe**

Susan Sontag – Tout et rien d'autre. Conversation avec Jonathan Cott (Climats), traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Maxime Catroux, 171 pages, 19 €

la 4e dimension

Facebook "likes" les livres

Le patron du réseau social, Mark Zuckerberg, a lancé un club de lecture, A Year of Books, sur Facebook parce qu'il *"trouve la lecture de livres très enrichissante"* (sans rire). La page compte déjà près de 200 000 fans et le premier livre conseillé par Mark Zuckerberg, *The End of Power* de Moisés Naím, est depuis en rupture de stock.

littérature française : le rêve américain

Patrick Modiano bien sûr, mais aussi Laurent Mauvignier, Jean Echenoz… Les romans et les essais "made in France" seront les ouvrages les plus traduits aux Etats-Unis en 2015, selon les services culturels de l'ambassade de France. Soit, pour l'heure, 238 livres.

36 15 Murakami

Vous avez une question ? Haruki Murakami vous répond. Son éditeur vient de lancer un site temporaire, *Murakami-san no tokoro* ("L'Espace de M. Murakami"), sur lequel l'auteur échangera avec ses lecteurs. Sympa, mais c'est en japonais.

une nuit avec Modiano

Le Théâtre de la Ville propose une grande soirée autour du prix Nobel, *Paris-Modiano, aller simple*, en présence de Patrick Modiano *himself* et aussi de Catherine Deneuve et Sami Frey, qui prêteront leurs voix pour des lectures commentées de *Dora Bruder* et autres romans de l'auteur.
lundi 19 janvier, 20 h, theatredelaville-paris.com



au commencement

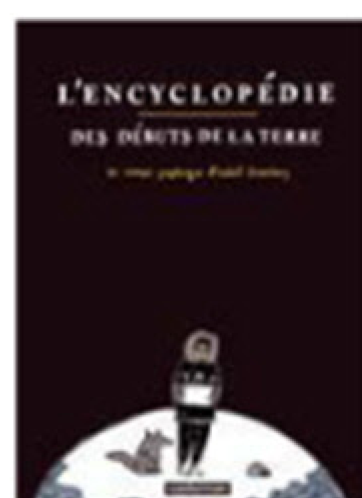
La jeune Anglaise **Isabel Greenberg** réinvente les temps anciens. Une fausse saga primitive d'une modernité et d'une inventivité éblouissantes.

Les romans graphiques britanniques n'arrivent curieusement pas toujours jusqu'en France, à l'image du passionnant *Dotter of Her Father's Eyes* de Bryan et Mary Talbot, sur la fille de James Joyce. Quelques rares et heureuses exceptions ont toutefois récemment paru, comme l'intrigant *La Gigantesque Barbe du mal* de Stephen Collins, paru chez Cambourakis fin 2014, ou encore cette *Encyclopédie des débuts de la Terre*, premier album de la jeune et prometteuse Isabel Greenberg.

En des temps fort lointains, sur une Terre qui ne ressemble pas encore tout à fait à la nôtre, deux jeunes gens voient leur amour contrarié par le champ magnétique de la planète. A partir de ce point de départ très romantique, Isabel Greenberg imagine une histoire sur le modèle des *Mille et Une Nuits*, où les récits s'imbriquent les uns dans les autres. Le fil conducteur en est l'amoureux transi, qui parcourt le globe à la recherche d'une partie de son âme, perdue quand il était enfant. Il traverse des pays et des sociétés inconnus – lointainement inspirés de civilisations réelles, comme celle des Vikings –, où il croise des géants, des sirènes, des dieux tout-puissants mais faillibles. Pour se sortir de situations compliquées, il utilise ses talents de conteur-passeur.

Pour construire ces débuts fantaisistes de l'humanité, Isabel Greenberg mélange et revisite de nombreux mythes et légendes. Elle imbrique avec légèreté des éléments de la Genèse, de l'*Odyssée*, des sagas nordiques, tissant des ponts entre les uns et les autres, multipliant les clins d'œil. Son trait simple, parfois naïf, et sa mise en page inventive empruntent à David B., Jens Harder ou Christopher Hittinger. Son dessin, qui évoque la gravure sur bois, ajoute à l'ensemble un côté primitif qui sied parfaitement à ce conte des (faux) temps anciens.

Malgré la profusion d'idées et de fils narratifs, Isabel Greenberg parvient joliment à boucler la boucle de son histoire, faisant preuve jusqu'au bout d'humour et d'une imagination toute poétique – ses dialogues enjoués et modernes contrastent avec le ton habituellement compassé et docte des contes et légendes. Une ode rafraîchissante au pouvoir magique du récit. **Anne-Claire Norot**



L'Encyclopédie des débuts de la Terre (Casterman), traduit de l'anglais par Stéphane Michaka, 168 pages, 24 €



Barbara Yelin
Irmina

Actes Sud – L'An 2, traduit de l'allemand par Paul Derouet, 288 pages, 26 €

Chronique de la vie d'une Allemande soumise, presque par défaut, à l'idéologie nazie.

Rien ne prédispose Irmina, une jeune Allemande dynamique, indépendante, étudiante en Angleterre en 1934 et amoureuse d'un étudiant noir, à devenir sympathisante du régime nazi. Pourtant, une fois obligée, par manque de ressources, de rentrer en Allemagne, elle se laisse séduire par un architecte SS et peu à peu se fond dans la masse silencieuse, qui sans pour autant prendre une part active au nazisme l'accepte et se résigne. Arrivée à la fin de sa vie, elle aura l'occasion de regretter ses mauvais choix. Inspirée par des carnets et lettres laissés par sa grand-mère, la Munichoise Barbara Yelin dresse le portrait de cette génération d'Allemands qui, par facilité ou opportunisme, a fermé les yeux et n'a pas voulu se poser de questions. Sans juger ni absoudre, d'un beau trait au crayon vif et triste, et forte d'une documentation précise, elle essaie de comprendre et se livre à un questionnement juste sur la lâcheté et la responsabilité. **A.-C. N.**





Zaides le combattant

Avec *Archive*, le chorégraphe israélien **Arkadi Zaides** interroge la réalité géopolitique et jette son corps dans la bataille.

A*rchive* aura été un des (rares) chocs du dernier Festival d'Avignon. Un solo tendu et politique qui saisit l'horreur quotidienne dans les territoires occupés. Il y a la force des images tournées par des Palestiniens auxquels l'association israélienne B'Tselem a donné des caméras. Et celle du corps, celui d'Arkadi Zaides, qui enregistre les soubresauts de cette violence.

Arkadi Zaides, originaire de Biélorussie, est arrivé en Israël en 1990. Il s'est formé à la danse auprès d'Ohad Naharin, le chorégraphe de la Batsheva Dance Company, avant de voler de ses propres ailes. *Land-Research* ou *Quiet* ont révélé un talent brut. *Archive* va plus loin dans l'engagement. *"J'ai découvert des images mises en ligne par B'Tselem. Notamment celles de ce garçon qui frappe à la porte et que l'on retrouve dans la pièce. Leur physicalité m'a tout de suite frappé. J'ai cherché ensuite des informations sur cette organisation. Depuis cinq ans, mon travail se concentre sur l'aspect politique. C'était dans cette continuité."*

Arkadi Zaides se voit donner accès à des heures d'images filmées. Lui qui avait utilisé la photographie auparavant trouve là le moyen de faire résonner son art au-delà du théâtre. *"Que voit-on ? Peut-on prendre le temps de regarder autrement ? Tout spécialement lorsqu'il s'agit d'images de conflit. Nous sommes 'nourris' chaque jour de centaines d'heures de ce genre mais qu'en gardons-nous ?"* Dans *Archive*, on ne voit pas de Palestiniens – ils sont derrière la caméra – mais des colons, des militaires israéliens. *"Dans leurs déplacements, il y a toute une chorégraphie. J'en ai en quelque sorte recréé le lexique à travers mon corps. Idem pour les mouvements de l'objectif."*

En Israël, où *Archive* a été donné, les réactions ont été partagées. Certains spectateurs, informés, ont reçu le tout avec intérêt. *"Mais les médias dans mon pays ont tendance à éviter certains sujets. Et puis, il y a eu des retours plus violents. On a voulu interdire le spectacle, me supprimer mes financements."* La communauté artistique s'est manifestée pour



Gadi Dagon

soutenir Arkadi Zaides. Même si, à ses yeux, elle n'est pas assez dans l'action. Depuis 2008, il est impossible à un Israélien de se produire en Palestine. Au moment de la venue du chorégraphe en France, en juillet, l'armée israélienne lançait l'opération Bordure protectrice et isolait un peu plus la bande de Gaza. Arkadi Zaides dit, presque dans un souffle, qu'il ne sait pas de quoi le futur sera fait. En attendant, *Archive* se vit au présent.
Philippe Noisette

Archive conception Arkadi Zaides, du 22 au 30 janvier au Théâtre national de Chaillot, Paris XVIe, tél. 01 53 65 30 00, theatre-chaillot.fr, le 3 février à Angers, les 5 et 6 à Toulouse **et aussi** *Capture Practice*, du 2 au 6 février à Toulouse

société occulte

Mis en scène par Declan Donnellan, le *Mesure pour mesure* de Shakespeare évoque furieusement la Russie contemporaine : l'intime est suspect.

Ils marchent d'un pas serré, formant une entité unique. Avant d'être distingués individuellement, ces hommes et ces femmes qui arpentent le plateau constituent une foule, un peuple ou une collectivité. C'est dans la relation entre corps social et corps singulier, l'un exerçant éventuellement sa domination sur l'autre, que Declan Donnellan trame sa mise en scène de *Mesure pour mesure*. Cette omniprésence de la foule – on y compte pas mal de policiers et de militaires – évoque une société oppressante, où tout ce qui relève de la sphère intime serait suspect.

Il y a là une forme de transparence, mais aussi d'opacité ; tout dépend de quel côté on se trouve. Nous observons un régime autoritaire déliquescent où à la corruption s'ajoutent répression et délation. C'est sur ce fond teinté de rouge que Donnellan situe la Vienne improbable de Shakespeare dans ce spectacle créé à Moscou avec des acteurs russes. Que le duc Vincentio, souverain d'un tel Etat, délègue le pouvoir à Angelo, l'un de ses ministres, pour disparaître, déguisé, au milieu du peuple ne manque pas de sel.

La pièce ressemble à un test grandeur nature. Le cobaye s'appelle Angelo. En costume cravate, il a tout de l'apparatchik psychorigide. Sa première décision est de mettre à mort Claudio, un gentilhomme dont la faute est d'avoir mis enceinte sa bien-aimée hors mariage. Claudio demande à sa sœur Isabella, dont la réputation est irréprochable, d'intercéder pour lui auprès d'Angelo. Subjugué par la beauté de la jeune femme, ce dernier craque. Il conçoit un plan diabolique visant à obtenir ses faveurs en échange de la vie de Claudio. L'intervention de Vincentio, toujours incognito, démasque la fourberie d'Angelo. Les faux-semblants sont mis à jour, Vincentio se réservant la meilleure part puisqu'il demande, une fois redevenu duc, la main d'Isabella. Un happy end que Declan Donnellan traite avec une pointe d'ironie, suggérant de la part d'Isabella une possible réticence. Rien ne dit au fond si elle cèdera ou non au désir du duc. **Hugues Le Tanneur**

Mesure pour mesure de William Shakespeare, mise en scène Declan Donnellan, en russe surtitré en français, jusqu'au 31 janvier aux Gémeaux de Sceaux, lesgemeaux.com



art total

Sans frontière, sans centre et sans hiérarchie pétrifiante, l'œuvre multiple de **Sonia Delaunay** déploie ses atours et ses atouts au musée d'Art moderne de la Ville de Paris.

C'est une rétrospective en circuit fermé que consacre actuellement le musée d'Art moderne de la Ville de Paris à l'artiste Sonia Delaunay. D'abord parce que le parcours même de l'exposition donne la sensation de former une boucle, ensuite parce que la carrière, longue et ample, de cette artiste du XXᵉ siècle (1885-1979) ressemble moins à une ascension en ligne droite qu'à un ballon gonflé d'hélium dont les minces parois, comme deux parenthèses, comprimeraient un centre vibrant d'énergie.

une œuvre qui regarde autant du côté de la peinture que vers la mode, la décoration d'intérieur, la science ou les arts du spectacle

Ce point névralgique, cette épiphanie, c'est aussi le cœur de cette formidable exposition qui, loin des nombreuses sessions de rattrapage menées depuis quelques années pour rétablir une histoire de l'art à deux têtes (masculine et féminine), ne cherche pas à tout prix à aligner l'œuvre de Sonia Delaunay sur les standards du XXᵉ siècle, du fauvisme à l'abstraction, mais plutôt à valoriser les spécificités de cette œuvre décloisonnée et décomplexée qui regarde autant du côté de la peinture que vers la mode, la décoration d'intérieur, la science ou les arts du spectacle.

Les trois salles centrales, qui se conçoivent comme des théâtres miniatures (avec mobilier et frises murales) et automatisés (avec ces échantillons de tissus et ces robes-poèmes présentés sur panneaux roulants), en disent long sur cette entreprise de réhabilitation.

Entre les toiles précoces, qui empruntent à Gauguin, et le retour sur le tard au vocabulaire chatoyant et aux formes simples qui signaient l'esthétique du simultanéisme qu'elle inventa avec son mari Robert Delaunay en 1912, Sonia Delaunay pratique activement un art hors sol qui, loin des white cubes et des cimaises, s'épanouit plus volontiers dans les appartements, les salons, les vitrines, mais aussi sur les couvertures de livres ou les scènes de théâtre.

La petite boutique madrilène, la Casa Sonia ouverte en 1918 ; l'appartement du boulevard Malesherbes à Paris qui, à partir de 1924, accueillera l'Atelier simultané ; le parquet du bal Bullier au Val-de-Grâce où les Delaunay se rendent tous les jeudis soir vêtus de costumes bariolés et autres "arlequinades", mais aussi l'édition dépliable de *La Prose du Transsibérien et de la Petite Jehanne de France*



Photo Pierre Antoine, courtesy MAMVP

de Blaise Cendrars sont autant de décors et de réceptacles naturels pour cet art total auquel Sonia Delaunay donnera corps et souffle entre les années 20 et le sortir de la Seconde Guerre mondiale.

Les tissus et costumes extraordinaires de modernité, avec leur palette faussement primaire et leurs motifs rythmés, striés, rayés et ponctués comme de joyeuses partitions, sont regroupés dans la plus grande salle du musée, qui est aussi la malle aux trésors de l'exposition. Car, vous l'aurez compris, pour Sonia Delaunay, ce qui chez d'autres pourrait s'apparenter à l'arrière-boutique, à la petite fabrique d'une œuvre qui essuierait ses pinceaux sur les pans de soie et de coton pour mieux accoucher d'une peinture oublieuse de sa cuisine interne, devient le cœur même de l'œuvre, le projet fascinant et résolument contemporain d'un art sans seuil et sans frontière. Où le paillasson compte autant que la toile de maître.
Claire Moulène

Sonia Delaunay, les couleurs de l'abstraction jusqu'au 22 février au musée d'Art moderne de la Ville de Paris, Paris XVIe, mam.paris.fr

c'est dans l'art

la critique mise à prix

Un duo d'artistes a mis en vente un condensé de critique d'art. Négociation en cours, prix à débattre.

Qu'est-ce qu'un PIF ? Héritier de l'enfantin *Pif gadget*, variante du livre d'artiste et produit dérivé des petits livres de la collection Que sais-je ? édités par les PUF, un PIF est une pochette-surprise produite par le duo d'artistes aalliicceelleessccaannnne e&ssoonniiaaddeerrzzyyppoollsskkii (prononcez Alice Lescanne et Sonia Derzypolski). Chaque pochette contient deux imprimés, quelques menus gadgets faits main, et un Que sais-je ? qui donne le thème, l'esprit et le prix de la pochette en question : "Les Vikings" (60 euros), "Le Pérou" (20 euros, c'est pas le Pérou), "Le Snobisme" (101,50 euros, à quoi j'ajoute royalement 84 centimes pour faire encore plus snob). Mises en vente par la galerie Mfc-Michèle Didier, spécialisée dans les imprimés et livres d'artistes, les pochettes-surprises ont attiré l'attention de la bibliothèque Kandinsky du Centre Pompidou, qui en a acquis plusieurs, dont celle consacrée à la critique d'art. Problème : de toutes les pochettes, c'est bien l'une des rares dont le prix n'est pas fixé, mais *"à débattre"*. Tiens, tiens.

S'ouvre alors un vrai jeu de négociations entre les deux artistes et la bibliothèque Kandinsky (BK). On a entendu dire que lors de leur première rencontre avec les bibliothécaires du Centre Pompidou, Alice et Sonia seraient venues négocier durement les choses : avec faux garde du corps resté à l'entrée et vrai avocat du droit des affaires. Mais l'institution serait restée placide devant ce déploiement de force. Changement de stratégie donc : Lescanne & Derzypolski ont mis en ligne sur le net leur lettre de négociation sur le site negopif.com. Foutraque, burlesque, il y est question de mercato, de manifeste post-impossible, de roman réaliste et d'un court poème que l'administration de la BK pourrait écrire en échange du PIF en question.

Que cela nous dit-il de la valeur de la critique d'art ? Rien, sans doute. Sauf de nous rappeler qu'elle pourrait être davantage un jeu, une fiction, une partie de plaisir. Et pas seulement le parent pauvre du système de l'art actuel. **Jean-Max Colard**

negopif.com, ssaallaaddeess.com



nouvelles Metropolis

De quoi nos villes seront-elles faites demain ? Sur Arte, une trilogie de documentaires se demande comment l'avenir s'organise aujourd'hui dans nos cités. Des utopies parfois déjà presque réelles.

Arte regarde *Les Villes du futur*, programme de trois documentaires de cinquante-deux minutes censés constituer une "série" (pourquoi une série ? passons). Les approches des réalisateurs des trois films sont parfois divergentes, parfois convergentes. Mais dans l'ensemble, le futur urbain qu'on présente est loin d'être rousseauiste. Il y a d'abord les cités technoïdes et interconnectées (*Les Nouvelles Villes* de Frédéric Castaignède), ensuite celles qui sont écologiquement correctes et énergétiquement rationnelles (*Les Villes intelligentes* de Jean-Christophe Ribot), et enfin celles qui désirent internaliser l'agriculture (*Les Fermes verticales* de Benoît Laborde). L'intérêt et la nouveauté des sujets de ces documentaires, pleins de bonne volonté mais un peu arides, qui par moments flirtent avec le film d'entreprise ronflant (beaucoup d'infographie, d'images de synthèse, des reportages sur des symposiums), sont progressifs. La vraie prospective, la vraie avancée réside dans le troisième et dernier volet, malheureusement diffusé en deuxième partie de soirée.

Le premier nous fait faire un pas en avant dans l'enfer concentrationnaire d'abord imaginé par Fritz Lang dans *Metropolis*, théorisé par George Orwell dans *1984* et baroquisé par Terry Gilliam dans *Brazil*. Des villes-mondes où tout est intégré, enregistré, surveillé, mesuré, connecté. Impossible d'y laisser tomber une épingle sans être repéré et peut-être réprimandé. Ça existe déjà. Mais surtout en Asie ou dans les pays arabes, où la liberté individuelle semble moins valorisée qu'en Europe. On nous rassure en arguant que ces cités futuristes sont des modèles écologiques. Mais combien cela nécessite-t-il de technologie informatique, de fils, de tuyaux et de caméras ? Vu de l'extérieur, ces ensembles ressemblent à nos cités de banlieue : des tours, toujours des tours. Certains Chinois (Tianjin eco-city) ou Coréens (Songdo) semblent en être satisfaits. En regardant leurs écrans, ils peuvent voir leurs enfants jouer dehors, ou checker si leurs voisins ont consommé plus d'électricité qu'eux... Même les bilans de santé y sont informatisés. Heureusement qu'on finit par poser la question candide qui fâche : *"Ces villes*


L'"agriculture verticale" est déjà en œuvre à Singapour

s'il n'est pas question d'élever du bétail dans les rues, on espère sérieusement cultiver les légumes sur les lieux où ils seront consommés

bardées de capteurs et d'ordinateurs sont vraiment des cités idéales ?" Rires.

Après les usines à population, on passe au rationalisme écolo promu par le manitou de la "troisième révolution industrielle" Jeremy Rifkin, fil rouge du deuxième film, *Les Villes intelligentes*. C'est plus varié, même si cela se termine aussi avec le flicage numérique des villes asiatiques évoqué plus haut. On en retient avant tout l'accent mis sur l'écologie énergétique. Autrement dit, faites ce que vous voulez avec les villes du futur, et n'importe comment, à condition de ne pas polluer. Pas un seul intervenant dans ces films n'évoque la nécessité d'une architecture vivable ou simplement l'harmonie et la beauté du cadre de vie. On plaint les claustrophobes, qui passeront leur vie dans les ascenseurs de ces néo-Babel, écolos ou non... Cela n'empêche pas le segment sur la conception du *"programme d'accélération des flux"* du carrefour d'Oxford Circus à Londres d'être assez fascinant. On s'est vraiment échiné pour rationaliser à l'extrême la circulation piétonne et automobile de cette célèbre intersection. Cela force l'admiration.

Mais le meilleur et le plus prometteur, quoique toujours dépendant d'une technologie sophistiquée, est présenté dans *Les Fermes verticales*. Il consiste à inverser l'adage attribué à Alphonse Allais sur les villes à la campagne. Certains préconisent en effet d'importer l'agriculture dans l'espace urbain, par le biais de tours horticoles. S'il n'est pas question d'élever du bétail dans les rues, on espère sérieusement cultiver les légumes sur les lieux où ils seront consommés, ce qui simplifierait bien des choses. L'idée a été lancée par le bien nommé Dickson Despommier, professeur en sciences environnementales de l'université de Columbia (New York). Si, au bout du compte, cela résoudrait bien des problèmes écologiques, cela ne semble pas si simple que ça à mettre en œuvre. Un vrai casse-tête technologique.

On le constate grâce à divers exemples, allant des cultures maraîchères sur les toits de Brooklyn à des tours agricoles à Singapour, qui préfigurent cette révolution verte qu'on appelle de tous nos vœux, même si elle contrevient à nos visions idylliques de la nature. En effet, si ces cultures sont 100 % bio, sans le moindre pesticide, en revanche elles ne peuvent se faire que hors sol – le poids de l'humus étant impossible à supporter par des immeubles de plusieurs étages. Ce qui nécessite donc des nutriments spécifiques, mais aussi, pour les pays du Nord, un système d'éclairage sophistiqué pour pallier les pâles soleils d'hiver. D'où un long couplet sur ce maillon indispensable – la lumière –, qui nous éloigne de nos rêves un peu idylliques de vie au grand air. Mais le futur alimentaire de notre civilisation, qui devient toujours plus concentrée, toujours plus urbaine, est sans doute à ce prix. **Vincent Ostria**

Les Villes du futur Mardi 20, 20 h 50, Arte


Christophe Abramowitz/Radio France

ici, on se repose de l'actualité concentrique et névrotique

à l'écoute du monde

Chaque dimanche, **Stéphane Paoli** anime sur France Inter *3D/Le Journal* : une émission dense et vivante dans laquelle il explore avec enthousiasme la complexité de notre époque.

"La période que nous vivons est incroyable : les métamorphoses sont à l'œuvre dans tous les domaines. Le défi est passionnant pour un journaliste : comment décrire un paysage qui bouge tout le temps ?" Pour le relever, Stéphane Paoli applique depuis cinq ans une méthode… en trois dimensions. Il la met en œuvre chaque dimanche sur France Inter, entre midi et 14 heures, dans *3D/Le Journal*. Organisée en deux tranches scindées par le journal (13 h-13 h 30), cette émission aborde un sujet par le biais de trois invités. Ils peuvent être historien, sociologue, philosophe, scientifique… Ici, on se repose de l'actualité concentrique et névrotique. Pas de petites phrases de sous-chefs de partis, pas de chronique pipole, pas d'artistes en promo.

Dans cette agora vivante où l'on s'interroge et où l'on s'écoute avec attention, le public peut intervenir (dans la deuxième tranche). Ce qu'il fait volontiers, même sur des sujets ardus. Ils concernent souvent les enjeux internationaux. Telle cette émission de novembre sur l'Ukraine, avec un géographe et deux spécialistes des stratégies internationales. Ils ont fait valser quelques idées reçues, sur la Russie de Poutine notamment, alignées à longueur de journée dans d'autres lieux, d'autres médias. On y parle aussi de santé, d'environnement, de science. Et l'on y découvre des thèmes plus transversaux : "transparence et vertu", ou "dire le monde", dans le cadre du festival Etonnants voyageurs créé par Michel Le Bris.

L'occasion, pour Stéphane Paoli, de trouver un début de réponse aux défis actuels du journalisme : *"Je pense, comme Michel Le Bris, que ce sont les romanciers qui racontent le mieux notre période. Nous, journalistes, ne sommes plus les narrateurs du monde. C'est un peu notre problème, et c'est notre faute. Nous nous sommes compromis mille fois et nous avons trop renoncé. A prendre le temps, notamment. Condition indispensable pour bien chercher et bien raconter."*

Ce temps qui lui manquait, quand il animait la tranche reine, le 7/9 h, sur France Inter, station où il officie depuis vingt ans et dont il est une figure marquante. Ce temps qu'il prenait pour observer ses "maîtres". Pierre Dumayet, d'abord, à l'ORTF où il a commencé comme coupeur de dépêches, et où il est resté après un choc quasi cosmique. Celle du 21 juillet 1969, où il réceptionne ces quelques mots : *"Urgent : l'homme est arrivé sur la Lune."* Dépêche qu'il a conservée. *"Ce jour-là, je me suis dit : 'Tu ne sors plus d'ici !' J'avais l'impression d'être le gars qui est en haut du mât et qui crie : 'Terre ! terre !'* Deuxième maître : Philippe Gildas, à Europe 1. *"Il m'a presque tout appris. On a tendance à oublier l'influence capitale qu'il a eue à la radio."*

Ce temps qu'il usait à parcourir le monde pour des grands reportages, d'Irlande du Nord, son pays de cœur, au Vietnam ou au Portugal, pour la révolution des Œillets. Ce temps qu'il prend aujourd'hui pour enquêter à sa façon, classique et aventureuse, à travers les livres, qui lui ouvrent les portes de toutes les audaces. Celles d'un journalisme grand public qui ne recule pas devant la complexité du monde. **Martin Brésis**

3 D/Le Journal
tous les dimanches à 12 h, France Inter



guetteurs de l'absence

Pourquoi et comment des auteurs nés dans les années 60-70 écrivent-ils sur la Shoah ? Une enquête sensible de Ruth Zylberman.

F*aire un pas vers les regards morts."* Comme le suggère l'écrivain Yannick Haenel, auteur de *Jan Karski* (2009), consacré à la figure d'un résistant polonais cherchant à alerter les Alliés de la réalité du génocide durant la Seconde Guerre mondiale, la littérature sur l'extermination des Juifs invite à se frayer un chemin – étroit, tortueux, périlleux – vers une mémoire imaginaire. Comment greffer la mémoire de la Shoah à son imagination ? Comment écrire sur la dévastation sans l'avoir connue ? Comment défier les tabous de la représentation ? Quel type d'inquiétude nourrit les textes d'auteurs qui, nés dans les années 60-70, trouvent dans la guerre la matière sensible d'une œuvre littéraire ?

Dans son documentaire *Les Héritiers*, Ruth Zylberman ouvre de nombreux questionnements en interrogeant autant les démarches disséminées d'écrivains issus d'une même génération que les modes opératoires personnels de leur écriture. Quatre écrivains habités par ce souci de restituer une histoire dont ils se sentent les "héritiers" se confient à elle : outre Yannick Haenel, l'écrivain allemand Marcel Beyer, Daniel Mendelsohn, auteur américain des *Disparus* en 2007, et Laurent Binet, auteur de *HHhH* en 2010, exposent le sens de leur geste littéraire.

Patiemment, au fil de dérives dans des paysages habités par les souvenirs de la guerre, Ruth Zylberman transforme son écoute attentive en mode d'éclaircissement des principes qui guident tous ces livres. Dans *Les Disparus*, Daniel Mendelsohn restitue les recherches qu'il a menées pour retrouver les traces de six membres de sa famille disparus en Pologne : une quête obsessionnelle fondée sur un entrelacement continu entre récit historiographique et fiction intime. Un entrelacement que l'on retrouve chez chacun des quatre écrivains interviewés, qui disent ici leur attachement aux lieux de cette histoire encore récente, comme pour mieux saisir sa *"matérialité"*. Yannick Haenel explique s'être installé à Varsovie le temps de l'écriture pour faire *"l'expérience physique de la disparition"*.

Car l'enjeu de l'écriture consiste à *"guetter la trace"*, voire à guetter son absence même. Sous l'abondance paradoxale d'archives, de récits, d'images, de commémorations, ces écrivains se définissent à la fois comme des guetteurs, des arpenteurs, des inventeurs, des sentinelles. Les *"sentinelles d'une disparition"*. A la jonction *"entre l'autrefois et le maintenant"*, ils cherchent autant à préserver les marques du passé qu'à en reconfigurer le récit, à mettre en scène *"cette oscillation et l'inquiétude de dilution et de falsification qu'elle suscite"*.

Héritiers de la guerre, ces écrivains héritent aussi de la littérature, celle qui, croyant en ses propres ressources, raconte tout, même le pire et l'innommable. **Jean-Marie Durand**

Les Héritiers documentaire de Ruth Zylberman. Mercredi 14, 22 h 40, Arte

club inRocKs

avantages exclusifs

RÉSERVÉS AUX ABONNÉS DES INROCKS

pour bénéficier chaque semaine d'invitations et de nombreux cadeaux, abonnez-vous ! (voir page 105 ou sur http://abonnement.lesinrocks.com)

Black Movie, Festival international de films indépendants

du 16 au 25 janvier, Genève, Suisse

cinémas Allant résolument à contre-courant des cinémas uniformisés, *Black Movie*, novateur et décomplexé, propose durant dix jours une programmation de talents émergents et de cinéastes confirmés dont les films restent inédits en Suisse.

à gagner : 5 × 2 pass





Locke

un film de Steven Knight

DVD Ivan Locke a tout pour être heureux : une famille unie, un job de rêve. Mais la veille de ce qui devrait être le couronnement de sa carrière, un coup de téléphone fait tout basculer. *Locke* montre la solitude et les conflits auxquels s'expose un homme qui décide de suivre sa conscience contre les règles établies par la société.

à gagner : 30 DVD

Au fil des voix

du 29 janvier au 9 février à l'Alhambra, Paris X^e, et au Studio de l'Ermitage, Paris XXe

musiques Pour sa huitième édition, le festival Au fil des voix vous emmène bien au-delà des catégorisations et des frontières musicales. Avec : Manu Théron, Grégory Dargent, Luis de la Carrasca, Ane Peréz, etc.

à gagner : 1 × 2 places pour les jeudi 5 février, samedi 7 et dimanche 8, à l'Alhambra



Le Prince Miiaou + Perez

le 29 janvier à 20 h à La Gaîté Lyrique, Paris IIIe

musiques Après huit années passées au sein d'Adam Kesher, son leader, Julien Perez, décide de larguer les amarres. Désormais, Perez écrit et compose en solitaire. La Gaîté Lyrique accueillera ce même soir Le Prince Miiaou, autodidacte qui avec quatre albums signe une discographie incontournable dans le rock indé français actuel.

à gagner : 3 × 2 places



Archive

du 22 au 30 janvier au Théâtre national de Chaillot, Paris XVIe

scènes Quels corps sont produits au quotidien par une société de violence ? Pour s'en approcher, le chorégraphe israélien Arkadi Zaides emprunte le regard que les Palestiniens portent sur les colons des territoires occupés.

à gagner : 5 × 2 places pour la représentation du jeudi 22 janvier à 20 h 30


Gadi Dagon



Martyr

du 27 janvier au 8 février au Théâtre national de Strasbourg (67)

scènes *Martyr* invite à suivre la folle quête spirituelle du jeune Benjamin, prêt à tout au nom de sa religion : une plongée dans les problématiques de l'adolescence, de l'éducation et du fanatisme religieux.

à gagner : 5 × 2 places pour la représentation du jeudi 29 janvier à 20 h

pour profiter de ces cadeaux spécial abonnés

munissez-vous de votre numéro d'abonné et participez avant le 18 janvier sur

http://special.lesinrocks.com/club





Pierre Niney

tombés des planches

Les paradoxes des comédiens du Français confrontés au cinéma et ses exigences bien différentes de celles du théâtre.

Comment et pourquoi des membres de la troupe de la Comédie-Française font-ils du cinéma ? C'est le sujet de ce documentaire riche, mais aussi dispersé, tant il veut multiplier les exemples et les interventions (parfois une phrase par comédien), au lieu de se poser et de tenter d'approfondir un thème. Interviewant les plus célèbres d'entre eux (Guillaume Gallienne, Denis Podalydès, Pierre Niney, Michel Vuillermoz), le film ne fait pas la part entre l'ombre et la lumière, entre ceux qui deviennent stars de cinéma et les autres, qui ne percent jamais. Ainsi, certains grands piliers du Français ne firent jamais carrière au cinéma (exemple : Paul-Emile Deiber).

Par ailleurs, les réflexions des comédiens sont plutôt instructives et traduisent pour la plupart une forme de stress surprenante de la part de show-men aguerris, qui avouent fréquemment être désarçonnés lorsqu'ils se retrouvent sur un plateau pour tourner de but en blanc une scène dont ils ignorent les tenants et les aboutissants.

Même si les cinéastes qui les emploient (comme Bertrand Tavernier) ne tarissent pas d'éloges sur ces valeurs sûres de la comédie capables de jouer des plans-séquences sans problème, les intéressés avouent, eux, que parfois le cinéma est un exercice périlleux, qu'ils ne se sentent vraiment rassurés qu'au sein de leur famille théâtrale. La clé, c'est le réalisateur Lucas Belvaux, ancien comédien lui-même, qui la donne : lorsqu'on tourne, on doit accepter de perdre parfois le contrôle (de son jeu, de son texte, de son personnage). Mais si au cinéma un certain laisser-aller peut "faire vrai", au théâtre il est sérieusement déconseillé.

Eternel paradoxe du comédien qui fait que pour convaincre il doit simuler certaines imperfections de la réalité, mais en même temps montrer une assurance certaine, faute de perdre l'attention des spectateurs. Dosage délicat qui explique que souvent des acteurs de cinéma semblent insignifiants sur les planches et que leurs collègues théâtreux paraissent mécaniques à l'écran.

Vincent Ostria

Divine comédie – Des planches à l'écran documentaire de Stéphane Bergouhnioux, Anne-Solen Douguet et Jean-Marie Nizan. Jeudi 15, 22 h 30, Canal+ Cinéma

les inrockuptibles est édité par la société les éditions indépendantes, société anonyme au capital de 326 757,51 €
24, rue Saint-Sabin, 75011 Paris n° siret 428 787 188 000 21
tél. 01 42 44 16 16 fax 01 42 44 16 00 lesinrocks.com
mail inrocks@inrocks.com ou prenom.nom@inrocks.com
abonnements société Everial tél. 01 44 84 80 34
cppap 1216 c 85912 dépôt légal 1er trimestre 2015
actionnaire principal, président Matthieu Pigasse
directeur général et directeur de la publication Frédéric Roblot
rédaction directeur de la rédaction Frédéric Bonnaud
rédacteurs en chef Jean-Marc Lalanne, JD Beauvallet, Géraldine Sarratia
rédacteurs en chef adjoints Anne Laffeter, David Doucet, Jean-Marie Durand
secrétaire générale de la rédaction Sophie Ciaccafava
secrétaire générale de la rédaction adjointe Anne-Claire Norot
actu rédacteurs Diane Lisarelli, Carole Boinet, Claire Pomarès, Julien Rebucci, Marie Turcan
style Géraldine Sarratia
cinémas Jean-Marc Lalanne, Serge Kaganski, Jean-Baptiste Morain, Vincent Ostria
musiques JD Beauvallet, Christophe Conte, Thomas Burgel, Johanna Seban, Maxime de Abreu, Azzedine Fall
reporters Stéphane Deschamps, Francis Dordor
livres Nelly Kaprièlian
scènes Fabienne Arvers
expos Jean-Max Colard, Claire Moulène
médias/télé/net Jean-Marie Durand
lesinRocKs.tv chef de rubrique Basile Lemaire assistant Thomas Hong
secrétariat de rédaction chefs d'édition Elisabeth Féret, David Guérin, François-Luc Doyez première sr Stéphanie Damiot
second sr Fabrice Ménaphron sr François Rousseau, Christophe Mollo, Laurent Malet, Sylvain Bohy, Olivier Mialet, Vincent Richard
maquette directeur de création Laurent Barbarand
directeur artistique Pascal Arvieu maquettistes Pascale Francès, Antenna, Christophe Alexandre, Jeanne Delval, Nathalie Petit, Nathalie Coulon
photo directrice Maria Bojikian iconographes Valérie Perraudin, Aurélie Derhee
photographe Renaud Monfourny
collaborateurs Alfred, P. Bagieu, E. Barnett, E. Baudoin, C. Berberian, R. Blondeau, T. Blondeau, F. Boudjellal, L. Bourgoin, H. Bourhis, G. Bouzard, M. Brésis, F. Burlet, S. Calais, Coco, D. Commeillas, T. Corlin, V. Despentes, D. Daeninckx, R. Diallo, A. Didi, P. Dupuy, J.-Y. Ferri, J. Gerner, A. Hache, M. Houellebecq, R. Jauffret, O. Joyard, M. Larcenet, C. Larrède, N. Lecoq, H. Le Tanneur, C. Lévêque, H. Lucien, T. Mercier, J.-C. Moulène, O. Muller, F. Nauczyciel, P. Noisette, F. Olislaeger, F. Peeters, E. Philippe, E. Reinhardt, T. Ribeton, J. Sacco, M. Satrapi, F. Scurti, A. Séchas, P. Sourd, F. Stucin, O. Tallec, J. Tiberi, P. Toledano, R. Waks, S. Zizek
publicité publicité culturelle, directrice Cécile Revenu (musiques), tél. 01 42 44 15 32 fax 01 42 44 15 31, Yannick Mertens (cinéma, livres, vidéo, tv) tél. 01 42 44 16 17, Benjamin Cachot (arts/scènes) tél 01 42 44 18 12
coordinateur François Moreau tél. 01 42 44 19 91 fax 01 42 44 15 31
assistante Estelle Vandeweeghe tél. 01 42 44 43 97
publicité commerciale, directeur Laurent Cantin tél. 01 42 44 19 94
directrice adjointe Anne-Cécile Aucomte tél. 01 42 44 00 77
directrice de clientèle Isabelle Albohair tél. 01 42 44 16 69
publicité web Chloé Aron tél. 01 42 44 19 98, Lizanne Danan tél. 01 42 44 19 90
traffic manager Stéphane Battu tél. 01 42 44 00 13
développement et nouveaux médias directrice Fabienne Martin
directeurs adjoints Baptiste Vadon (promotion, médias, diversification) tél. 01 42 44 16 07, Laurent Girardot (événements et projets spéciaux) tél. 01 42 44 16 08 assistante Lou Durand tél. 01 42 44 15 68
relations presse/rp Charlotte Brochard tél. 01 42 44 16 09
assistante promotion presse Polyka Srey tél. 01 42 44 16 68
responsable éditoriale "You Need to Hear This" Marine Normand
projet web et mobile Sébastien Hochart
responsable du système informatique éditorial et développement Christophe Vantyghem assistance technique Michaël Samuel
graphisme Dup assistante Geneviève Bentkowski-Menais
lesinRocKslab.com responsable Abigaïl Aïnouz
responsable éditoriale du concours création vidéo Anna Hess
marketing diffusion responsable Julie Sockeel tél. 01 42 44 15 65
chef de projet marketing direct Victor Tribouillard tél. 01 42 44 00 17
assistant marketing direct Philippe Locteau tél. 01 42 44 16 62
contact agence Destination Média – Didier Devillers et Cédric Vernier tél. 01 56 82 12 00, contact@destinationmedia.fr
fabrication chef de fabrication Virgile Dalier, avec Gilles Courtois
comptabilité Caroline Vergiat, Stéphanie Dossou Yovo, Elodie Valet
accueil, standard (inrocks@inrocks.com) Geneviève Bentkowski-Menais, Walter Scassolini
impression, gravure Roto Aisne Société Nouvelle ZI Saint-Lazare Chemin de la Cavée 02430 Gauchy brochage Brofasud routage Routage BRF printed in France distribution Presstalis imprimé sur papier produit à partir de fibres issues de forêts gérées durablement, imprimeur ayant le label "imprim'vert", brocheur et routeur utilisant de "l'énergie propre"
abonnement Les Inrockuptibles B1302 60643 Chantilly Cedex abolesinrocks@everial.com ou 01 44 84 80 34 tarif France 1 an : 115 €
fondateurs Christian Fevret, Arnaud Deverre, Serge Kaganski



cinémas



La Rançon de la gloire de Xavier Beauvois
Les tribulations de deux gentils branquignols qui volent le cercueil où gît Charlie Chaplin.



Le Scandale Paradjanov de Serge Avédikian et Olena Fetisova
Les ennuis du cinéaste géorgien avec les autorités soviétiques. Empathique et drôle.

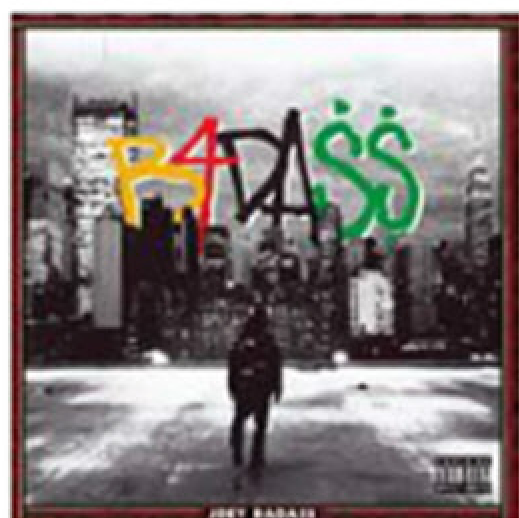


Pasolini d'Abel Ferrara
La dernière journée de Pasolini évoquée de façon habitée et stylée par un Ferrara très inspiré.

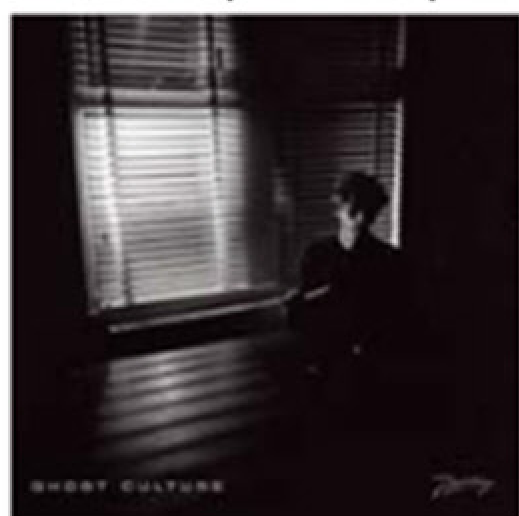


Queen and Country de John Boorman
L'auteur de *Délivrance* chronique ses souvenirs de la guerre de Corée.

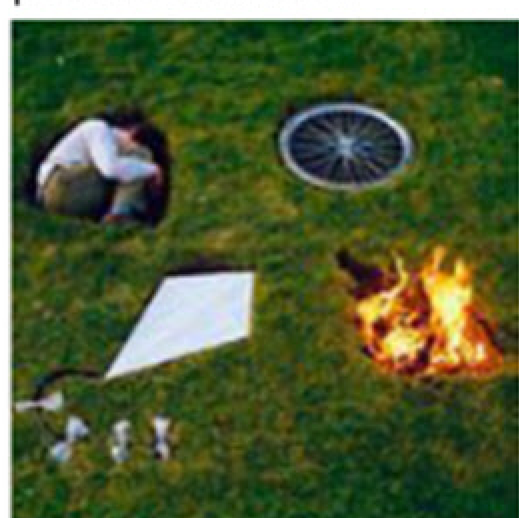
musiques



Joey Bada$$
B4.DA.$$
Le premier disque d'un garcon de 20 ans renverse New York et toute la planète rap.



Ghost Culture
Ghost Culture
Songwriting et production audacieuse : le Londonien offre l'un des grands plaisirs de l'hiver.



Girls In Hawaii
Hello Strange
Avec ce live, le groupe confirme sa position dominante sur la scène belge.



Brigitte
A bouche que veux-tu
Le deuxième album des pétroleuses à l'écriture pleine d'aplomb et de malice.

livres



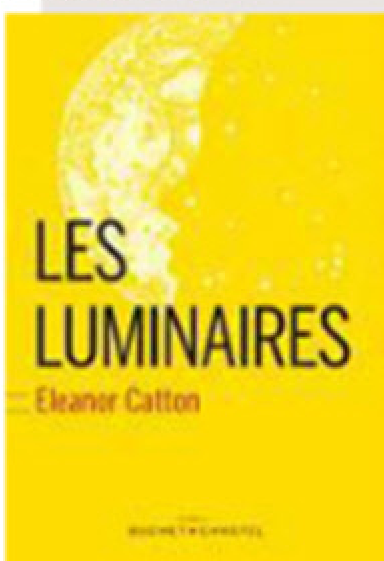
Vernon Subutex 1 de Virginie Despentes
Un voyage à travers les évolutions de la société française. Premier volume d'un roman-fleuve.



Soumission de Michel Houellebecq
Un roman d'anticipation brûlant. Son livre le plus dérangeant.



Les Evénements de Jean Rolin
Un road-trip qui reflète les tensions et les absurdités d'une société fracturée.



Les Luminaires d'Eleanor Catton
Catton ressuscite la Nouvelle-Zélande des chercheurs d'or autour d'un double crime non élucidé.

guest-list


Fred Margueron

Tahiti 80

Sélection de Xavier Boyer. Leur nouvel album, *Ballroom*, est disponible.

film
***Dodeskaden* d'Akira Kurosawa**
Un film troublant et visuellement très beau. Au début, on ne sait pas si on doit rire ou pleurer. A la fin, on a compris, et forcément on déprime un peu.

livre
***3 862 Days: The Official History of Blur* de Stuart Maconie**
N'étant pas un méga fan dans l'absolu, je lis avec plaisir cette bio qui démontre avec humour que seul Blur, et pas Oasis, pouvait reprendre le flambeau des Stone Roses.

album
***Italian Graffiti* de Nick DeCaro**
Envoyé par un ami suisse, trouvable seulement au Japon. J'adore écouter seul, ou bien accompagné, la "montagne de softitude" 70's de cet Italo-Américain.

propos recueillis par Noémie Lecoq

bd



L'homme qui marche ; Les Contrées sauvages, t. 2
de Jirô Taniguchi
Rentrée chargée pour le maître du manga.



Barthélémy l'enfant sans âge
de Simon Roussin
Un conte métaphysique troublant sur l'insaisissabilité du temps.



Sunny
de Taiyou Matsumoto
Le quotidien d'un orphelinat dans les années 70.

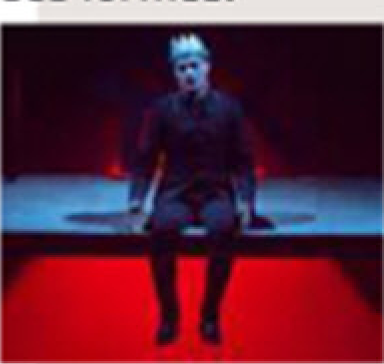
scènes



Platonov
mise en scène Rodolphe Dana, Les Possédés
Théâtre de la Colline, Paris
Entre mélo et romantisme, cette version de *Platonov* est la plus belle réussite du collectif Les Possédés.



Mimi
mise en scène Guillaume Vincent
Comédie de Reims, Le Blanc-Mesnil, Tarbes...
Usant de métamorphoses musicales et théâtrales, *Mimi* explore l'amour sous toutes ses formes.



Henri VI
par Thomas Jolly
Cherbourg
La première intégrale en français du cycle d'*Henry VI* de Shakespeare.

expos



Les Nouvelles Nouvelles Libertés, Accesorios Especiales
ENSBA Lyon
Une vision universelle de la petite histoire des people dans la presse à scandales.



Jeff Koons
Centre Pompidou, Paris
Une exposition à traverser comme un écho de la culture populaire kitsch des Etats-Unis.



The Yvonne Rainer Project
Ferme du Buisson, Noisiel
La chorégraphe et cinéaste expérimentale des 70's dialogue avec l'art contemporain.

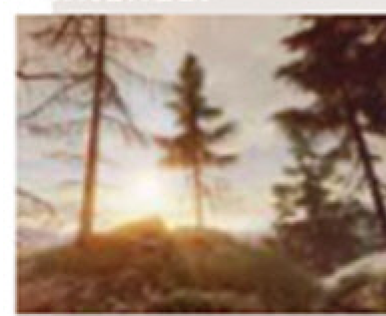
jeux sur lesinRocKs.com



Metal Gear Solid V: The Phantom Pain
sur PS3, PS4, Xbox 360, Xbox One et PC
De coups de génie en déséquilibres aberrants, un jeu d'Hideo Kojima est toujours un événement.

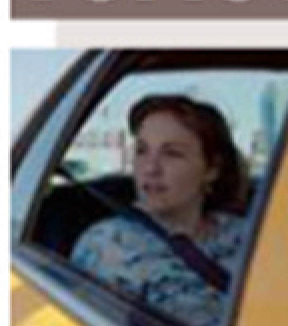


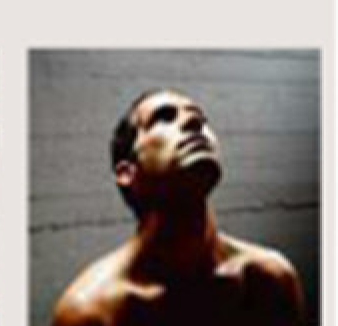
Super Smash Bros. sur 3DS
Ce n'est pas qu'un jeu de combat délirant, c'est aussi une joyeuse célébration de l'histoire du jeu vidéo tel qu'il se conçoit chez Nintendo.



The Vanishing of Ethan Carter sur PC
Un jeu de piste sur les traces d'un enfant disparu. Une étrangeté qui évoque *Twin Peaks*.

séries





Girls saison 4, OCS City Une nouvelle saison et un changement de territoire tout sauf anodin.
The Americans saison 2, DVD (Fox)
The Americans rend l'espionnage mélancolique.
Hatufim saisons 1 et 2, DVD (Arte éditions),
L'intégrale de la version originale, venue d'Israël, d'*Homeland*.



rejoignez-nous !

-39 % par rapport au prix en kiosque

9,60 € par mois ou **115 € pour un an** en une seule fois





1 an d'abonnement chez vous !



1 CD exclusif par mois








club inRocKs

des **invitations** à des concerts, expos, avant-premières de films à Paris et en province



la version digitale gratuite





en cadeau

un bon d'achat valable sur notre boutique !

plein de superbes cadeaux au choix !

LES INROCKSTORE par les inRocKuptibles

bon pour 25 €

pas de limite de validité

à dépenser sur la boutique des inRocKs parmi des centaines de produits culturels (DVD, livres, hors-séries, T-shirts, coffrets musicaux...)

Plus rapide, abonnez-vous sur abonnement.lesinrocks.com ou bien découpez ou photocopiez cette page et renvoyez-la sans affranchir, avec votre règlement, à :

LES INROCKUPTIBLES - LIBRE REPONSE 83378 - 60647 CHANTILLY CEDEX

Renseignements au 03 44 62 52 35 ou abolesinrocks@everial.com

Oui, je m'abonne aux *Inrocks* je recevrai un bon d'achat de **25 € sur Les Inrocks Store** *(code de réduction envoyé par mail)*

Ma formule d'abonnement (France métropolitaine uniquement)

❏ **115 €** (1 an)

❏ **9,60 €** par mois par prélèvement mensuel automatique sur RIB ou CB*

étranger et DOM TOM, consultez nos offres d'abonnement sur : **abonnement.lesinrocks.com**

CIVILITÉ & COORDONNÉES POSTALES (titulaire du compte si paiement par RIB):

☐ Madame ☐ Mademoiselle ☐ Monsieur

Nom ....

Prénom ....

Adresse ....

Ville .... Code postal ....

Email .... @ ....

votre code de réduction vous sera envoyé par mail à cette adresse

❏ Je souhaite recevoir la newsletter quotidienne des inrocks.com (actu, news, musique, cinéma, concours...)

❏ Je souhaite recevoir des offres privilégiées des *Inrocks*

❏ Je souhaite recevoir des offres privilégiées des partenaires des *Inrocks*

Référence unique du mandat (RUM) sera remplie par *Les Inrocktuptibles*

En application de l'article L. 27 de la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, les informations demandées sont nécessaires au traitement de votre abonnement. Vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Sauf opposition formulée par écrit, ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers.
Offre valable jusqu'au 10 mars 2015 dans la limite des stocks disponibles. *Engagement minimal de 1 an.
En cas d'augmentation du tarif, vous serez averti un mois auparavant et aurez la possibilité de résilier votre abonnement.

CI-JOINT MON RÈGLEMENT PAR :

CARTE BANCAIRE ❏ CHÈQUE (à l'ordre des ÉDITIONS INDÉPENDANTES) ❏ MANDAT ❏ RIB ❏

CB N°

EXPIRE FIN SIGNATURE

CODE SÉCURITÉ (3 derniers chiffres inscrits au dos de votre CB)

MANDAT DE PRÉLÈVEMENT SEPA

❏ J'autorise l'établissement teneur de mon compte à effectuer les prélèvements présentés par *Les Inrockuptibles* d'un montant de 9,60 €/mois

En signant ce formulaire de mandat, j'autorise Les Editions Indépendantes à envoyer des instructions à ma banque pour débiter mon compte, et j'autorise ma banque à débiter mon compte conformément aux instructions des Éditions Indépendantes.

Je bénéficie du droit d'être remboursé par ma banque selon les conditions décrites dans la convention que j'ai passée avec elle. Ma demande de remboursement doit être présentée dans les 8 semaines suivant la date de débit de mon compte pour un prélèvement autorisé.

MON COMPTE (indiquez les chiffres figurant sur votre **RIB**)

*

numéro d'identification international du compte bancaire - **IBAN** (International Bank Account Number)

*

code international d'identification de votre banque- **BIC** (Bank Identifier Code)

* Date et signature obligatoire

pensez à joindre votre RIB

❏ je retourne le présent **mandat de prélèvement SEPA**, accompagné d'un **relevé d'identité bancaire (RIB)** et de mon **bulletin d'abonnement**.

Nom du créancier : Les Editions Indépendantes - 24, rue Saint-Sabin - 75011 Paris.
ICS : FR88ZZZ449670
Type de paiement : paiement répétitif.
Vous acceptez que le prélèvement soit effectué à l'installation de votre abonnement.
Vos droits concernant le présent mandat sont expliqués dans un document que vous pouvez obtenir auprès de votre banque. ***Mentions obligatoires.**

NF15

The Amazing Snakeheads

par Renaud Monfourny



Rectificatif : le meilleur album 2014 de rock britannique venait de Glasgow. Après ses *Amphetamine Ballads,* le gang de Dale Barclay (premier plan) a sorti début décembre un 45t vinyle inédit, *Can't Let You Go,* chez Domino Records.

mgen

Bien plus
qu'une mutuelle
ma
préférence
solidaire

Choisissez l'offre MGEN qui va avec votre vie

Maladie, hospitalisation, optique, dentaire, arrêt de travail, invalidité : votre vie et vos besoins peuvent évoluer. Pourquoi, dès lors, votre protection santé et prévoyance n'évoluerait-elle pas en fonction de votre préférence ?
Pour accompagner chaque moment de votre carrière et de votre vie, MGEN propose des offres adaptées qui couvrent efficacement vos frais de santé et de prévoyance en même temps. Vous aussi, comme plus de 3 millions de personnes, faites de la référence solidaire MGEN votre préférence.

mgen.fr

Mutuelle Santé
Prévoyance
Autonomie
Retraite